LE DERNIER

DES BARONS

TOME QUATRIÈME.

Imprimerie Ducessois, 55, quai des Augustins.

LE DERNIER

DES BARONS

PAR E.-L. BULWER

TRADUIT

PAR ANTOINE DILMANS.

4

PARIS

CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A LA LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LES CABINETS DE LECTURE,

1, rue des Grands-Augustins.

—

1844

LIVRE DIXIÈME.

Le retour du Faiseur de Rois.

I.

L'espoir de la jeune fille.—L'amour du courtisan.—Le bien-être du sage.

Gracieux sont tes champs, ô Angleterre; gracieux sont la ferme et le verger où les fleurs se sont changées en fruits riants; et plus gracieuses que tout, ô Angleterre, sont les figures de tes filles aux doux yeux.

Le champ où Sybill et son père avaient erré au milieu des morts, n'était plus attristé par les douloureuses traces de la guerre, et sur les verts paturages erraient de gentils troupeaux; la ferme dans laquelle Hastings avait conduit les proscrits, regardait ce champ paisible à travers son rideau de feuillage; et le père et la fille y avaient trouvé des pénates.

C'était par un beau soir d'été; et Sybill venait de transporter dans un coin le métier à broder

devant lequel elle était restée une grande heure sans travailler. S'approchant de la fenêtre elle jeta des regards quêteurs le long du sentier tortueux. La chambre occupait l'étage supérieur, et était décorée avec un soin que promettait peu l'extérieur de la maison et qui approchait presque de l'élégance. Les joncs verts qui couvraient le sol étaient parsemés de thym sauvage et d'autres herbes odorantes. Une serge d'un bleu gai et brillant revêtait les murs ; un riche tapis de cuir couvrait la table de chêne sur laquelle reposaient des instruments de musique curieusement incrustés et quelques manuscrits de poésies provençales et anglaises. Les tabourets étaient garnis de coussins de laine de Norwich aux couleurs éclatantes; tout était simple, il est vrai, mais tout attestait un bien-être, une recherche et une aisance, bien rares même chez la noblesse de second ordre.

Tout-à-coup la figure de Sybill s'illumina ; elle poussa un cri de joie, s'élança hors de la chambre, descendit l'escalier et passa à côté de son père assis devant la porte, et plongé en apparence dans une de ses rêveries les plus abstraites. Elle le baisa au front, sans qu'il y prit garde, bondit d'un pied léger sur la pelouse du verger, et s'arrêtant auprès de la petite barrière de bois qui le fermait, prêta l'oreille, avec un

battement de cœur, au bruit d'un galop de cheval. Les pas se rapprochèrent de plus en plus; et enfin parut un cavalier qui sauta à terre, laissa son palefroi gagner seul l'écurie bien connue et franchit d'un bond léger la petite palissade.

— Ainsi donc, tu étais là pour m'attendre, Sybill ?

La jeune fille s'échappa en rougissant des bras empressés à l'étreindre, et répondit d'une voix touchante : — Mon cœur vous attend toujours. Oh! dois-je vous gronder ou vous remercier de tant de bonté? vous verrez comment vos ouvriers ont changé la misérable masure en un délicieux boudoir.

— Hélas! ma Sybill, que n'est-il plus digne encore de ta beauté et de nos serments mutuels! Bénies soient ta confiance et ta douce patience. Puisse bientôt venir le jour où il me sera permis de te conduire dans une plus noble demeure et d'entendre chevaliers et barons envier l'épouse de Hastings.

— Mon seigneur, mon ami ! dit Sybill dont les yeux confiants s'humectèrent de larmes reconnaissantes. Mais après un court silence, elle ajouta timidement : Le Roi est-il toujours aussi fortement prévenu contre une aussi humble sujette?

— Le Roi est encore plus courroucé que par le passé, depuis que les nouvelles des machinations du seigneur de Warwick lui ont aigri le caractère. Il ne peut entendre ton nom sans éclater en menaces contre ton père qu'il traite de partisan secret de Lancastre; et il t'accuse toi-même d'avoir ensorcelé son Chambellan, ce qui n'est pas une calomnie. La duchesse de Bedford est plus que jamais sous l'influence de frère Bungey, aux sorcelleries et aux charmes duquel elle attribue bien plus qu'à nos épées la fuite merveilleuse de Warwick et la dispersion de nos ennemis; — et le moine me parait avoir fomenté et entretenir encore les soupçons d'Edouard contre ton pauvre père, cet être si inoffensif. — Le Roi se reproche de l'avoir laissé échapper; il parle même encore de la désastreuse aventure de la machine et il jure que Warner a été dès le principe un traître en conspiration avec Marguerite. — Vraiment je suis convaincu que, si j'osais t'épouser, tant que durera sa colère, il te ferait condamner comme sorcière et me livrerait moi-même à la sourde haine de mes vieux ennemis les Woodville. — Allons! ne t'effraie pas ainsi, ma Sybill; les passions d'Edouard, quoique farouches, sont fort inconstantes, et la patience nous conduira au bonheur.

— En attendant, vous m'aimez Hastings ? dit Sybill vivement émue : oh! si vous saviez combien je me tourmente en votre absence. Je vous vois entouré des plus belles, des plus grandes dames, et je me dis : est-il possible qu'il se souvienne de moi? mais vous m'aimez encore, n'est-ce pas? et vous m'aimerez toujours, toujours ?

Hastings affirma et jura.

— Et madame de Bonville, demanda Sybill en essayant d'un malin sourire, mais avec l'accent tremblant des craintes jalouses.

—Je ne l'ai pas vue depuis des mois, répondit le seigneur, avec un léger changement de visage.—Elle est, dit-on, dans un de ses châteaux de l'ouest. Il paraît que son mari est gravement malade, et la dame de Bonville est une pieuse hypocrite qui joue la tendre épouse. Mais assez parlé de ces vieux souvenirs usés. Et ton père, pleure-t-il encore son Euréka? je ne puis en découvrir aucune trace.

— Voyez, dit Sybill rendue à son amour filial, et montrant du doigt Warner, voyez, il rêve une autre Euréka.

— Comment cela va-t-il, cher Warner, demanda Hastings, en prenant la main du savant ?

— Ah ! s'écria Adam, éveillé en sursaut par la vue de son puissant protecteur, m'en apportez-

vous des nouvelles? Vos regards joyeux me disent que... — Non, non, vous changez de figure. — Ils l'ont brisée; oh! que ne puis-je rajeûnir!

— Quoi, dit le philosophe mondain, avec étonnement, si vous redeveniez jeune, caresseriez-vous encore la même illusion, choisiriez-vous de nouveau une vie de privations, d'infortunes et de persécution?

— Mon noble fils, dit le sage, à côté des heures où j'ai ressenti les privations, les injustices et les persécutions, comptez les jours et les nuits où j'ai connu l'espérance, l'orgueil et la joie. Dieu est meilleur pour nous tous, que l'homme ne peut le deviner, car l'homme ne regarde que le chagrin à la surface, sans voir les consolations cachées dans les profondeurs impénétrables de l'ame.

Sybill, laissant Hastings auprès de son père, s'était rendue dans une partie reculée de la maison où se tenaient les villageois chargés du service de l'humble ménage, afin de leur donner ses ordres pour le repas du soir; heureux repas! car la faim assaisonne moins les mets, et la soif donne moins de saveur aux vins, que la présence d'un convive bien-aimé.

Et tandis que le courtisan se reposait sur le banc rustique, à l'ombre des chèvrefeuilles qui

couronnaient le porche, il sentit un calme délicieux inonder son ame rassasiée. La pure intelligence du savant, un instant délivrée de la tyrannie d'une occupation terrestre, de la routine fatigante d'un labeur qui, malgré sa grandeur, n'était pas moins au service d'une science toute humaine et matérielle, — n'avait plus trouvé d'autre élément pour elle que la contemplation des mystères éternels encore plus solennels. Prenant naturellement son essor, comme un oiseau échappé d'une cage d'or, vers les royaumes du ciel, il se mit alors à parler avec une éloquence grave et toute spirituelle des choses et des visions depuis peu familières à ses rêveries. S'élevant de la philosophie à la religion, il développa ses larges vues sur la vie et la nature; il s'entretint des astres qui commencaient à poindre au ciel, des lois d'harmonie qui régissaient l'univers, de la révélation de Dieu dans le mécanisme de la création; decette étincelle, émanée de la divinité centrale, qui, tombant, sur l'ame d'un homme, reçoit le nom de génie; de l'éternelle résurrection de la mort qui constitue le principe même de l'existence, et symbolise dans la feuille et l'atôme l'immortalité de la grande race humaine.

Il était plus sublime, ce vieillard en cheveux blancs, chassé de la société de ses semblables,

plus sublime dans ses paroles que l'action ne le fut jamais dans ses prouesses; car les paroles peuvent sonder la vérité tandis que les actes ne font que la chercher d'un pas boiteux et chancelant.

Et l'intelligence mélancolique, élevée, et inquiète de Hastings, arrachée à sa mesquine ambition du moment, ne trouva rien à répondre quand son cœur lui demanda : — Que peuvent me donner les cours et le sourire d'un roi en échange d'une tranquillité sereine et d'un amour dévoué?

II.

L'Homme s'éveille chez le Philosophe, et la louve est de nouveau sur les traces de la brebis.

Depuis la nuit où Hastings avait sauvé Sybill et son père du couteau des Tymbestères, son honneur et sa chevalerie avaient fait de lui le protecteur des deux persécutés. Les hôtes de la ferme, (une veuve et ses enfants avec les paysans à leur service) étaient des gens simples et bons. — Quel asile eût pu être plus sûr pour les bannis que celui où Hastings les avait conduits? Sybill avait repris toute son influence sur le cœur ou l'imagination mobile de son amant. Il parlait de nouveau d'amour, de nouveau des serments étaient échangées. Bien qu'Anthony Woodville, seigneur de Rivers, fût un noble ennemi, il était plus que jamais, depuis le départ de Warwick, un ennemi formidable. Partagant la haine de

sa sœur contre Hastings, il jouissait alors de toute la faveur d'Édouard, et brûlait du besoin de se dédommager de la courte disgrâce que son royal beau-frère avait tolérée pendant les derniers jours de l'administration de Warwick. Hastings, blessé des manières du favori son rival, fut pris d'un de ces dégoûts si fréquents dans la vie d'un courtisan; et, malgré sa charge de chambellan, se tint fort éloigné de la société de son souverain. — Sous le coup de cette réaction morale, il était beaucoup plus dominé par l'influence de Sybill, qu'il n'eût jamais pu l'être sans cette circonstance. Ses visites à la ferme devinrent fréquentes et régulières. La veuve le regardait comme un proche parent de Sybill, et soupçonnait Adam Warner d'être quelque Lancastrien compromis, forcé de se tenir caché jusqu'à ce qu'on eût obtenu son pardon; aussi l'assiduité du seigneur n'éveillait-elle nullement la médisance, et personne ne s'étonnait de son zèle à embellir une retraite si peu en rapport avec le rang de ceux qu'on regardait comme ses parents.

Dans l'abandon de sa confiance et de sa respectueuse affection, Sybill sentait son orgueil plutôt charmé que froissé par ces services qui lui semblaient seulement des preuves d'amour, et auxquels les promesses de Hastings lui donnaient un droit secret. Quant à Warner, il avait

paru jusques là regarder les attentions du grand seigneur comme un tribut payé à sa propre science, comme une preuve de l'intérêt qu'un homme d'état devait naturellement ressentir pour une invention qui promettait d'être utile au pays. D'ailleurs, Hastings avait mis beaucoup de délicatesse dans les prétextes de ses visites. Il s'était d'abord présenté pour annoncer la mort de la pauvre Madge; (toutefois, il avait caché, par ménagement, sa fin tragique, dont l'opinion, sinon la loi, lui défendait de punir les auteurs; car il était orthodoxe de soumettre à l'épreuve de l'eau les personnes soupçonnées de sorcellerie, et ce n'était pas sans maint scrupule que la malheureuse victime avait été déposée en terre sainte). La recherche d'Euréka avait fourni une excuse complaisante pour une infinité d'autres visites. Puis Hastings avait conseillé à Warner de se défaire de sa maison en ruines, et s'était chargé de la négociation ; à l'en croire même, c'était le produit de cette vente qui avait servi à payer l'ameublement de la nouvelle demeure de la famille, et subvenu aux frais de son entretien. Hastings avait fini par regarder Adam comme tout-à-fait aveugle et passif pour tout ce qui se passait sous ses yeux. — Aussi sa surprise fut-elle sans bornes, quand, le lendemain de la visite que nous avons rapportée, Adam levant

soudain la tête et voyant son hôte murmurer de doux propos à l'oreille de Sybill, se dressa vivement, s'approcha de lui, le prit doucement par le bras, l'entraîna dans le jardin et lui adressa ces paroles :

— Noble seigneur, vous avez été compatissant et généreux pour notre infortune. La pauvre Euréka est à jamais perdue pour moi et pour le monde. Que la volonté de Dieu soit faite. Il semble que le ciel veuille par là me rappeler des devoirs plus intimes. J'ai une fille dont je vous adjure de ne pas flétrir le nom, dont je vous prie de ne pas briser le cœur. Ne revenez plus nous voir, mon seigneur de Hastings.

Ces paroles, les premières presque où le Savant eût révélé un bon sens pratique et une juste appréciation des affaires de ce bas-monde, confondirent tellement le Chambellan, qu'il eut peine à trouver assez de présence d'esprit pour répondre :

— Mon pauvre philosophe, quel motif a donc éveillé soudain ces soupçons injurieux pour votre fille et pour moi?

— Hier soir, quand vous étiez assis tous deux à côté l'un de l'autre, j'ai vu votre main se glisser dans la sienne et, tout d'un coup je me suis souvenu du temps où j'étais jeune et où je courtisais sa mère. — Et pendant toute la nuit je

n'ai pu dormir, et ma pensée et mes souvenirs se sont émus pour mon enfant vivant, comme autrefois ils ne s'émouvaient que pour l'enfant de fer de mon intelligence ; et je me suis dit à moi-même : le seigneur de Hastings est le favori du roi Edouard, et le roi Edouard ne respecte pas les vierges ; le seigneur de Hastings est un puissant seigneur, et il n'épousera jamais la pauvre fille sans dot, sans nom, que dis-je, dont le nom est flétri. — Soyez généreux. — Partez, partez.

—Mais, s'écria Hastings, si j'aime en tout bien et tout honneur votre gentille Sybill ; si je lui ai engagé ma foi?...

— Hélas ! hélas ! — gémit Adam.

— Si je n'attends que la permission du Roi pour demander sa main, pourrez-vous m'exclure de la présence de ma fiancée?

— Mais elle vous aime donc? dit Adam d'un ton de vive angoisse, elle vous aime, parlez.

— Je suis fier de le croire.

—Alors, partez ; partez à l'instant; ne revenez plus avant d'avoir trouvé le courage d'affronter le sacrifice, non pas, — avant que le prêtre soit prêt, au pied de l'autel, pas avant que le fiancé puisse revendiquer sa fiancée ; et comme ce moment ne viendra jamais, jamais, jamais, laissez-moi murmurer au cœur brisé : l'honneur et la

vertu te restent encore, et ta mère du haut du ciel contemple une fille sans tache.

La résurrection des morts n'eût guère plus stupéfié le courtisan que cette explosion de vie, d'exaltation et d'énergie chez un homme qui avait jusque-là paru assoupi dans les replis de sa pensée comme la crysalide dans sa toile.—Ainsi que nous l'avons déjà vu, quand cet être bizarre sortait de son abstraction idéale, c'étaient toujours l'honneur, le courage et la loyauté qui s'éveillaient en lui. Aussi soit que, suivant ses propres paroles, l'absence de son Euréka eût laissé son ame ouverte au sentiment de ses devoirs positifs, soit que les souffrances partagées avec sa jeune compagne la lui eussent rendue plus chère et qu'alors l'affection eût aiguisé son intelligence, Adam Warner se montra imposant et majestueux dans le saint exercice de ses droits de père; plus grand dans son humble rôle domestique que lorsque, possédé par sa monomanie d'inventeur et par la faim sublime du génie, il s'était glissé près de la couche de sa fille en criant : de l'or.

Devant la force et l'empire de l'adjuration d'Adam, devant sa main étendue, devant l'angoisse, et en même temps l'autorité empreintes sur ses traits, tout le sang-froid et l'habileté de Hastings l'abandonnèrent soudain comme s'il

eût été fasciné. — Il ne trouva rien à répondre.

Sybill surprise de cette singulière conférence, quoique sans en deviner la cause, sortit en ce moment de la maison, et sa vue tira son amant de sa torpeur. Comme toujours le premier mouvement de Hastings fut grand et généreux, de nature à laisser deviner quelle noble créature il aurait été, s'il avait vécu à une époque et au milieu d'une société qui eussent pu changer ses instincts en habitudes.

— Respectable vieillard, dit-il en baisant la main qu'Adam tenait encore levée, vous avez parlé dignement et votre fille va entendre ma réponse. Alors s'élançant vers Sybill stupéfaite, il réprit : — votre père dit vrai, ce n'est pas ainsi, en secret et d'une manière suspecte, que je dois visiter la demeure bénie par votre présence bien-aimée. J'obéis, je vous quitte Sybill. Je vais trouver mon roi ; et comme un homme qui l'a servi longtemps et fidèlement, je réclamerai de lui ma récompense... le droit d'être à vous, Sybill.

—Oh, mon seigneur, s'écria la jeune fille avec un élan de généreuse terreur, — réfléchissez bien, souvenez-vous de ce que vous me disiez hier soir encore : — ce roi si emporté et mon nom si abhorré ! — Non, non, abandonnez-moi ; adieu pour jamais s'il le faut ! et il le faut sans doute, puisque vous et mon père vous le pensez. Mais

votre vie, votre liberté, votre bien-être, oh! c'est là mon bonheur à moi et vous n'avez pas le droit de les compromettre.

Et elle tomba aux genoux de Hastings. Il la releva et la pressa sur son sein ; puis la rendant aux bras de son père il dit d'une voix brisée d'émotion :

— Non comme pair et comme chevalier, mais comme homme, je revendique ma prérogative de liberté et de vie domestique. Qu'Edouard s'emporte, qu'il retire ses dons, qu'il me bannisse de sa cour, peu m'importe : tu vaux plus que tout pour moi. Attends-moi, ne gémis pas, ne pleure pas, — attends, en souriant, mon retour.

Sur ce il s'éloigna brusquement, gagna l'écurie, harnacha de ses propres mains son cheval, et partit au galop, comme un homme éperonné par la passion, en se dirigeant du côté de la Tour de Londres.

Tandis que Sybill se dégageait des bras de son père, pour écouter et écouter encore les pas du cheval qui lui parlaient de son amant, une apparition terrible, présage trop infaillible jusque-là de malheur et d'horreur, s'offrit tout-à-coup à ses regards. Au delà de la barrière du verger se dressait la tête bien connue de Graul la tymbestère. A cette vue, un cri de terreur sortit

des lèvres de Sybill et elle se jeta de nouveau sur le sein d'Adam ; mais quand celui regarda autour de lui pour découvrir d'où provenait l'alarme de sa fille, Graul avait déjà disparu.

III.

De vertueuses résolutions mises à l'épreuve de la vanité et du monde.

En arrivant à sa demeure, Hastings apprit que la cour était encore à Shene. Il donna à peine le temps de s'équiper à l'escorte que son rang exigeait, et avant la tombée de la nuit il atteignit la cour dont il s'était depuis peu absenté si fréquemment sous divers prétextes spécieux. Edouard n'avait pas encore quitté la table et le Chambellan était trop habile courtisan pour le déranger en un tel moment. Se sentant d'humeur peu sociable, il se dirigeait vers les appartements qui lui étaient habituellement réservés, lorsqu'un gentilhomme l'accosta et lui apprit, avec des formes très respectueuses, que le seigneur de Scales et Rivers avait déjà disposé de ces appartements pour la principale dame d'hon-

neur de sa Comtesse; mais qu'un autre logement, moins spacieux, était à sa disposition.

Hastings n'avait pas l'orgueil superbe et plus que royal de Warwick, toutefois cette nouvelle le piqua au vif.

— Les appartements auxquels j'ai droit comme grand chambellan, comme un des capitaines-généraux des armées du Roi, donnés à la dame de service de la femme du sire Anthony Woodville!.. et sur l'ordre de qui, messire?

— De son altesse la Reine. Excusez-moi, mon seigneur... et le gentilhomme, après avoir promené ses regards autour de lui, ajouta à voix basse: — excusez-moi, mais son Altesse a encore ajouté: Si mon seigneur le grand chambellan n'est pas de retour avant la fin de la semaine, il pourra se faire que non seulement son appartement, mais encore sa charge, aient cessé d'être à sa disposition. Mon seigneur, nous vous sommes tous attachés; pardonnez mon zèle, et tenez-vous sur vos gardes si vous voulez conserver ce qui vous appartient.

— Merci, messire; mon seigneur de Gloucester est-il au palais?

— Oui, et dans ses appartements, — il ne fait qu'une courte apparition au banquet.

— Rendez-moi le service de demander pour

moi à sa Grâce la faveur d'être reçu auprès d'elle quand il lui sera loisible. J'attends ici sa réponse.

S'appuyant contre le mur, Hastings s'abandonna à des pensées où l'amour n'entrait pour rien. Si tyrannique est l'habitude, si puissante devient la vanité ou l'ambition chez quiconque s'y est une fois livré, que cet affront microscopique opéra un révolution soudaine dans l'ame du favori du roi. De nouveau la vie agitée et brillante des cours s'infiltra en lui et fouetta son sang. Cette existence, si fatigante alors qu'elle était assurée, prit soudain des charmes pour lui dès qu'il la sentit menacée : — contre-carrer ses ennemis, humilier ses rivaux, regagner l'oreille du Roi , déjouer avec la facile tactique de son ingénieuse intelligence toutes les menées hostiles, telles étaient les idées qui se croisaient et s'entrechoquaient dans sa tête ; et Sybill était oubliée.

Le gentilhomme reparut : le prince Richard était fort empressé de voir Monseigneur ; et Hastings se rendit dans ses appartements. Le Duc, revêtu d'une ample robe de chambre qui cachait son défaut de conformation, se leva de devant une table couverte de papiers, et embrassa Hastings avec une affection cordiale.

— Jamais je n'ai été plus heureux de vous

souhaiter la bien-venue, mon cher William. J'ai besoin de vos sages avis auprès du Roi, et j'ai pour votre oreille d'agréables nouvelles.

— Pardon, mon Prince, le Roi, j'en ai peur, ne tiendra que peu de compte des conseils d'un mort.

— Un mort?

—Oui; à la cour il paraît que les hommes sont morts, que leur place est prise, et leur emploi promis ou accordé à d'autres, s'ils ne viennent pas matin et soir convaincre le Roi qu'ils sont bien en vie.

Et Hastings raconta avec une gaîté contrainte ce qu'on venait de lui annoncer.

— Que voulez-vous Hastings? dit le Duc en haussant les épaules, et d'un ton qui trahissait quelqu'intention latente : le seigneur de Rivers ne serait rien par lui-même; mais sa dame est une riche héritière ([1]), qui exige de la représentation comme elle apporte de la splendeur. Jetez les yeux autour de vous et dites-moi quel homme s'est jamais maintenu au pouvoir sans les relations étendues, le douaire respectable et surtout l'influence pénétrante, invisible, toujours

([1]) Elisabeth fit épouser à son frère, le sire Anthony, la plus riche héritière du royaume, dans la personne de la fille du seigneur de Scales. — Soit dit en passant, la fiancée n'était encore qu'un enfant lors de son mariage.

éveillée, feminine en un mot, d'une noble épouse. Comment un pauvre homme pourrait-il défendre seul sa réputation, sa popularité, cette chose aérienne mais toute puissante que nous appelons dignité ou position, contre les dards et les aiguillons des intrigues de femme et des bavardages de femme? Mais qu'il se marie; et voilà qu'une légion de féeriques protectrices attaquent et pincent à l'improviste les diablesses du camp rival; sa femme a son armée de corsages et de jupons à opposer aux championnes de ses ennemis. Ainsi mon ami, tant que vous ne serez pas marié, n'espérez pas tenir tête au seigneur de Rivers, qui possède une femme, douée de trois sœurs, deux tantes et une vingtaine de cousines.

— Et si, répondit Hastings de plus en plus mal à l'aise sous l'ironie pleine de vérité du Duc, si j'étais venu dans l'intention d'obtenir le consentement du Roi à un mariage que...

— S'il en était ainsi et que la femme choisie par toi fût une dame influente et riche, ayant de nombreuses relations, et l'usage de la cour, tu serais le seigneur le plus puissant du royaume, depuis l'exil de Warwick.

— Et si elle n'avait que de la jeunesse, de la beauté et de la vertu.

— Oh! alors, monseigneur de Hastings, priez votre saint patron qu'il nous envoie la guerre,

car en temps de paix vous resteriez perdu dans la foule. Mais trêve à ces plaisanteries, car vous n'êtes pas homme à parler sérieusement de jeunesse, de vertu et autres choses semblables, au milieu de ce monde de tous les jours, où il n'y a rien de jeune ni de vertueux. Occupons-nous de sujets plus graves.

Le Duc communiqua alors à Hastings les dernières nouvelles reçues sur les machinations de Warwick. Richard était en fort belle humeur, car ces dépêches n'annonçaient encore que l'obstination avec laquelle Marguerite repoussait la proposition d'une alliance matrimoniale avec le Comte, bien que d'un autre côté le duc de Bourgogne, qui était en correspondance suivie avec ses espions, mandât que Warwick s'occupait de faire, à ses propres frais, des approvisionnements de guerre pour plus de 60,000 hommes, et que, avec ou sans Lancastre, il était prêt à opposer ses intérêts de famille aux armées d'Edouard.

— Et, dit Hastings, si toute sa famille se réunissait à lui, quel roi étranger pourrait nous menacer d'une aussi formidable invasion? Maltravers et les Mowbrays, Fauconberg, Westmoreland, Fitzhugh, Stanley, Bonville, Worcester...

— Mais heureusement, interrompit Glouces-

ter, les Mowbrays sont aussi alliés à la sœur de la Reine ; Worcester déteste Warwick ; Stanley est toujours à murmurer contre nous, indice certain qu'il combattra pour nous; et quant aux Bonville, j'ai en vue un Yorkiste éprouvé à qui seront assignés les vassaux de cette famille. — Mais nous reparlerons de cela tout-à-l'heure. Ce que j'attends maintenant de votre sagesse, c'est que vous m'aidiez à tirer Edouard de sa léthargie. Il rit du danger, et ne songe ni à s'entendre avec ses capitaines, ni à armer ses côtes. Son courage en fait un sot.

Après de plus amples détails sur ces matières et sur les mesures auxquelles Gloucester jugeait nécessaire de décider le Roi, le Duc rapprochant sa chaise de Hastings lui dit en souriant :

—Et maintenant, Hastings, occupons-nous de toi. Il paraît que tu n'as pas été instruit de la nouvelle qui nous est parvenue depuis quatre jours. Le seigneur de Bonville est mort, mort il y a trois mois [1], dans son manoir du comté de

[1] Ceux qui ont lu les lettres de Paston, ne trouveront pas étrange que la nouvelle de la mort d'un seigneur décédé dans ses domaines, fût si longue à arriver à la métropole. — Les nouvelles n'étaient guère transmises d'ordinaire que par les marchands ambulants des foires. Un père restait souvent plusieurs mois sans apprendre la mort de son fils.

Devon. Ta Catherine est libre... et de plus à Londres... Eh bien! est-ce là ta joie?

— Hier oui, aujourd'hui non, dit Hastings d'un air sombre; le temps est passé, où cette nouvelle eût pu me réjouir.

— Passé... mais c'est ta bonne étoile qui a combattu pour toi en retardant ainsi ton union. Sept beaux châteaux grossissent le douaire de ta gentille veuve; la noble dot qu'elle a apportée lui revient. La jeune Cécile de Bonville, l'héritière ([1]), est demandée en fiançailles par le seigneur de Dorset. Ta femme sera belle-mère du fils de ta Reine; d'un autre côté elle est déjà tante de la duchesse de Clarence; et sois bien sûr que George abandonnera tôt ou tard Warwick et obtiendra son pardon. — De puissantes relations, de vastes domaines, une dame d'un nom immaculé et d'une beauté parfaite... ton premier amour... ta main tremble, ton premier amour, ton unique et ton dernier amour.

— Prince, Prince... silence, cessez... quand bien même... cela serait... en un mot Catherine ne m'aime pas.

— Vous vous trompez! je l'ai vue; et quoique sa vertu l'ait tenu longtemps caché, elle ne vous aime pas moins pour cela.

Hastings ne put retenir une exclamation de

([1]) Mariée plus tard à Dorset.

joie passionnée, mais bientôt son visage se rembrunit.

Gloucester l'observait en silence; outre tous les motifs tirés de l'affection sincère qu'il avait alors pour Hastings, la politique pouvait bien intéresser le Duc à assurer à un si loyal Yorkiste la main et la fortune de la sœur du seigneur de Warwick; mais brisant prudemment sur ce sujet, il dit en donnant à sa voix un accent d'indifférence : — Pardonnez-moi de m'être mêlé de choses dans lesquelles chacun est le meilleur juge de ce qui le concerne. Mais comme, malgré tous les obstacles, il faudra qu'un jour ou l'autre Anne Nevile m'appartienne, j'aurais été charmé d'avoir le seigneur de Hastings pour proche parent. A présent, voici l'heure qui s'avance; il est bon qu'Édouard vous trouve dans son appartement.

Quand Hastings fut près du Roi, il s'aperçut au premier coup-d'œil que les manières d'Édouard étaient complètement changées à son égard. D'abord il l'attribua aux mauvais offices de la Reine et de son frère; mais le monarque ne tarda pas à trahir la véritable cause de sa métamorphose.

— Mon seigneur, lui dit-il brusquement, je ne suis pas un saint comme vous le savez, mais il est des liaisons d'amour qui, selon moi, ne

conviennent pas à des nobles et à des chevaliers attachés à la personne du Roi.

— Sire, je ne vous comprends pas.

— Allons, William, reprit Édouard avec plus de douceur, tu m'as fatigué plus d'une fois de tes prières pour obtenir le pardon de ce nécromancien Warner. — Toute la cour est scandalisée de ton amour pour sa fille. Tu t'es dispensé de tes devoirs sous de pauvres prétextes! Je te connais trop bien pour ne pas savoir que l'amour seul est capable de te faire négliger ton Roi. — Tu as passé ton temps aux genoux ou dans les bras de cette jeune sorcière! Je te le dis une fois pour toutes : —l'homme qui est dans les chaînes d'une magicienne ne saurait être le fidèle serviteur d'un Roi! Je te le demande, en vertu d un droit, ou comme une grâce, — cesse de voir cette belle *Ribaude!* Que diable! y a-t-il donc disette de dames dans la joyeuse Angleterre, pour que tu sois obligé de te perdre pour le minois d'une telle païenne?

— Mon souverain, comment cette pauvre fille a-t-elle pu vous irriter à ce point?

— Ne sais-tu pas?... dit aigrement le Roi, en changeant de couleur en examinant le morne étonnement de son favori. — Ah! c'est bien, continua-t-il, se parlant à lui-même, ils ont été discrets jusqu'à présent, mais continueront-ils à l'être?—Il

est encore temps. — Il suffit, ajouta-t-il gravement et à haute voix, — il suffit que notre savant [1] Bungey regarde le père comme un dangereux sorcier, dont les maléfices sont au service de Lancastre et du rebelle Warwick ; il suffit que la fille possède les talents impies de son père ; et je t'ordonne, comme ton roi-lige, en même temps que je te prie, comme ton ami sincère, de ne plus voir ni le père ni la fille ! J'ai dit. — Maintenant j'écoute ce que tu as à me communiquer sur les affaires de l'État.

Quoi que Hastings éprouvât, il sentit que ce n'était pas le moment de risquer des remontrances, et il s'efforça de rassembler ses pensées, et de parler avec indifférence sur les hautes questions qu'Édouard l'avait invité à lui soumettre ; mais il était tellement distrait qu'il se montra bien pauvre conseiller ; et le Roi, ayant pitié de son Chambellan, le congédia pour la soirée.

Le sommeil ne visita point la couche de Hastings ; tout superstitieux qu'était Édouard, qui croyait dévotement en effet à la sorcellerie, la perspicacité de son favori devinait que des motifs plus liés aux choses de ce monde, avaient dû exciter sa colère contre la pauvre Sybill. Mais

[1] On se rappellera qu'Edouard lui-même n'avait que fort peu de connaissances.

comme la véritable cause de ce mauvais vouloir ne lui avait été révélée ni par le philosophe abîmé dans ses pensées, ni par l'innocente jeune fille, il s'épuisa en vaines conjectures, ne se doutant guère qu'Édouard rendait involontairement hommage à son caractère chevaleresque en redoutant que, lui surtout, vint à apprendre le terrible secret que possédaient Warner et sa fille. Si Hastings donnait son nom et son rang à Sybill, de quel poids devenait la déposition de cet obscur témoin!

Écartant sa pensée de Sybill qui ne lui apparaissait qu'entourée de dangers, d'embarras, d'humiliations, de disgrâces, de ruine, le seigneur de Hastings se rappela les paroles de Gloucester; la noble image de Catherine, environnée de tous les souvenirs de sa passion de jeune homme et de tout ce qui pouvait flatter son ambition du moment, s'éleva devant lui; et il s'endormit enfin, non pour rêver à Sybill et à l'humble verger, mais à Catherine dans la fleur de son printemps, à l'abre des serments près du château de Middleham, à la bague rompue, aux ivresses et aux douleurs du premier amour de ses jeunes années.

V

La lutte que Sybill avait appelée entre elle et Catherine commence à s'engager sérieusement.

Hastings se sentit soulagé, quand, le jour suivant, divers courriers arrivèrent avec des dépêches d'une assez grande importance pour que toute considération personnelle se tût devant les intérêts de l'état. Un messager secret, apportant de la cour de France la nouvelle des fiançailles de la dame Anne et du prince Edouard, jeta Gloucester dans un de ces accès de rage convulsive dans lesquels il tombait parfois, en dépit de toute son intelligence et de toute sa dissimulation; et lors même qu'il eut connaissance de la lettre adressée au Roi par Clarence, la réussite d'un de ses plans ne le consola pas de l'insuccès de l'autre. Une lettre de Bourgogne confirmant le rapport de l'espion, annonçait que le duc Char-

les était dans l'intention d'envoyer une flotte pour s'opposer à l'invasion de Warwick, et adressait de vifs reproches au Roi sur la négligence qu'il apportait à se mettre en mesure de repousser un ennemi si redoutable. La joyeuse et téméraire présomption d'Edouard, plus digne d'un chevalier errant que d'un monarque, lui fit accueillir par des rires le mot *Invasion.* — Le diable soit des vaisseaux du duc de Bourgogne ! tout ce que je désire c'est que le Comte débarque, (1) dit-il, dans le conseil. — Personne ne fit écho à ce vœu ; mais sur le soir arriva un troisième exprès, apportant des nouvelles qui enflammèrent toute la colère d'Edouard ; car s'il était insoucieux du danger éloigné, l'énergie et la soif de la vengeance s'éveillaient soudain en lui, au nom d'un ennemi déjà en campagne. Le Seigneur de Fitzhugh (le jeune gentihomme que nous avons déjà vu avec les rebelles à Olney, et qui venait d'hériter de tous les titres de sa maison) s'était tout-à-coup insurgé dans le nord, à la tête d'une masse formidable de révoltés. Nul n'avait, au même point que le marquis de Montagu, l'expérience de la guerre dans ces contrées, du caractère des populations, et des tendences des différentes villes et seigneuries ; c'était là le chef qu'il était naturel d'envoyer

(1) Com. III. c. 5.

contre les rebelles. Il s'éleva une discussion animée, à propos de la confiance qu'il convenait de placer dans le frère de Warwick, en de pareilles circonstances; mais tandis que les plus avisés regardaient comme plus sûr, à tout hasard, de ne pas le laisser sans occupation, et de réclamer ses services pour une expédition qui l'éloignerait de son frère, au cas où ce dernier débarquerait, comme on y comptait, sur les côtes de Norfolk, Edouard, avec un aveuglement qui paraitra presqu'incroyable, crut implicitement à la loyauté de l'homme qu'il avait disgracié et appauvri, et plus récemment, joué et trompé en offrant la main de sa fille au prince Lancastrien. Montagu fut mandé en toute hâte, et reçut l'ordre de se rendre dans le nord, d'y lever des troupes et d'en prendre le commandement. Le Marquis obéit avec un laconisme qui n'était pas dans ses habitudes, prit congé du Roi, monta à cheval, et en s'éloignant du palais, tira une lettre de son sein : — « Ah ! Edouard, dit-il en grinçant des dents, — ainsi, après avoir solennellement fiancé ta fille à mon fils, tu as voulu la donner à ton ennemi de Lancastre ! Lâche ! qui voulais acheter de lui la paix ! félon, qui violes ta parole ! Je te remercie de ces nouvelles, Warwick; car sans cette injure, je sais que je n'aurais jamais pu, quand le moment en

serait venu, tirer l'épée contre ce perfide, surtout pour Lancastre. Va, tremble ! toi qui te joues de toute foi et de tout honneur ! celui qui lui même est un traître, ne peut donner à la vengeance le nom de trahison !

Cependant Edouard, afin de faire de plus amples préparatifs, partit pour la Tour de Londres. De nouvelles preuves de la mine creusée sous ses pieds y attendaient l'incrédule monarque. Sur les portes de Saint-Paul et de plusieurs Eglises métropolitaines, sur l'étendard de Chepe, et sur le pont de Londres, avait été affichée par des mains inconnues, pendant la nuit précédente, la célèbre proclamation signée de Warwick et de Clarence (et écrite dans le style énergique du Comte), annonçant leur retour prochain, et leur dessein de réformer tous les abus et de remédier à tous les maux qui affligeaient le royaume, dont la fatale administration était vigoureusement retracée en peu de mots ([1]). Quoique la proclamation ne parlât pas de la restauration de la branche de Lancastre, (sans doute dans l'intérêt de la sûreté de Henry), tous les habitans de la métropole avaient déjà connaissance de la formidable ligue conclue entre Marguerite et Warwick. Cependant Edouard

([1]) Voyez pour cette proclamation, les lettres originales d'Ellis, vol. 1, série 2, let. 42.

souriait encore avec dédain, car il avait foi dans la lettre qu'il avait reçue de Clarence, et il tenait pour certain que dès l'instant ou débarqueraient le Comte et le Duc, celui-ci livrerait secrètement son compagnon au Roi; aussi, malgré tant de graves sujets d'alarme, jamais le banquet du soir n'avait-il été plus gai et plus joyeux qu'il ne le fût ce jour-là à la Tour. Hastings quitta la fête avant qu'elle dégénérât en orgie, et absorbé par de profondes réflexions, il rentra dans son appartement où il se jeta sur un siége, appuyant sa tête sur ses mains.

— Oh! non, non, dit-il, maintenant, au moment où la vraie grandeur brille plus que jamais, où princes et pairs du royaume m'entourent pour me demander conseil; où seigneurs, chevaliers et écuyers réclament comme un honneur la faveur de marcher sous les ordres de Hastings, — en ce moment, je sens combien était impossible à réaliser, combien était décevant dans sa beauté, le rêve dont je m'étais bercé, la pensée que je pourrais tout sacrifier, oui tout, pour une vie obscure, pour l'amour d'une jeune fille. L'amour! comme si je n'avais pas connu ses déceptions jusqu'au dégoût! comme si je pouvais aimer encore; — comme si, même en ce cas!... hélas! mon amour ne peut être qu'un reflet, un souvenir du

passé ! — Et Catherine est donc libre de nouveau ! Ce disant, il baissa les yeux, — peut-être éprouvait-il de la honte et des remords à comparer ce qu'il ressentait en ce moment, aux sentiments si différents qui l'animaient alors qu'il avait dit à Sybill de sourire en attendant son retour.

— C'est l'air de cette cour maudite qui empoisonne nos meilleures résolutions, murmura-t-il à voix basse comme pour s'excuser vis-à-vis de lui-même ; mais à peine cette misérable excuse lui était-elle échappée que le murmure se changea en un cri de surprise. Une lettre était devant lui ; il reconnut la main de Catherine. Que d'années s'étaient écoulées depuis que cette écriture s'était offerte pour la dernière fois à ses regards, depuis qu'il avait reçu les lignes où étaient tracés ces mots : « Adieu, oubliez-moi ! » Ce cruel billet, jadis, était arrosé de larmes, et celui dont il venait de rompre la cire, il y découvrit aussi des traces de pleurs ! Il ne renfermait que peu de mots écrits d'une main tremblante. Ces mots les voici :

« Demain, dans la matinée, le seigneur de Hastings est prié de venir voir une personne dont il a attristé la vie en lui reprochant d'avoir jeté sur la sienne des regrets et de l'amertume.

CATHERINE DE BONVILLE. »

Nous laisserons Hastings se livrer à toutes les

émotions de crainte ou d'espérance que pouvaient exciter ces lignes, et nous conduirons le lecteur dans une chambre qui n'est pas très-éloignée de la sienne, — dans la chambre de l'illustre frère Bungey.

L'ex-bateleur était debout devant l'Euréka, tombée en son pouvoir, et la contemplait d'un air comico-sérieux de rage et de désespoir. Nous disons Euréka, comme pour représenter la totalité des ingénieuses inventions enfantées par son auteur en vue d'un but unique, la réunion harmonieuse de maints détails séparés; — mais la créature de fer ne méritait plus ce nom superbe, car tous ses membres disjoints et disloqués, gisaient pêle-mêle dans une confusion complexe.

Prés du Moine se tenait une femme enveloppée d'un long manteau écarlate, dont le capuchon était presqu'entièrement rabattu sur son visage, bien que toutefois il laissât apercevoir des lèvres minces et farouches, un menton préominant et cruel, et une mâchoire solide et accusée comme si elle eût été taillée dans le roc.

—Je te répète, Graul, dit le Moine, que c'est toi qui as fait le meilleur marché. J'ai essayé de retourner cette invention diabolique de toutes les manières. J'ai marmotté dessus assez de latin pour changer un monstre en un prodige de po-

litesse; et la maudite machine, après avoir manqué de m'écraser trois doigts, après m'avoir échaudé d'eau bouillante, après avoir vomi et craché de quoi mettre en fuite tout autre que frère Bungey, est demeurée *obstinatus ut mulum,* têtue comme un mulet; et elle ne m'eût été absolument bonne à rien, si je ne me fusse avisé, fort heureusement, de séparer ce vase du reste de l'appareil, pour l'employer à me faire cuire des œufs! Mais par l'ame du père Merlin, que les saints l'absolvent, je n'avais pas besoin de me donner tant de mal pour une chose qui rend, tout au plus, les mêmes services qu'un pot d'un d'un liard!

— Dépêchez-vous, maître; il est tard! Il faut que je m'en aille tandis que les soldats, les courriers, les cavaliers, en circulant de tous côtés, empêchent encore qu'on ne ferme la porte. En quoi avez vous besoin de Graul?

— Un peu plus de respect, femme, dit le Moine! Ce que je veux de toi n'est pas long à dire... si tu as assez d'esprit pour m'être utile. Il faut que ce misérable Warner m'explique lui-même l'usage et les manigances de son œuvre de malice. Il faut que tu le découvres et que tu l'amènes ici.

— Et, s'il ne veut rien expliquer?

—Le député-gouverneur de la Tour me prê-

tera un cachot, des pinces et si besoin est le secours d'un chevalet, pour délier la langue de ce drôle.

— Sous quel prétexte ?

— Qu'Adam Warner est un sorcier à la solde du seigneur de Warwick, et qu'un maître plus puissant que lui, moi, par exemple, peut seul l'examiner et déjouer ses sortiléges.

— Et si j'amène le sorcier, que m'apprendrez-vous, pour ma peine ?

— Quel est ton plus grand désir ?

Graul réfléchit et dit : Le temps est à la guerre. Graul suit les camps, son soldat amasse de l'or et du butin. Mais le soldat est plus fort que Graul ; et quand le soldat s'endort, c'est avec son couteau à son côté ; et son sommeil est léger et souvent intorrompu, parce qu'il rêve au mal. Donnez-moi une potion qui procure un profond sommeil, afin qu'il n'ouvre point les yeux quand Graul lui escamotera son or, et que sa main soit trop allourdie pour pouvoir tirer son couteau de sa gaîne !

— *Immunda ! detestabilis !* ton propre amoureux !

— Il m'a battue avec sa bride, il a donné une belle pièce d'argent à Griselle. — Griselle s'est assise sur ses genoux.— Graul ne pardonne jamais !

Tout scélérat qu'il était, le Moine frémit :
— Je ne puis t'aider à commettre un meurtre, lui dit-il ; je ne te donnerai pas ce breuvage ; cite-moi quelqu'autre récompense.

— Je m'en vais...

— Non, non, réfléchis, arrête...

— Je sais où se cache Warner ; demain soir à pareille heure, je puis le mettre en ton pouvoir. Consens à me satisfaire, promets-moi le breuvage.

— C'est bon, *mulier abominabilis* ! c'est-à-dire irrésistible, enchanteresse ! Je ne puis te donner ce breuvage ; mais je t'apprendrai un procédé qui vaut mieux que tous les spécifiques pour causer un lourd sommeil, un procédé qui ne s'évapore pas comme les essences, mais qui, au contraire, produit d'autant plus d'effet qu'on en use plus souvent ; un procédé que tu auras au bout de tes doigts ([1]), et qui arrache souvent à ceux qui dorment, les plus profonds secrets de leur cœur.

— Es-ce de la magie, dit Graul avec joie ?

— C'est de la magie.

— Je t'amènerai le Sorcier, mais écoute : il ne sort jamais sans être accompagné de sa

([1]) Nous avons déjà dit que le magnétisme animal était connu de Bungey, et familier aux nécromanciens ou plutôt aux théurgistes du moyen-âge.

fille ; il faudra que je les amène tous les deux.

— Non, je n'ai que faire de la fille.

— Mais je n'ose l'étrangler, parce qu'elle est aimée d'un grand seigneur qui découvrirait la chose et la vengerait ; et si je la laisse derrière moi, elle ira trouver le seigneur, et le seigneur saura ce que tu auras fait du Sorcier, et tu seras pendu.

— Ne prononce jamais le mot *pendu* devant moi, Graul ! c'est impoli et de mauvais augure. Quel est ce seigneur ?

— Hastings.

— Diable ! Il s'est déjà mis à la recherche de cette machine, et je l'ai couvée nuit et jour pour la cacher, comme une poule couve un œuf de craie, à cela près que l'œuf ne mord pas les pattes de la poule, tandis que cette invention diabolique aurait été enchantée de m'emporter les doigts. Mais la guerre va entraîner Hastings dans son tourbillon ; et quand il y a du danger, la Duchesse est mon esclave ; elle me tirera d'affaire.—Ainsi, tu peux amener la jeune fille ; mais ne la tue pas, car un meurtre ne mène jamais à rien de bon, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire.

— Je sais des hommes qui m'aideront, de hardis compères, que je saurai bien récompenser moi-même ; car je n'ai pas besoin de ton argent

mais de ta science. Quand le couvre-feu aura tinté et que la chauve-souris donnera la chasse aux insectes de la nuit, nous t'amènerons ta proie.

Graul fit un mouvement pour sortir; mais comme elle allait franchir la porte, elle s'arrêta, et dit vivement, en abattant con capuchon :

— Quel âge me donnes-tu?

— Vraiment, dit le Moine, si je ne t'avais vue sur les genoux de ta mère quand elle suivait mon théâtre de bateleur, je te donnerais trente ans. — Mais avec la joyeuse vie que tu as menée, tu ne peux plus avoir la fraîcheur de la jeunesse. — Pourquoi cette question?

— Parce que quand soldats et ribauds me disent : Graul, tu es trop fanée et trop vieille pour boire dans notre coupe, pour t'asseoir sur nos genoux, pour suivre aux combats les jeunes galants, et prendre part aux joyeuses danses dans les foires,—alors je voudrais quitter mes sœurs, avoir à moi une cabane et un chat noir sans un poil blanc, cueillir des herbes à la nouvelle lune, dérober des os dans le cimetière, maudire ceux que je haïs, et fendre l'air la nuit sur un balai, comme la mère Halkin d'Edmonton. Ah! ah! maître! tu me présenteras au *sabbat*! Graul a en elle l'étoffe d'une sorcière.

Elle s'échappa en riant. Le Moine murmura

un *Pater noster*, le premier peut-être qu'il eût récité avec dévotion; après avoir encore examiné attentivement les *disjecta membra* de l'Euréka, il tira gravement un œuf de cane de son buffet, et employa l'agent principal de la machine avec laquelle Warner avait espéré changer la face du globe, au seul but utile que lui reconnût l'intelligence du charlatan.

VI.

L'entrevue de Hastings et de Catherine.

Le lendemain matin, tandis qu'Edouard, convaincu que l'or est le nerf de la guerre, s'occupait à prélever, à titre d'emprunts, sur ses riches bourgeois toutes les contributions qu'il pouvait leur arracher; tandis que Worcester garnissait de troupes la forteresse de la Tour, où la Reine, près d'accoucher, devait résider pendant la campagne; que Gloucester rédigeait les commissions destinées aux Capitaines et aux Barons pour les charger de recruter des soldats; que le sire Anthony, seigneur de Rivers, faisait perfectionner sa magnifique armure damasquinée; et que toute la forteresse Palatine était vivante et animée de l'agitation excitée par le danger prochain, — le seigneur de Hastings se

déroba au tumulte et gagna la demeure de la dame de Bonville. A quelle impulsion cédait-il ? quelles étaient ses intentions? il ne le savait pas bien lui-même ; peut-être (car il y avait de l'amertume, même dans son amour pour Catherine), peut-être venait il la trouver pour s'octroyer le plaisir d'une rétribution due à son orgueil blessé, pour dire à l'idole de sa jeunesse, comme il l'avait dit à Gloucester : hier oui, aujourd'hui non? peut-être, apportant avec lui un souvenir de la foi jurée à Sybill, souvenir d'autant plus présent à son esprit que Catherine semblait perdre le prestige de l'idéal, pour devenir une femme réelle, peut-être venait-il pour être facilement charmé, pour être bientôt reconquis par son ancien amour. Il est certain toutefois que la cause de Sybill, quoique fortement ébranlée et compromise, n'était pas entièrement perdue, quand le seigneur de Hastings mit pied à terre devant la maison de la dame de Bonville : mais il se sentit pâlir peu à peu, et sa contenance perdit de son assurance, à mesure qu'il approchait de l'appartement où se tenait Catherine.

Elle était seule et assise dans la même chambre où il l'avait vue la dernière fois. Ses vêtements de deuil ne servaient qu'à rehausser sa beauté en faisant ressortir la pâleur et la délicate-

transparence de son teint. Hastings s'inclina profondément, et s'assit en silence à ses côtés. La dame de Bonville le considéra pendant quelques instants avec une expression indicible de mélancolie et de tendresse. Tout son orgueil semblait l'avoir abandonnée; la nature même de sa physionomie était complètement changée : sa grave sévérité avait fait place à une douce timidité, et son impassibilité imposante s'était enfuie de son visage où se peignait la lutte de la crainte et de l'espérance.

— Hastings ! — Williams ! — dit-elle d'une voix tendre ! En entendant ce nom de Williams, prononcé par cette bouche, le seigneur de Hastings sentit son cœur palpiter et son sang bouillonner dans ses veines. — « Si, continua-t-elle, la démarche que j'ai faite vous paraît trop hardie et inconvenante pour une femme, apprenez du moins quel était mon dessein et quelle est mon excuse. Il fut un temps (et Catherine rougit), où, vous le savez, si j'avais été maîtresse de disposer de ma main, elle eût été à celui qui l'aurait réclamée en me présentant la moitié de cette bague. — Et la dame de Bonville tira d'un petit coffret de cristal, le gage bien connu.

— La bague rompue présageait la foi rompue, dit Hastings en détournant les yeux.

— Votre conscience dément vos paroles, répondit Catherine tristement; je vous avais engagé ma foi, à la condition d'obtenir le consentement de mon père. Quelle jeune fille, surtout quelle jeune fille de la maison des Nevile, pourrait assez oublier l'honneur et le devoir pour promettre davantage ? Nous fûmes séparés ! Mais passons, oh ! oui, passons sur cette époque! Mon père m'aimait tendrement; mais quand a-t-on vu l'orgueil et l'ambition daigner tenir compte des rêveries d'un cœur de jeune fille? Trois prétendants, tous trois de puissants seigneurs dont l'alliance pouvait donner une nouvelle force à ma famille, dans un temps où la vie de chacun des miens dépendait de son épée—se disputaient la main de la fille du comte de Salisbury. Le comte de Salisbury ordonna à sa fille de faire un choix. Votre grand ami, mon parent, le duc Richard d'York, plaida lui-même en faveur de vos rivaux. Il me prouva que ma désobéissance, —s'il était possible que pour la première fois une fille de mon nom désobéit au chef de sa maison,— serait un obstacle éternel à votre fortune; que si Salisbury devenait votre ennemi, lui-même tout duc d'York qu'il était, ne pourrait récompenser votre valeur et votre mérite; qu'il était en mon pouvoir d'ouvrir le monde à votre ambition, quoiqu'il me fût défendu de satisfaire

votre amour ; que du jour où je serais l'épouse d'un autre, mes puissants parents eux-mêmes, généreux comme ils l'étaient, seraient les premiers à l'aider, lui, Richard d'York, à vous pousser. Hastings, j'aurais voulu, alors, demander la grâce de ne me fiancer qu'au Seigneur; mais j'avais été habituée, et quelle fille noble ne l'est pas? à plier sous la volonté d'un père, et à me sacrifier à ses intérêts. Dans un cloître, je n'aurais pû que prier pour le succès de la cause de mon père; en me mariant, j'apportais à Salisbury et à York les vassaux et la puissance d'un Baron ! J'obéis.—Ecoutez-moi ! parmi ces trois prétendants à ma main, deux étaient jeunes et aimables; les femmes les trouvaient beaux et séduisants, et si mon choix était tombé sur l'un d'eux, vous auriez pu penser qu'une nouvelle affection m'avait fait oublier mon premier amour. Voyant qu'on me laissait libre, j'accordai la préférence à celui qui ne pouvait être choisi par amour et je donnai à mon cœur la triste consolation de pouvoir se dire : *lui*, du moins, Hastings que j'abandonne, verra, par mon choix lui-même, que j'ai été l'esclave de mon devoir, et que ce choix est mon expiation. »

Catherine se tut, d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux. Hastings se couvrit le visage de ses deux mains, et les bruyants battements de

son cœur révélèrent seuls l'émotion qui l'agitait. Catherine reprit :

— Une fois mariée, je compris quels étaient mes devoirs d'épouse. Nous nous revîmes, et à vos premières paroles de mépris, à votre première colère, (— qu'il aurait été deshonorant pour moi d'adoucir par un seul mot qui eût voulu dire : « L'épouse se souvient de l'amour de la jeune fille ») — à ce premier éclat de votre indignation succéda la vengeance plus cruelle, qui eût voulu changer les tourments et les luttes de mon cœur en honte et en remords. Et alors, alors, faible femme que j'étais, je m'enveloppai d'un orgueilleux dédain. Oh ! j'étais profondément indignée, était-ce à tort ? de vous voir si mal juger, si mal récompenser la pauvre femme à qui il ne restait plus rien que sa vertu pour la dédommager de son amour sacrifié. Et pourtant, bien souvent, bien souvent, alors que vous me croyiez le plus insensible, le plus impitoyable, le plus morte aux souvenirs du passé... mais à quoi bon vous entretenir de mes cruelles épreuves ? Le ciel m'a soutenue, et si vous ne m'aimez plus, du moins, vous ne pouvez me mépriser. A ces derniers mots Hastings se précipita à genoux, le front appuyé sur la main de Catherine, et suffoqué par son émotion. Elle le regarda un instant à travers le voile de ses larmes, puis elle reprit :

— Mais vous aviez, comme *homme*, des consolations qu'aucune femme ne peut rechercher, ni même désirer ! Et ce qui m'affligeait le plus, c'était—oh! non, non, il y avait autre chose que de la jalousie, de la vanité froissée, — c'était un remords, un reproche de conscience, la pensée que sans un souvenir rongeur d'amour partagé et trahi, vous n'auriez jamais dégradé la noble nature de vos jeunes années, jamais gaspillé si légèrement le dépôt sacré du *temps*. Ah! chaque fois que j'apprenais, que je voyais, que je soupçonnais quelque faute, indigne de votre brillante jennesse et pourtant commise par votre âge mûr, ma colère contre moi-même me rendait sévère et dure pour vous; mais lorsque j'avais sur les lèvres la raillerie ou le blâme, lorsque je blessais votre orgueil, combien vous étiez loin de deviner que c'était un trop doux souvenir qui se cachait sous mon apparence d'humeur acariâtre. — C'est pour cela, pour cela et aussi parce que je croyais que, malgré toutes vos erreurs hélas! mon image n'avait pas encore été remplacée par une autre dans votre cœur, quand ma main redevenait libre; oui, c'est pour tous ces motifs que j'ai été heureuse de pouvoir penser (ici les pâles joues de Catherine, prirent un incarnat plus vif que celui de la rose, sa voix trembla et devint presqu'in-

intelligible), de pouvoir penser qu'il m'était encore permis d'expier le passé envers vous. Et si, ajouta-t-elle avec une soudaine et gracieuse énergie, si j'ai abaissé mon orgueil, c'est parce que vous aviez été blessé par l'orgueil. Maintenant, enfin, vous êtes vengé !

Oh ! Pauvre Sybill, quelle terrible rivale pour toi! Tandis que cette tête charmante se penchait sur le sein de Hastings; tandis que ce délicieux changement opéré par le prestige de l'amour sur des lèvres longtemps dédaigneuses, dans des yeux longtemps froids et hautains, lui disait que Catherine Nevile, tendre, gracieuse, franche sans impudeur, digne sans arrogance, avait remplacé l'austère dame de Bonville qu'il haïssait presque, tout en lui parlant d'amour,—ah! faut-il s'étonner que l'ame de Hastings se soit envolée vers le temps passé, et qu'oubliant des serments intermédiaires et de moins tendres sentiments, il ait répété d'une voix passionnée : —« Catherine, toujours, toujours aimée ! —Ah ! à moi, à moi enfin ! »

Un délicieux silence succéda à cette émotion, puis ce furent des serments, des aveux, des questions, des réponses, — le rapprochement plein d'ivresse de deux cœurs longtemps séparés, se confondant en un seul. Le temps s'écou-

lait. Enfin, Catherine se dégageant doucement des bras des son amant, lui dit :

— Maintenant que tu as le droit de connaître et de diriger ma conduite, donne, je t'en prie, ton assentiment à mes projets. La guerre te réclame et il faudra nous séparer. — A ces mots son front s'obscurcit et ses lèvres frissonnèrent. Oh ! faut-il que j'aie assez vécu pour voir le seigneur de Warwick, infidèle à Salisbury et à York, joindre ses armes à celles de Lancastre et de Marguerite; assez vécu pour avoir à rougir du frère que je croyais l'honneur de ma maison! non, non (continua-t-elle, comme Hastings l'interrompait pour excuser généreusement le Comte, et pour faire allusion aux injures connues qu'il avait essuyées,) non, non, ne rends pas sa cause plus mauvaise encore, en me disant qu'un indigne orgueil, le ressentiment de quelque obstacle opposé à sa politique ou à sa puissance, lui a fait oublier ce qu'il devait à la mémoire d'York, son parent, au souvenir du corps mutilé de Salisbury son père. Crois-tu, que sans cela j'aurais...

Elle se tut; mais Hastings devina sa pensée et comprit que si elle avait achevé, elle eût dit :— j'aurais pu agréer l'hommage d'un homme qui va marcher au son des clairons et enseignes déployées, contre mon frère?

L'aimable douceur que respirait quelques instants auparavant la physionomie de Catherine, avait disparu soudain, et son aspect révélait que cette hauteur qu'elle tenait de ses ancêtres n'avait été domptée que par une passion, par l'amour. Elle poursuivit :

— Tout le temps que durera cette lutte, il est convenable, dans ma position de veuve et de proche parente du Comte, que je me retire dans le couvent fondé par ma mère. Demain je partirai.

— Hélas ! dit Hastings, vous parlez de cette lutte comme s'il ne s'agissait que d'un seul combat sans importance. Mais Warwick ne revient pas dans ce pays, et ne s'est pas résigné à une ligue avec Lancastre, pour tenter un coup-de-main hasardeux et désespéré, comme se l'imagine follement Edouard. Il serait vain de se refuser à reconnaître que le Comte est préparé à soutenir une guerre sérieuse et prolongée; et je doute fort qu'Edouard puisse lui résister; car l'idolâtrie de toute la population grossira les rangs de l'armée du rebelle. Qu'arrivera-t-il s'il réussit, si nous sommes forcés de nous exiler, comme l'ont été les amis de Henry avant nous, si le faiseur de Rois devient le détrôneur de Rois? Alors, Catherine, alors vous seriez de nouveau à la merci de votre hostile famille ; votre

puissant douaire, et votre beauté encore dans tout son éclat, porteraient malheur à notre amour, et de nouveau votre main serait perdue pour Hastings!

— Non ; si c'est là tout ce que vous craignez, recevez cette assurance : — la trahison de Warwick envers la dynastie pour laquelle mon père a succombé, lui enlève tout pouvoir sur celle qui le désavoue comme frère, convaincue que le comte de Salisbury, eût-il pu prévoir un pareil malheur, l'aurait désavoué comme fils. Si le ciel vous réserve la défaite, la fuite, l'exil ;— partout où tu iras, Hastings, on verra Catherine auprès de toi. — Adieu! que Notre-Dame te protége! que ta lance soit victorieuse de tes ennemis, un seul excepté! tu épargneras mon..... je veux dire, le Comte!—Et Catherine, attendrie par cette pensée, éclata en sanglots.

— Vienne le triomphe ou la défaite, j'ai ton serment, dit Hastings en la pressant sur son cœur?

— Vois, dit Catherine, tirant la bague brisée de la boîte : —c'est la première fois, depuis que je porte le nom de Bonville, que je place cette relique sur mon cœur. — Voilà ma réponse.

VI.

Hastings apprend ce qui est arrivé à Sybill. — Il va trouver le Roi et rencontre un ancien rival.

— C'est la fatalité qui l'a voulu, se dit Hastings à lui-même, en se rendant le lendemain matin à la ferme. — C'est la fatalité ! Qui peut échapper à sa destinée ?

C'est la fatalité! phrase du faible cœur humain! C'est la fatalité ! obscure excuse de toutes les erreurs ! L'homme fort et vertueux n'admet pas de fatalité. Ici-bas, la conscience nous guide, et Dieu veille dans le ciel; la fatalité n'est qu'un fantôme que nous évoquons pour faire taire l'une, et pour détrôner l'autre !

Hastings n'épargnait pas son bon cheval. C'était à grand'peine qu'il avait réussi à se dérober pour quelques instants aux impérieux devoirs de sa charge, afin d'accomplir le dernier et misérable devoir qu'il lui restait à remplir, celui de se

présenter devant la jeune fille, dont il avait séduit le cœur, et de lui dire enfin, avec honneur et fermeté : Je ne puis être votre époux. Oubliez-moi, et adieu.

Sans doute, son esprit habile et ingénieux préparait, pour déguiser la vérité, des expressions plus adoucies, et des périodes plus brillantes que celles dont nous nous sommes servis. Mais la vérité était toute entière dans ces deux phrases. Il arriva à la ferme, entra dans la maison; et ce fut pour lui comme un remords, de ne pas ouïr Sybill accourir à sa rencontre. Il s'assit dans l'humble chambre et attendit quelque temps avec patience ; il n'entendait le son d'aucune voix. A la fin ce silence le surprit et l'alarma ; il pénétra plus avant, et rencontra la veuve à qui appartenait la maison ; elle pleurait ; et les premières paroles qu'elle lui adressa le préparèrent à ce qui était arrivé : — Oh ! mon seigneur, s'écria-t-elle, vous venez pour me dire qu'ils sont en sûreté, qu'ils ne sont pas tombés entre les mains de leurs ennemis. — Le bon gentilhomme, si doux ! la pauvre jeune dame, si belle !

Hastings fut frappé de stupeur. Peu de mots suffirent pour lui expliquer ce qu'il avait déjà deviné. La veille au soir, un étranger s'était présenté, et avait prié Adam et sa fille de l'accompagner jusqu'à une chaumière du voisinage où

le seigneur de Hastings avait été transporté, disait-il, à la suite d'une chûte de cheval: — Le Chambellan, à l'entendre, n'avait reçu aucune blessure dangereuse, mais il était incapable de se mouvoir et il avait des choses importantes à leur communiquer. Sans révoquer en doute la vérité de ce récit, Adam et sa fille s'étaient hâtés de sortir; et depuis lors ils n'avaient pas reparus. Effrayée de leur absence prolongée, la veuve, à qui l'étranger avait d'abord confié son message, s'était rendue à la chaumière, et avait acquis la preuve que toute l'histoire n'était qu'une fable. Elle avait tout fait pour découvrir les traces du savant et de sa fille; mais en vain. Confirmée dans l'idée que ses hôtes pouvaient bien être des proscrits Lancastriens, elle supposa, naturellement, qu'on avait prit ce moyen pour les livrer à leurs ennemis. Hastings écouta son récit avec une douleur et un remords impossibles à décrire. La seule explication probable qui s'offrît à lui, fut la conjecture que le Roi avait découvert la retraite de la pauvre famille et s'était porté à cette extrémité, pour rompre une liaison au sujet de laquelle il s'était prononcé avec tant de sévérité. Plein de cette idée, il se hâta de remonter à cheval, et ne s'arrêta que devant les portes de la Tour. Il courut au cabinet du Roi, et quand il fut

en présence d'Edouard, il s'écria en proie à une violente émotion :

—Sire, sire, en ce moment où j'ai besoin de toute mon énergie pour vous servir, daignez ne pas troubler ma raison, ne pas paralyser mon bras. Ce vieillard, cette pauvre jeune fille, Sybill, —Warner!..Ah! parlez, Sire, dites-moi qu'ils sont en sûreté. — Promettez-moi qu'ils recouvreront leur liberté. — Et je jure de vous obéir en toutes choses ! Je vous remercierai sur le champ de bataille !

— Vous êtes fou, Hastings, dit le Roi stupéfait. — Silence ! — Et il jeta un coup-d'œil significatif sur un personnage qui se tenait en face de plusieurs piles de pièces d'or rangées sur une table, dans le fond de la chambre. — Regardez, ajouta le Roi à voix basse. — C'est l'orfèvre qui vient de m'apporter la contribution fournie par lui-même et ses amis ! Votre folie va lui fournir de belles histoires à répandre dans la cité !

Mais avant que le Chambellan eût pu faire entendre la réponse que préparait son impatience, l'orfèvre, à l'indicible surprise d'Edouard, quitta la place qu'il occupait et mettant de côté tout cérémonial, saisit le pan du surtout de Hastings en s'écriant :

— Mon seigneur, mon seigneur. — Quelle nouvelle infâmie est-ce là ? Sybill !... je croyais

qu'elle avait oublié ses devoirs pour s'enfuir auprès de vous.

— Dix mille diables! s'écria le Roi, serai-je éternellement tourmenté par ce damné sorcier et sa maudite fille? Et est-ce donc, sire pair et sire orfèvre, dans le cabinet de votre Roi, que vous venez, la veille du jour où il doit marcher au combat, vous disputer comme deux fous que vous êtes?

Ni le pair ni l'orfèvre ne se désistèrent; enfin le courtisan, qui fut naturellement le premier à revenir à lui-même, s'agenouilla, et dit avec fermeté quoique d'un ton profondément respectueux :

— Sire, si le pauvre William de Hastings a jamais mérité que son Roi eût pour lui une pensée bienveillante, une parole généreuse, pardonnez-lui aujourd'hui ce qui a pu vous déplaire dans son emportement ou sa requête, et daignez lui dire quelle prison renferme ceux que son honneur de chevalier ne saurait, sans flétrissure, laisser punir et mettre en péril pour une offense que lui seul a commise.

— Mon seigneur, dit le Roi très-adouci, mais dont la surprise n'avait pas cessé : croyez-vous sérieusement que moi, qui, dans cette saison délicieuse ne quitte qu'à contre-cœur les vertes pelouses de Shene pour défendre ma couronne, j'aie été me mettre l'esprit à la torture, dans le

but de m'emparer d'une jeune fille, que,— j'en jure par Saint-George! je ne vous envie pas le moins du monde? Si cela ne vous suffit pas, fou incrédule, recevez ma parole royale, qui n'a jamais été engagée jusqu'ici pour un sujet aussi frivole, que je ne sais rien touchant votre belle ou son abominable père, que j'ignore complètement soit où ils s'étaient retirés, soit où ils sont actuellement. Et qui plus est, si quelqu'un a osé usurper le droit royal d'emprisonner des sujets du Roi, découvrez-le, et fixez vous-même son châtiment. — Etes-vous convaincu?

— Oui, sire, dit Hastings.

— Mais, hasarda l'Orfèvre...

— Ah! vous aussi, monsieur! c'en est trop! nous avons consenti à répondre à l'homme qui arme trois mille vassaux.

— Et moi, n'en déplaise à Votre Altesse, je vous apporte l'or qui les paie, dit brusquement le Marchand.

Le Roi se mordit les lèvres, puis partit, selon sa coutume, d'un joyeux éclat de rire.

— Vous avez raison, maître Alwyn, achevez de compter votre argent, et vous irez ensuite vous consulter avec mon Chambellan. — Il doit partir au chant du coq; — mais puisque vous paraissez vous entendre, il fera de vous son lieutenant de police, et je signerai tous les ordres qu'il

voudra pour l'aider à retrouver la Sagesse perdue et la Beauté enlevée. Allez, Hastings et calmez-vous.

— Je vous suis à l'instant dans votre appartement, mon seigneur, dit Alwyn à l'oreille de Hastings.

— C'est bien, dit le Chambellan, — et plein de reconnaissance pour la bonté du Roi, il rentra chez lui, où il ne tarda pas à être réjoint par Alwyn. La nouvelle qu'apprit ce dernier, le combla de joie et de terreur. Sachant que Warner et Sybill avaient quitté la Tour, l'ofèvre avait supposé que la vertu de la jeune fille avait fini par succomber, et il était charmé de recevoir de la bouche du seigneur de Hastings, qui jamais n'avait menti à aucun *homme,* l'assurance solennelle que son innocence n'avait pas été flétrie ; mais il s'effrayait de ce mystérieux enlèvement et ne savait à qui l'imputer. Enfin la pénétration de Hastings devina presque le mot de l'énigme.

— Il se peut, dit-il, que la duchesse de Bedford, dont la superstition augmente toujours en proportion des périls qui la menacent, ait désiré voir rentrer à son service un si grand savant, un si célèbre astrologue et magicien. — S'il en est ainsi, tout est pour le mieux. D'un autre côté, son favori, le moine, a toujours été jaloux du pauvre Adam,

et il est possible qu'il ait essayé de le soustraire aux recherches de sa Grâce. — Dans ce cas, il peut y avoir des vexations pour Adam, mais nul danger pour Sybill. Ecoutez ! Alwyn, vous aimez la jeune fille plus dignement et... — Hastings s'arrêta tout court ; la nature humaine est si faible, que, bien qu'il eût renoncé pour toujours à Sybill, il ne pouvait envisager de sang-froid la pensée de la céder à un rival. — Vous l'aimez, reprit-il d'un ton plus froid, en conséquence je puis, en toutes sûreté vous charger des recherches dont le manque de temps, les circonstances et mes devoirs de soldat ne me permettent pas de m'occuper. Et croyez bien, oh! oui, croyez bien que ce que je dis ne m'est pas inspiré par une passion dont votre jalousie puisse s'alarmer, mais par une affection toute fraternelle. Si vous pouvez seulement lui procurer un asile sûr où elle soit à l'abri de tout danger et de toute injure, vous n'aurez pas dans le monde un ami sur lequel vous puissiez compter plus implicitement que sur moi en toute circonstance.

— Mon seigneur, dit Alwyn sèchement, je n'ai pas besoin d'amis ! Tout jeune que je suis, j'ai assez vécu pour savoir que les amis suivent la fortune mais ne la font pas. Je trouverai cette pauvre jeune fille et son père, dussé-je dépenser dans cette recherche jusqu'à mon dernier groat !

Je ne vous demande qu'un ordre signé du Roi qui mette les agents de la loi à ma disposition, et qui puisse épouvanter même la duchesse de Bedford, — le reste me regarde !

Hastings, grandement soulagé, daigna serrer la main rétive de l'Orfèvre; puis après l'avoir laissé seul pendant quelques minutes, il revint avec un ordre du Roi qui parut à Alwyn lui transmettre des pouvoirs suffisamment explicites et étendus. L'Orfèvre se retira alors pour se diriger immédiatement vers le logis du Moine; mais il ne trouva pas ce dernier chez lui. Bungey avait emporté avec lui selon sa coutume les clés de son mystérieux appartement. Alwyn se hâta d'aller recruter des hommes habitués à de pareilles recherches et se mit à leur tête.

A la Tour, la soirée s'était écoulée dans le tumulte et l'agitation, occasionnés par les préparatifs de départ. La Reine, très rapprochée alors du terme de sa grossesse, comme nous l'avons déjà dit, devait demeurer dans la forteresse, qui maintenant renfermait une forte garnison. Arrachée à son apathie habituelle par l'imminence des dangers qui menaçaient Edouard, elle passa la nuit dans les larmes et les prières; lui, dans le profond sommeil d'une courageuse confiance. Le lendemain vit partir pour le Nord les divers chefs, Gloucester, Rivers, Hastings et le Roi.

VII.

Débarquement du Seigneur de Warwick, et évènements qui le suivent.

Et Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, « préparait une grande flotte, comme on n'en avait pas encore vue, formée d'hommes de tous pays, laquelle attendait à l'embouchure de la Seine le moment d'attaquer le comte de Warwick quand il sortirait du port (1). »

Mais les vents combattirent pour le vengeur de la justice outragée. Dans la nuit s'éleva une « terrible tempête, qui dispersa les vaisseaux du Duc, si bien qu'il n'y en avait pas deux qui voguassent de conserve dans toute la flotte » et quand la tempête eut accompli son œuvre,

(1) Hall. p. 282, éd. 1809.

elle s'apaisa, les vents furent favorables et le ciel s'éclaircit. Enfin, le jour suivant, le Comte «fit déployer les voiles» et arriva en vue de Dartmouth.

Ce n'était point avec une armée de mercenaires étrangers que le seigneur de Warwick était parti pour tenter cette grande entreprise. Les troupes qu'il amenait de France étaient peu nombreuses, car on lui avait écrit d'Angleterre que «la population désirait et attendait si impatiemment son retour de jour en jour, d'heure en heure, qu'il n'y avait presque personne qui ne fût en armes, tout prêt à se joindre à lui, dès qu'il serait débarqué» (1). Comme

(1) Les sentiments populaires en faveur du Comte, sont décrits par Hall, avec plus d'éloquence et de vigueur que n'en montre d'habitude ce paisible chroniqueur. « *L'absence du comte de Warwick, dit-il, rendait chaque jour le peuple de plus en plus désireux de le recevoir, de jouir de sa présence, de contempler ses traits. Chacun se figurait que le soleil manquait au monde quand le Comte était absent. Le peuple le tenait en si grande estime qu'il n'était pas un seul homme qui en fût tant honoré, pas un seul être qui fût tant vanté ou porté aux nues ; que dirai-je? on n'entendait que son nom dans les chants populaires, sur toutes les bouches, sa personne* (son effigie) *était représentée avec de grandes marques de respect, dans les pièces de théâtre jouées en public ou dans les processions défilant dans les rues, etc., etc.* » Ce passage coloré, s'il

ses vaisseaux approchaient de la côte et que la bannière du *Bâton Péri*, brodée en or, brillait au soleil, le rivage fut au même instant couvert d'une foule armée, accourue non pour le combattre, mais pour l'accueillir. De rocher en rocher, brillèrent au loin des feux de joie; et de rocher en rocher, un cri retentit au loin, lorsque le héros populaire s'élança, le premier, sur le rivage, tête nue, mais au casque près, couvert d'une armure complète.

« Quand le Comte eût pris terre, il fit une proclamation au nom du roi Henry VI, commandant et ordonnant, sous peine des punitions les plus sévères, à tout homme capable de porter les armes, de se préparer à combattre contre Edouard, duc d'York, qui avait déloyalement usurpé la couronne et la dignité royale du royaume [1]. »

n'est point entaché d'exagération, nous donne une idée de la liberté désordonnée qui existait même sous un Roi aussi vindicatif qu'Edouard IV. Quoique un individu ait été pendu pour avoir dit en plaisantant qu'il ferait son fils héritier de la couronne (c'est-à-dire de sa boutique d'épicier, qui avait une couronne pour enseigne), cependant la tyrannie ne put s'attaquer aux sentiments des masses; de nos jours, il serait moins prudent qu'alors de faire publiquement « dans des pièces de théâtre et des procsssions, » étalage de sympathie pour un homme, déclaré traître et en état de révolte ouverte contre la couronne.

[1] Hall, page 282.

Et où était Edouard alors? Bien loin, à la poursuite du seigneur de Fitzhugh et de Robin de Redesdale, qui par une habile retraite, l'attiraient de plus en plus vers le nord, laissant ainsi toutes les parties du royaume libres d'envoyer leurs forces sous les bannières de Lancastre et de Warwick. Et comme la nouvelle du débarquement du Comte arrivait jusqu'au Roi, elle se repandait aussi dans toutes les villes du nord ; et toutes les villes du nord furent « dans une grande rumeur, allumèrent des feux, et firent entendre des chants, criant : Le roi Henry! Le roi Henry ! — Warwick ! Warwick !»

Le chef de cette sanglante et malheureuse race, la famille de Pélops de l'Angleterre, *toute souillée du sang de ses enfants* ([1]) ne perdit rien de son ardeur belliqueuse et de son courage présomptueux. — Un messager du duc de Bourgogne se trouvait dans la tente du Roi quand il reçut la fatale nouvelle.

— Retournez vers votre maître, s'écria Edouard, dites-lui de rassembler sa flotte, de garder la mer, d'occuper les embouchures des fleuves, afin d'empêcher que le Comte ne s'échappe et ne regagne la France. Pour ce qu'il y a à faire en Angleterre que personne ne s'en mêle! J'ai assez de talent et de puissance pour

([1]) Eschyle : Agamemnon.

écraser tous les ennemis qui m'attaqueront au sein de mon royaume ([1]).

Il leva le camp, cessa de poursuivre Fitzhugh, ordonna à Montagu de venir le rejoindre (car il était plus prudent d'avoir le Marquis sous la main, et à portée de la hâche, au cas où sa loyauté deviendrait suspecte) et marcha à la rencontre de Warwick. — Le Comte ne chercha pas à l'éviter. Son armée grossissait chemin faisant, à mesure qu'on lisait la proclamation qui promettait la satisfaction de tous les griefs, le redressement de tous les abus; et tandis qu'il faisait hâte pour joindre Edouard, Fitzhugh et Hilyard, poursuivant maintenant au lieu de fuir, serraient de plus en plus près les derrières de l'armée du Roi. Celui-ci était d'autant plus impatient d'atteindre Warwick qu'il comptait grandement sur la perfidie de Clarence, qui devait ou trahir secrètement le Comte, ou l'abandonner ouvertement. Or, Edouard sentait que si le Duc prenait ce dernier parti, à la veille d'une bataille, sa défection ne pourrait manquer d'affaiblir moralement Warwick et de décourager son armée en y répandant la crainte que la désertion ne se montrât alors ce qu'elle est toujours, la plus contagieuse des maladies qui puissent infester

([1]) Hall, page 283.

un camp. Il est probable toutefois que l'enthousiasme qui avait amené autour du Comte de si nombreux volontaires, avait de beaucoup dépassé les conjectures de l'inexpérimenté duc de Clarence, et ne lui aurait pas laissé la faculté d'accomplir sa trahison. Quoi qu'il en soit les deux armées se rapprochaient de plus en plus. Le Roi interrompit le cours rapide de sa marche dans un petit village, et établit son quartier-général dans une maison fortifiée, à laquelle on ne pouvait arriver que par un seul pont [1]. Edouard se retira pour prendre quelque repos, car il avait besoin de toute sa force pour la bataille qu'il prévoyait. Mais à peine eut-il fermé les yeux, qu'Alexandre Carlile [2], sergent des ménestrels royaux, suivi de Hastings et de Rivers (dont la rivalité se taisait devant les dangers qui menaçaient le Roi), entra précipitamment dans sa chambre.

— Aux armes, Sire, aux armes! Le seigneur de Montagu a jeté le masque, et parcourt les rangs à cheval en criant vive le roi Henry!

— Ah! le traître, s'écria le Roi, en sautant à bas de son lit. — De la part de Warwick, je n'ai droit qu'à de la haine; mais de la part de Mon-

(1) Sharon Turner, Commines.

(2) Fragment de Hearne.

tagu ! — Rivers, aidez-moi à boucler ma cuirasse. Hastings, placez mes gardes du corps en tête du pont. Nous vendrons chèrement notre vie.

Hastings sortit. Edouard avait à peine mis son casque, sa cuirasse et ses cuissards, que Gloucester entra, calme au milieu du péril.

— Vos ennemis accourent pour s'emparer de vous, mon frère! Ecoutez! entendez derrière vous ces cris : A Fitzhugh ! à Robin ! — Mort au tyran ! —Ecoutez, de ce côté : A Montagu! à Warwick ! Vive le roi Henri ! Je viens pour racheter ma parole : pour partager avec vous l'exil ou la mort. Choisissez tandis qu'il en est temps encore. Votre choix sera le mien !

Pendant qu'il parlait, ces divers cris retentissaient de plus en plus près de tout côté. Le Lion de March était enveloppé dans les filets de ses ennemis.

— Donnez-moi mon épée à deux mains, dit Edouard ! Gloucester, cette arme t'indique mon choix.

Mais dans ce moment les principaux capitaines et barons, encore fidèles au Roi dont la couronne était déjà perdue, se précipitèrent en masse dans la chambre. Ils tombèrent aux genoux d'Edouard et le conjurèrent avec larmes de se conserver pour des jours plus heureux.

— Il est encore temps de leur échapper, dit

d'Eyncourt, de passer le pont, et de gagner un port de mer. N'espérez pas qu'on vous laisse mourir en soldat; pressé par le nombre, manquant d'espace pour manier votre épée, vous tomberez vivant entre leurs mains. Ne vous exposez pas à devenir le prisonnier de Warwick, — à être montré à la foule moqueuse, comme une bête féroce dans sa cage.

— Si vous n'avez pas pitié de vous-même, s'écria Rivers, ayez au moins pitié de ces loyaux gentilshommes et sauvez votre vie pour préserver la leur. Qu'est-ce que la fuite? Warwick a bien fui.

— Oui, mais il est revenu, ajouta Gloucester. Vous avez raison, mes seigneurs; venez, Sire, il faut se résigner à la fuite. Nos droits ne fuiront pas avec nous, ils combattront pour nous en notre absence,

La volonté calme de cet enfant étrange et terrible, produisit son effet sur Edouard. Il se lassa emmener par son frère en grinçant des dents dans sa rage impuissante. Il monta à cheval, Rivers lui tenant l'étrier, et accompagné de six à sept chevaliers et comtes, il galopa vers le pont déjà occupé par Hastings et par une troupe peu nombreuse, mais déterminée.

— Viens, Hastings, dit le Roi avec un lugubre sourire; on nous dit qu'il faut fuir.

— Et on a raison, Sire, hâtez-vous, hâtez-vous ! Je ne reste que pour tromper l'ennemi en feignant de défendre le passage, et pour voir ce qu'il y a de mieux à conseiller aux fidèles soldats que nous laissons derrière nous.

— Brave Hastings, dit Gloucester en lui pressant la main, ce que vous faites là est bien, et je vous envie la gloire de ce poste. Venez, Sire.

— Oui, oui, dit le Roi avec un cri de fureur, nous partons, mais au moins, nous ensanglanterons notre passage. Voyez là bas cette bande de misérables. Faisons une trouée au milieu d'eux. En avant ! Mort et vengeance !

Il piqua des deux, passa au galop sur le pont et avant que ses compagnons eussent pu le rejoindre, il s'élançait seul au centre de l'avant-garde envoyée pour investir la forteresse. — Où est le tyran ? — Où est Edouard ? criaient les insurgés.

— Ici, répondit une voix de tonnerre ; ici, rebelles et félons, ici, dans vos rangs !

Cette réplique soudaine et terrible, bien plus encore que le tournoiement de l'épée gigantesque sous laquelle armets et cottes d'armes tombaient comme le menu bois sous la hache du bûcheron, répandit dans les rangs ennemis cette terreur panique qui souvent, à cette époque, dispersait des masses devant le bras et le nom d'un seul homme. Les rebelles épouvantés reculèrent en désordre ; bon nombre d'entr'eux

jetèrent même leurs armes pour prendre la fuite. A travers le large passage frayé au cœur de cette forêt de piques, Gloucester et les capitaines suivirent la course impétueuse du Roi, foulant sous les pieds de leurs chevaux, les cadavres décapités, les troncs mutilés, dont il jonchait sa route.

Cependant, Hastings, fidèle aux devoirs d'une chevalerie plus noble, profita de la confusion et du désordre que cette sortie avait jetés dans les lignes ennemies, pour convoquer les loyaux soldats laissés dans la forteresse.

Leur représentant que leur seule chance de salut était de feindre de se soumettre à Warwick, il les engagea à se résigner à cette nécessité, mais à se rappeler plus tard leur vieille allégeance envers le Roi (1), quand le moment en serait venu. Puis après leur avoir promis de ne pas les abandonner jusqu'à son dernier souffle, si l'ennemi ne jurait pas de leur laisser la vie sauve, il rabaissa sa visière et regagna la tête du pont.

Le Roi et sa suite s'étaient ouvert un chemin à travers tous les obstacles. L'ennemi flottait indécis, lorsque le cri, Robin de Rédesdale ! retentit tout à coup; et l'épée à la main, Hilyard, suivi d'une troupe de cavaliers, s'élança en tête

(1) Sharon Turner, vol. III, 289.

des assiégeants. Apprenant la fuite du Roi, il se mit aussitôt à sa poursuite ; mais sa courte apparition et ses vertes réprimandes avaient ranimé les courages chancelants, en quelques minutes, les assaillants eurent gagné le pont.

— Arrêtez, messieurs, cria Hastings ; je veux offrir une capitulation à votre chef. Où est-il ?

Un chevalier se détacha du reste de la troupe.

Hastings abaissa la pointe de son épée.

— Messire, nous remettrons la forteresse entre vos mains à une condition. Les hommes que nous avons là bas consentent à se soumettre et à crier avec vous : Vive Henry VI ! Donnez-moi seulement votre parole que vos soldats et vous, vous épargnerez leur vie et ne leur ferez aucun mal. — Aussitôt, moi et ma garde, nous nous retirons.

— Et si nous ne prenons pas cet engagement, dit le Chevalier ?

— Alors pour chacun des guerriers qui gardent ce pont, attendez-vous à voir tomber dix hommes dans vos rangs !

— Eh bien ! à l'œuvre donc ! — Notre sang est échauffé, il nous faut vie pour vie ; nous voulons venger les citoyens égorgés par le tyran, votre chef ! A la charge ! En avant les piques et les haches, à la charge ! Le chevalier

donna de l'éperon à son coursier, les Lancastriens le suivirent et le chevalier tomba aussitôt dans le fossé, abattu par l'épée de Hastings.

Pendant quelques minutes le passage fut défendu avec tant de bravoure, que le sort de ce combat si inégal parut incertain. Enfin le le seigneur de Montagu, apprenant ce qui se passait, arriva au galop sur le champ de bataille, jeta au milieu des combattans, son bâton de commandement et s'écria : *arrêtez*. Le carnage cessa ; Hastings répéta à ce noble seigneur les conditions qu'il avait proposées.

— Ah ! dit Montagu, en se tournant avec colère vers les Lancastriens qui formaient un détachement du corps d'armée de Fitzhugh ; — Des Anglais peuvent-ils s'acharner à massacrer des compatriotes. Remercions plutôt le seigneur de Hastings, de ce qu'il cherche à conserver tant de sujets au bon roi Henri. Vos propositions sont acceptées, mon seigneur, et vous aussi vous aurez la vie sauve, vous et tous vos compagnons, qui dépensez vainement tant de courage pour une mauvaise cause. — Vous pouvez partir.

— Ah ! Montagu, dit Hastings à voix basse et avec émotion, c'est grand pitié qu'un si brave gentilhomme laisse sur son écusson la tache d'une révolte.

— Quand les chefs et les suzerains sont faux et parjures, seigneur de Hastings, répondit Montagu, l'obéissance qu'on leur voue, ne s'appelle plus loyauté, mais servilité, et la révolte au lieu d'être de la félonie, n'est plus qu'un devoir d'homme libre. Un jour, mais trop tard, vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles. [1]

Hastings ne répondit rien. Il fit signe à ses chevaliers de le suivre et s'éloigna à leur tête, avec lenteur et assurance jusqu'à ce qu'il eût laissé derrière lui les lignes mécontentes et menaçantes des Lancastriens. Alors, piquant des deux, ces guerriers fidèles s'élancèrent dans la direction qu'avait suivie le Roi. Chemin faisant ils rencontrèrent Hilyard, et après une lutte acharnée, Robin reçut de Hastings un coup qui fit sauter son heaume et le jeta lui-même à bas de son cheval. Il en fut si étourdi qu'il ne put continuer sa poursuite. Enfin Hastings et sa troupe rejoignirent le Roi, et entrèrent à sa suite dans la ville de Lynn. Ils eurent le bonheur d'y trouver un vaisseau Anglais et deux navires Hollandais, sur le point de mettre à la voile. Sans argent, sans autres vêtements que leurs cottes d'armes, ces hommes qu'on appelait, peu d'heures auparavant, souverain ou pairs d'An-

[1] Ce fut au milieu d'une conspiration ourdie par lui contre Richard de Gloucester, que Hastings fut décapité.

gleterre, abandonnèrent leur pays natal comme des proscrits et des mendiants. De nouveaux dangers les attendaient sur mer. Des navires appartenant aux Ostrelins (1), qui étaient alors en guerre avec la France et l'Angleterre, donnèrent la chasse à leurs vaisseaux. Au risque de se faire engloutir par les flots, Edouard et sa troupe s'échouèrent près d'Alcmaer. Les grands navires des Ostrelins les poursuivirent aussi loin que le leur permit le peu de profondeur de l'eau; comptant sur le flux pour atteindre leur proie (2). Dans cette extrémité, le seigneur de la province, Louis de Grauthuse, vint à bord des vaisseaux fugitifs, protégea les exilés contre les Ostrelins, les conduisit à la Haye et apprit au duc de Bourgogne comment son beau-frère avait perdu le trône. Alors se réalisèrent les prédictions de Warwick sur la fidélité du Bourguignon : le Duc dont Edouard avait acheté l'alliance, en déshonorant l'homme qui lui avait donné sa couronne, montra combien il redoutait les armes victorieuses du Comte. « Il eut mieux aimé apprendre la mort du Roi que sa défaite (3) ». Aussi sa première pensée fut-elle d'envoyer une ambassade au *Faiseur de rois*, pour lui demander son amitié et l'alliance de la dynastie rétablie.

(1) Villes anséatiques. — (2) Hall. — (3) Hall, p. 279.

VIII.

Ce qui arriva à Adam Warner et à Sybill, quand ils furent au pouvoir de l'illustre frère Bungey.

Retournons maintenant à la Tour de Londres; pénétrons, non dans ses salles seigneuriales ni dans ses appartements dorés, mais dans la chambre de frère Bungey. Qu'on nous permette de remonter un peu le cours du temps, pour nous reporter au jour qui suivit le départ du Roi et de sa noblesse; et évoquons dans cette pièce bizarrement meublée, la puissante personne du Frère, debout à côté de Warner et en face des ruines de l'Euréka.

Graul, nous l'avons vu, avait tenu sa parole. Sybill et son père, tombés dans le piége, furent soudainement bâillonnés, garrottés, traînés par des sentiers écartés vers une hutte solitaire où les attendait un chariot couvert. Finalement, à la tombée de la nuit, ils furent conduits à la

Tour. Le Moine, que sa réputation, sa joyeuseté, son affabilité et la protection de la duchesse de Bedford rendaient un personnage fort considérable auprès des autorités de la place, avait déjà obtenu du Député-gouverneur l'autorisation de faire enfermer deux personnes que son zèle pour le Roi cherchait à convaincre d'opérations diaboliques en faveur de la rébellion : les captifs furent consignés dans un lieu servant de prison pour les personnes suspectes. Le Frère ne s'opposa point à ce qu'on les plaçât dans des cellules contigues ; et le geôlier fut émerveillé de son excès de bonté et de charité, quand il reçut l'ordre de les bien servir et de les nourrir avec soin jusqu'au moment de leur interrogatoire.

Le Moine ne se hasarda point toutefois à se faire amener ses prisonniers avant le départ du Roi. Il attendit que la Tour fût sous la dépendance pleine et entière de sa puissante protectrice, et qu'il pût en toute sûreté déployer une autorité illimitée, sans craindre les questions, ni les remontrances. Le lendemain du jour où Edouard quitta Londres, Adam Warner fut tiré de sa cellule et conduit dans la chambre où le Frère triomphant l'accueillit avec une dignité majestueuse. Tout en entrant, le pauvre philosophe apercut les débris de son Euréka, et pous-

sant un cri moitié de joie, moitié de douleur, il s'élança vers son trésor profané; le Frère éloigna le geôlier en lui disant d'attendre à la porte, et Warner resta seul avec son ancien collègue. Bungey prêtait l'oreille, avec un air de curiosité intriguée, aux exclamations lamentables et indignées d'Adam; à la fin, il le saisit rudement par les épaules et lui dit :

— Tu connais le secret de cette vilaine invention magique; mais entre tes mains, c'est un instrument de perdition et de ruine. Livre-moi ton secret et entre les miennes, ta machine tournera à honneur et profit. *Porcos verbos*. Je vais droit au but. Fais ce que je te dis, et vous serez libres, ta fille et toi, et je vous protégerai et je vous fournirai de l'argent, et je vous accorderai ma bénédiction paternelle. — Refuse, et tu quitteras ta confortable cellule pour un noir donjon plein de crapauds et de rats, où tu pourriras jusqu'à ce que tes ongles soient aussi longs que les serres d'un oiseau de proie, jusqu'à ce que ta peau soit aussi rattatinée que celle d'une momie, et aussi velue que celle de Nabuchodonosor.

— Misérable valet ! moi te livrer mon secret ! — Moi te livrer ma réputation, ma vie ! Jamais ! je méprise et défie ta malice.

Les traits du Frère se contractèrent de rage.—

Malheureux, s'écria t-il, oses-tu déchaîner ta méchanceté diabolique contre le grand Bungey? — Ne sais-tu pas qu'il pourrait forcer les murs de cette chambre à s'ouvrir et à se refermer sur toi? que sur un mot de lui, ces serpents descendraient du plancher pour t'enlacer dans leurs replis; que ce grand lézard dévorerait tes entrailles pour peu qu'il le lui ordonnât. Ne dédaigne pas la grâce que je t'offre, et reviens au bon sens. Quel profit as-tu jamais retiré de cette machine? quelle folie de sacrifier ta liberté, que dis-je, ta vie, (car elle est à ma merci) pour une invention qui a attiré sur toi la haine et la malédiction des hommes?

— Es-tu chrétien et moine, toi qui me parles ainsi? Les premiers chrétiens n'ont-ils pas été traqués par des bêtes féroces, brûlés à des poteaux et plongés dans des marmites d'eau bouillante en raison de leur croyance?—C'est toujours à ce qu'il y a de plus saint que s'attaque la persécution des hommes! Jette les yeux sur ta Bible!

— Lire la Bible, s'écria Bungey, saisi d'une pieuse horreur à une telle proposition. — Ah! blasphêmateur, je te tiens maintenant! — Tu n'es qu'un hérétique et un lollard. — Holà! quelqu'un!

Le Moine frappa du pied, — la porte s'ouvrit; mais au grand étonnement et à la grande cons-

ternation de l'évoquateur ce ne fut pas la sombre figure du geôlier qui se présenta; ce fut la Duchesse de Bedford, en personne, précédée de Nicholas Alwyn.

— J'avais dit vrai, — voyez, Madame! s'écria l'Orfèvre. — Vil imposteur, qu'as-tu fait de la fille de ce sage?

Le Frère frappé de stupeur promenait ses yeux hagards de Nicholas à Adam, d'Adam à Jacquetta.

— Messire Moine, reprit d'une voix douce la Duchesse, qui désirait réconcilier les deux devins rivaux.—Que signifient cet excès de zèle, ce mépris des lois? Est-il vrai, comme l'affirme maître Alwyn, que vous ayez enlevé et enfermé ce respectable sage et sa fille, une jeune personne que j'ai jugée digne d'occuper un poste dans ma maison?

— Ma fille et ma dame, dit le Moine, d'un ton revêche, j'ai mes raisons pour soupçonner ce malfaiteur d'avoir mis ses sortiléges au service du Seigneur de Warwick et de nos ennemis. Je ne l'ait fait amener ici que dans le but de détruire, par mon art, l'effet de ses maléfices. Quant à sa fille, il était plus charitable, selon moi, de ne pas la séparer de son père que de la laisser seule et sans appui; surtout, — ajouta le Frère avec un sourire grimaçant, surtout main-

tenant que le pauvre Seigneur, qu'elle a ensorcelé, est parti pour la guerre.

—Il est donc vrai, misérable que toi ou tes suppôts vous avez osé porter la main sur une jeune fille de noble race, s'écria Alwyn. Tremble! vois cet ordre signé du Roi, cet ordre qui offre une récompense à celui qui découvrira le coupable, cet ordre qui me donne plein pouvoir de te livrer à la vindicte des lois. Par Saint-Dunstan ! sans ta robe de moine tu serais pendu.

—Tout beau ! tout beau ! maître Orfèvre, dit la Duchesse , avec fierté. — Baissez un peu le ton. Ce saint homme est sous ma protection et il n'a péché que par excès de zèle. Mais voyons : quels ont été les méfaits et les sortiléges du prisonnier ?

— C'est là justement, dit le Frère d'un air refrogné, ce que votre Grâce m'ôte les moyens de découvrir. Mais cet homme ne peut nier qu'il soit un astrologue dangereux, et qu'il indique aux rebelles les heures contraires ou propices pour la bataille et pour l'assaut.

— Ah! dit la Duchesse, il est astrologue! c'est vrai et il a plus approché du grand secret qu'aucun des alchimistes que j'aie jamais eus à mon service. Mon astrologue vient de mourir, — pourquoi est-il mort en un tel moment? Allons, faites la paix. Deux hommes aussi savants

que vous doivent s'accorder ! Pardonnez à votre bon frère, maître Warner.

Jusqu'alors Adam avait dédaigné de prendre part à ce dialogue. Il était retourné à son Euréka et il examinait silencieusement si quelque pièce importante avait été anéantie dans la douloureuse dislocation de la machine. Mais aux derniers mots de la Duchesse, il se tourna vers elle et lui dit : Madame, laissez la science des étoiles à leur souverain créateur. Je pardonne à cet homme et je remercie votre Grâce de sa justice. Je réclame ces malheureux débris et je vous prie de me laisser partir avec ma fille et le fruit de mes veilles.

— Non, non, dit la Duchesse en lui prenant la main, chut ! quels que soient les honoraires que vous ait accordés Warwick, moi, je les doublerai. L'alchimie n'est plus de saison — mais c'est le moment, ou jamais, de faire de l'horoscope. Je vous nomme mon astrologue ordinaire.

— Acceptez, acceptez ! lui dit tout bas Alwyn, dans l'intérêt de votre fille, dans le vôtre, dans celui d'Euréka !

Adam courba la tête et dit en gémissant : — Mais je ne sortirai pas de cette chambre, je ne ferai pas un pas, à moins qu'Euréka ne me suive. Le misérable, le barbare, dans quel état il me l'a mise !

— Et cette infortunée jeune fille ? s'écria vivement Alwyn.

—Allez, c'est à vous de la délivrer et de l'ammener auprès de nous, dit la Duchesse ; elle logera avec son père et sera environnée d'égards. Suivez-moi, maître Warner.

Le Moine n'eut pas plustôt vu Alwyn s'éloigner, qu'il arrêta la Duchesse et lui dit de l'air d'un homme profondément offensé.

— Veuillez vous rappeler, madame, que, de deux magiciens, si le plus habile n'a pas tout pouvoir et toute facilité pour neütraliser les opérations de l'autre, la victoire peut rester au moins puissant. Ainsi dans le cas où votre Grâce viendrait à apprendre, mais trop tard, les triomphes du seigneur de Warwick ou du seigneur de Fitzhugh, les malheurs et les défaites du Roi, qu'elle n'en impute pas la faute à frère Bungey ! — il se peut que de telles choses arrivent. Néanmoins je veillerai, je passerai mes heures dans les fatigues et les sueurs ; et si en dépit de la faveur et de l'appui fatal que vous accordez à ce maudit sorcier, le Roi parvient à battre ses ennemis, eh bien, cela prouvera que frère Bungey n'est pas aussi dénué de pouvoir que votre Grâce veut bien le penser. J'ai dit *Porcos verbos : vigilabo et conabo et perspirabo —et jeunerabo pro vos et vestros*, Amen !

La Duchesse fut touchée de cet éloquent appel; mais, de plus en plus convaincue de la redoutable science d'Adam par les craintes manifestes du terrible Bungey, et fermement persuadée qu'elle amènerait le premier à mettre au service des armées royales, une science qui, sans cela, combattrait contre elles, elle se borna à jeter quelques paroles complimenteuses et conciliatrices; et s'adressant aux personnes de sa suite, elle leur ordonna de ramasser les fragments épars d'Euréka, dont Adam ne voulait pas se séparer, puis elle conduisit le Philosophe dans la grande chambre qui avait été occupée par son défunt astrologue.

Ce fut là qu'Alwyn eut bientôt le bonheur de conduire Sybill et de contempler la touchante entrevue du père et de la fille. Il se fit raconter les détails de leur enlèvement, puis il leur relata à son tour comment, se voyant dans l'impossibilité de retrouver leurs traces, il avait été amené à penser que la Duchesse ou Bungey pouvaient seuls être les auteurs du guet-à-pens, comment il était revenu à la Tour, avait montré l'ordre du Roi, avait appris qu'un vieillard et une jeune femme étaient affectivement retenus dans la forteresse, et avait aussitôt volé près de Duchesse qui, surprise de son récit et désireuse de reconquérir un allié comme Warner, l'avait aussitôt accompagné chez le Moine.

— Et après tout, ajouta l'Orfèvre, bien qu'il me fût possible de vous procurer ailleurs un logement plus conforme à vos désirs, il est avantageux pour vous de vous concilier l'amitié de Duchesse; et l'inimitié d'un Roi est toujours dangereuse. — Mais comment en êtes-vous venus à quitter le palais ?

Sybill changea de couleur et son père répondit gravement :

— Nous avons encouru le déplaisir du Roi, et notre disgrâce a eu pour prétexte la haine populaire qui poursuit Euréka et son auteur.

— Le ciel a fait le peuple, et le diable entre pour les trois quarts dans tout ce qui est populaire, — dit brusquement l'homme de la classe moyenne, toujours ennemi des deux classes extrême

— Et comment, demanda Sybill, — comment, honoré et sincère ami, avez-vous obtenu l'ordre du Roi, comment avez-vous été instruit du piége où nous étions tombés ?

Ce fut au tour d'Alwyn de changer de couleur, il réfléchit un moment, puis il répondit enfin avec franchise : — C'est au seigneur de Hastings que vous devez vos remerciements. Alors il entra dans les détails déjà connus du lecteur.

Son récit tira des yeux de Sybill des larmes de

reconnaissance. Elle joignit les mains, et l'amour, le ravissement, qui perçaient dans son émotion, firent tant de mal au pauvre Alwyn, qu'il se leva brusquement et prit congé du père et de la fille.

Et maintenant Euréka, traitée de nouveau comme un luxe superflu, était aussi strictement interdite à l'astrologue qu'autrefois à l'achimiste. De nouveau la vraie science tombait dans le discrédit; de nouveau la fausse science était cultivée et honorée. Condamné à des calculs que nul à cette époque, pas même les hommes les plus éclairés, ne regardait comme complètement illusoires, Adam s'y adonna de bonne foi; et par une de ces coïncidences qui sont venues de temps en temps confirmer la crédulité dans sa foi aux promesses de la science judiciaire, il arriva que les prédictions de Warner se réalisèrent. Les astres révélèrent d'abord à la Duchesse la retraite d'Hilyard et de Fitzhugh devant Edouard; puis elle fut instruite d'avance du jour exact du débarquement de Warwick. Son respect pour l'Astrologue se mélangea étrangement de soupçon et de terreur, quand elle vit ensuite qu'il ne lui prédisait plus que des événements désastreux, — et lorsqu'enfin, pour confirmer ces funestes mais trop fidèles horoscopes, les nouvelles de la fuite d'Edouard et de

la marche du Comte sur Londres, parvinrent à ses oreilles, elle courut trouver frère Bungey, en proie à une profonde consternation. Frère Bungey lui dit :

— Ne vous avais-je pas avertie, ma fille ? si vous m'eussiez permis ?...

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit la Duchesse en l'interrompant. Maintenant, prenez, pendez, torturez, noyez ou brûlez votre odieux rival. Vous êtes libre. Mais de grâce, rompez le charme, et sauvez-nous du Comte !

Les yeux du moine étincelèrent. Mais à sa première pensée de haine et de vengeance, succéda une autre pensée : — Si l'homme qui avait fabriqué les fameuses effigies du comte de Warwick, était reconnu coupable de quelque grave et odieuse violence contre la personne de maître Warner, le Comte ne serait-il pas heureux de profiter d'un aussi beau prétexte pour se défaire de cet homme ?

— Ma fille, dit le Moine après avoir fait cette réflexion, et en secouant la tête d'un air triste et mystérieux. — Ma fille, il est trop tard.

La Duchesse au désespoir alla trouver la Reine. Jusqu'alors, elle avait caché à sa royale fille l'emploi qu'elle avait donné à Adam ; car Elisabeth, qui avait elle-même souffert de la réputation de sorcellerie que s'était attirée Jac-

quetta, l'avait depuis peu vivement conjurée de renoncer à ses pratiques suspectes. En ce moment, tontefois, quand la Duchesse eut avoué à la Reine, agitée et désespérée, qu'elle avait repris Adam à son service; quand elle lui eut fait part des prédictions fatales de l'Astrologue, Elisabeth, qui, par discrétion et par fierté avait eu soin de cacher à sa mère (trop pétulante pour garder un secret), la faute du Roi à laquelle Warner devait sa disgrâce, Elisabeth, disons-nous, s'écria :

— Malheureuse mère, vous avez attaché à votre personne celui de tous les hommes que mon époux maudit du sort a le plus à cœur d'éloigner du palais, — celui de tous les hommes qui est le plus à même de flétrir son nom.

La Duchesse demeura atterée et comme frappée de la foudre.

—Il ne m'arrivera jamais à l'avenir de négliger frère Bungey, — murmura-t-elle. — Oh ! le grand homme !

Mais des événements qui exigent un récit détaillé, se pressaient alors, et ils ne permirent pas même à la Duchesse de demander l'explication des paroles d'Elisabeth. Ils lui laissèrent encore moins le temps de résoudre un problême que se posait à lui-même son esprit éclairé, celui de savoir s'il n'était pas encore possible de neutraliser les sortiléges d'Adam en le mettant sur-le-champ à mort.

IX.

Délibération du Lord-Maire et de son conseil, tandis que Warwick marche sur Londres.

Par une belle et brillante journée de la première semaine du mois d'octobre, en l'an 1470, les divers éclaireurs employés par le lord-Maire et par le conseil de Londres, arrivèrent à la maison de ville (Guild hall) où s'était réunie l'honorable corporation. Les chevaux harassés se soutenaient à peine sur leurs jambes, les cavaliers étaient pantelants et hors d'haleine. Ils venaient annoncer la marche rapide du comte de Warwick. Le Lord-Maire à cette époque, était un certain Richard Lee, épicier et bourgeois de la Cité. Il était assis dans la vénérable salle des délibérations, sur un vaste siége de cuir, qu'on avait couvert à la hâte d'un manteau de velours. Il était vêtu des insignes de son rang et entouré des échevins et principaux personnages de la Cité

Aux sentiments d'affection que la majorité de cette assemblée avait voués au jeune et aimable Edouard IV, se joignait la crainte bien légitime qu'inspirait à toute la corporation le parti de Lancastre. Chacun se souvenait des excès de toutes sortes que Marguerite avait permis à son armée, en l'année 1461, -- alors que *Londres voyait ses trésors pâlir*, suivant l'expression d'un vieil historien; nul n'avait oublié toute la peine qu'on avait eue à empêcher cette Reine vindicative, d'abandonner la ville révoltée aux horreurs du pillage. La tenue de ces augustes réprésentants du commerce et de la puissance de Londres ne fut pas indigne d'abord de la haute influence qu'ils s'étaient acquise. L'agitation et les troubles du moment avaient fait admettre dans l'assemblée plusieurs des citoyens les plus actifs et les plus en crédit, qui n'en faisaient pas partie de droit; mais, ils étaient assis en bon ordre et en silence, sur de longs bancs, derrière la table qu'entouraient les officiers de la corporation. Au milieu d'eux, remarquable par la fermeté et l'intelligence de sa physionomie, non moins que par l'attention sérieuse qu'il prêtait aux paroles des anciens de l'assemblée, se voyait en première ligne Nicholas Alwyn, qui devait son entrée au conseil, à sa grande influence sur les apprentis et sur les jeunes hommes libres de la cité.

Le dernier éclaireur venait de faire son rapport et d'être gravement congédié.

Le Lord-Maire se leva; plus instruit peut-être que la plupart des plus orgueilleux barons, et jouant plus gros jeu que la majorité d'entre-eux, il avait dans ses manières et son langage une dignité réfléchie, qui eût fait honheur à la haute cour duParlement.

— Mes frères et concitoyens, dit-il avec le laconisme d'un homme convaincu que ce n'était pas le moment de perdre son temps en paroles, dans deux heures, nous entendrons les clairons de Warwick à nos portes. Dans deux heures, nous serons sommés d'ouvrir la ville à une armée, rassemblée au nom du roi Henry. J'ai fait mon devoir, j'ai mis garnison sur les remparts, j'ai rassemblé autant de troupes que j'ai pu, j'ai envoyé au Député-gouverneur de la Tour....

— Et quelle réponse a-t-il faite, mon seigneur-maire? interrompit Humphrey Herford.

— Il n'y a pas à se fier à lui. Il a répondu qu'Edouard IV, en abdiquant le royaume, ne lui a pas laissé le pouvoir de résister; et que, d'armée à armée, de Roi à Roi, la force fait le droit.

Un sourd frémissement courut dans l'assemblée. John Stokton, le mercier se leva, et dit en tremblant de tous ses membres :

— Digne Lord-Maire, il me semble que notre premier devoir, c'est de songer à nous-mêmes.

Malgré la gravité des circonstances, des éclats de rire, réprimés presqu'aussitôt, accueillirent cet aveu plein de franchise.

— Oui, continua le Mercier en se retournant et en frappant convulsivement la table du poing : — Oui, le roi Edouard nous a donné l'exemple. Ce vaillant et indomptable guerrier, ce prince dont la jeunesse entière s'est passée dans les camps, le roi Edouard a fui de son royaume; — le roi Edouard veille à sa propre sûreté; — nous devons en faire autant.

Tout étrange que cela puisse paraître, cette grossière manifestation du sentiment personnel, descendit sur l'assemblée comme un éclair de révélation. Des applaudissements retentirent, mais ils n'avaient pas plus tôt cessé qu'une détonation imposante, partie des remparts de la Cité, annonça que la vigie signalait l'approche de l'armée ennemie.

Maître Stokton bondit, comme si un boulet fût venu tomber à ses pieds, puis, il s'affaissa sur sa chaise en lançant vers le ciel cette oraison jaculatoire : « Seigneur, ayez pitié de nous! » Il se fit dans l'assemblée un silence de quelques instants. Plusieurs officiers de la com-

mune se levèrent à la fois. Le Maire conservant sa dignité, donna la parole au shérif.

—Un mot, mon seigneur, et j'ai fini, dit Richard Gardyner, il n'y a pas de combat possible sans combattants. Nous ne pouvons pas compter sur la garnison de la Tour; le bas peuple est voué corps et ame au seigneur de Warwick, quand bien même il amenerait le diable à sa suite. Si vous voulez résister, attendez-vous à voir, avant demain matin, la ville livrée au pillage. Si vous vous soumettez, allez tous ensemble au-devant du Comte; il n'est pas homme à permettre qu'on touche un cheveu de la tête à des anglais qui s'en remettent à sa bonne foi. J'ai dit.

— Digne Lord-Maire, dit un maigre et cadavéreux échevin, c'est la main de Dieu et de ses saints qui se fait sentir; nous avons trop longtemps souffert les déportements des Lollards et des hérétiques, et la colère du ciel est sur nous.

Un murmure d'impatience annonça que la plus grande partie de l'auditoire n'était pas disposée à en entendre davantage, mais le bourdonnement approbateur des plus vieux d'entre les citoyens attesta que le fanatisme n'était pas dénué de partisans. Ainsi encouragé, l'orateur continua son discours à travers des interruptions qui n'avaient pas accueilli les harangues de ses collègues; il termina en exhortant ses auditeurs à

abandonner la ville à sa destinée, à se rendre en corps à la Prison-Neuve, à en tirer cinq des prisonniers soupçonnés de lollardisme, et à les brûler à Smitfield, pour apaiser le Tout-Puissant et conjurer l'orage.

Ce nouveau sujet de discussion, une fois soulevé, aurait pu occuper l'auditoire jusqu'à ce que les bâtons péris des partisans de Warwick eussent fait évacuer la salle, sans la sagacité e^t^ la prompte intervention du Maire.

— Frères, dit-il, il m'importe peu que ce nouvel avis soit bon ou mauvais au fond; mais j'ai entendu dire ceci : Que le repentir, au lit de mort, est un faible gage de salut. Il est trop tard maintenant pour faire, par la crainte du Diable, ce que vous avez négligé de faire par zèle pour l'Eglise. La seule question importante est celle-ci : — Devons-nous combattre ou capituler? Nous manquons d'hommes, dites-vous, — oui, et nous en manquerons, tant que nous n'aurons pas trouvé de chefs! Walworth, mon prédécesseur, a sauvé Londre de l'invasion de Wat Tyler. Les hommes manquaient alors, jusqu'au moment où le Maire et ses concitoyens marchèrent vers Mile End La même chose peut arriver aujourd'hui. Décidez-vous à combattre et nous verrons. — Qu'en dites-vous, Nicholas Alwyn? — Vous connaissez l'esprit de notre jeunesse.

A cette interpellation, Alwyn se leva ; et telle était la réputation qui l'environnait déjà, qu'aux murmures succéda un profond silence.

— Lord-Maire, dit-il, — il y a dans mon pays un proverbe qui dit que le poisson le plus fort à la nage est le poisson nourri dans la mer ; ce qui signifie, je crois, que ce qu'on a l'habitude de faire, est toujours ce qu'on fait le mieux. Le seigneur de Warwick et ses hommes sont exercés à combattre. Mais parmi les poissons qui rôdent autour du pont de Londres, bien peu sont nourris *dans l'Océan des batailles* ! criez : Londres, à la rescousse ! — Prenez le heaume et le haubert, et vous aurez autour de vous assez de têtes à faire briser, — mais qu'en résultera-t-il? Maître Stokton vous l'a dit : le rapt et le pillage pour la Cité, — le gibet et la corde pour le Maire et les échevins. — Est-ce par attachement pour la maison de Lancastre que je tiens ce langage? Non, car aussi vrai que Dieu me jugera un jour, je crois que la politique choisie par Edouard, la politique qui lui coûte aujourd'hui le trône, doit concilier à la maison d'York l'affection de la bourgeoisie et du commerce. Il a voulu briser le joug des grands barons, et il n'y aura vraiment de paix pour l'Angleterre que quand cette œuvre sera accomplie. Il a échoué, mais pour un jour. Il a cédé aux circonstances ;

faisons de même. Il y a un temps pour loucher, un temps pour regarder droit. Mon avis est que nous allions au devant du Comte,— que nous proposions des conditions honorables pour la Cité, — que nous exploitions un parti pour obtenir les franchises que nous n'avons pu obtenir de l'autre, — que nous combattions pour nos intérêts, non avec l'épée (car nous serions les moins forts), mais dans le conseil et dans le Parlement, avec la parole et le droit de pétition. Un pouvoir nouveau est toujours modéré. Que nous importe York ou Lancastre? Ce qu'il nous faut, ce sont de bonnes lois. Tirons de Lancastre tout ce que nous pourrons en tirer; et quand le roi Edouard sera de retour, car il reviendra certainement, nous le forcerons à surenchérir sur Lancastre, pour acquérir notre bon vouloir. Mes honorables seigneurs et confrères, tandis que les barons et les manants se prennent aux cheveux, les honnêtes gens tirent leur épingle du jeu. Le temps croît sous nos pas comme l'herbe. York et Lancastre peuvent se renverser l'un l'autre, que restera-t-il? — Trois choses qui prospèrent par tous les temps et avec tous les vents : Londres, l'industrie et le peuple. — Nous sommes arrivés à des jours mauvais. Mais que dit le proverbe? Faites bouillir des pierres dans du beurre, et vous aurez du bouillon pour votre souper. J'ai dit.

Cette harangue caractéristique, qui avait l'avantage d'être en accord avec l'égoïsme de chacun et en même temps de fournir à tous la mâle excuse d'une politique sage et réfléchie, produisit un effet d'autant plus décisif, que le courage bien connu du jeune Alwyn, et son antipathie prononcée contre le parti de Lancastre, avaient fait présumer qu'il inclinerait pour les mesures guerrières. Le Maire lui-même, quoique dévoué corps et ame à Edouard, céda aux opinions de l'assemblée, en poussant un profond soupir. Une fois décidé à ouvrir les portes de la Cité à Warwick, Henry Lee fut le premier à donner à sa résolution toutes les chances de succès qu'elle pouvait tirer d'une prompte exécution. — Partons sur-le-champ, dit-il, et allons au devant du Comte, revêtus, comme il convient, de notre costume d'apparat et des insignes de la Cité. Qu'on ne puisse jamais dire que les magistrats de la cité de Londres n'ont su ni combattre avec courage, ni capituler avec honneur. Nous allons admettre dans nos murs le seigneur de Warwick. C'est bien; mais il faut que notre détermination se donne le mérite d'être un acte de plein gré, étranger à toute contrainte. Avancez, officiers de notre cour, et partons.

— Un instant, un instant, dit tout bas Stokton

à Alwyn, en lui enfonçant dans le bras ses serres aigues. Laissez les autres prendre les devants ; j'ai un mot à vous dire, rusé Nicholas, un seul mot.

Maître Stockton, malgré la délicatesse de ses nerfs, était un homme riche et important ; aussi, quoique sa requête se fût formulée d'une manière assez sans façon, Alwyn pouvait fort bien la considérer comme une avance digne d'être reçue avec politesse. D'ailleurs, notre Orfèvre avait ses raisons pour ne pas accompagner une députation à laquelle son rang dans la Cité ne lui faisait pas un devoir de se joindre.

C'est pourquoi, tandis que le Maire et les autres dignitaires sortaient de la salle en aussi bon ordre et avec autant de pompe que s'il se fût agi, non d'aller à la rencontre d'une armée d'invasion, mais de se rendre à une fête publique; Nicholas et Stokton restèrent en arrière.

— Maître Alwyn, dit Stockton, en clignant finement de l'œil, vous vous êtes fait grand honneur aujourd'hui. Vous ferez votre chemin, j'ai l'œil sur vous ! j'ai une fille, j'ai une fille ! Ah ! c'est qu'un garçon comme vous peut aller loin.

— Je vous suis bien obligé, Maître Stokton, répondit Alvyn, d'un air distrait. — Mais que désirez-vous de moi ?

—Ce que je désire!—hum! et vous, Nicholas, quel est votre avis ? C'est tout-à-fait sage de ne pas courir après les horions. Par Satan ! ce Maire a un cœur de tigre. Mais ne pensez-vous pas qu'il serait prudent de ne pas se joindre à la députation ? Edouard IV peut revenir, et il a bonne mémoire. Il se sert chez moi, c'est une excellente pratique pour un mercier. Dieu ! que d'argent il doit à la Cité ! hum ! je ne voudrais pas paraître ingrat.

— Mais si vous n'accompagnez pas les députés de la municipalité, il y a parmi eux d'autres merciers qui obtiendront la faveur et le patronage du roi Henry ; et il n'est pas difficile de prévoir que la nouvelle cour fera une ample consommation de merceries.

Maître Stokton prit un air embarrassé.

— Ce serait grand pitié, mon cher Nicholas, et vraiment il y a Wat Smith dans East gate qui ne manquerait pas d'attraper ce bon roi Henry, le pauvre homme ! ce qui serait une honte pour la Cité. D'un autre côté les Yorkistes (à l'exception du roi Edouard, que Dieu sauve !) paient rubis sur l'ongle, et les Lancastriens sont gueux comme des rats. Il y a plus, le roi Henry est une bonne pâte de chrétien qui n'a pas de fiel, tandis que le roi Edouard, homme vindicatif et violent, est capable de traiter de trahison le moindre ac-

cord avec la Rose Rouge. Je voudrais savoir à quel parti m'arrêter; j'ai une fille, une fille unique, une joyeuse fillette, qui aura une belle dot; il me faudrait un gendre, fin matois, pour m'aider de ses conseils.

— Maître Stokton, je n'ai qu'un mot à vous dire. On ne risque jamais de s'écarter bien loin de la bonne voie, quand on peut courir avec le lièvre et chasser avec les chiens. Bonjour, j'ai affaire ailleurs.

A ces mots, Nicholas se dégagea, tant soit peu brusquement, des mains tremblantes du Mercier, et s'éloigna en toute hâte.

— J'y suis, murmura l'inconsolable Stokton, courir après le lièvre, c'est s'entendre avec le roi Edouard; chasser avec les chiens, c'est s'entendre avec le roi Henry. Par satan ! ce n'est pas là un conseil si aisé à suivre, pour un homme tout uni, qui n'a pas été élevé dans le Nord. Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rentrer chez moi, et de ne rien faire du tout.

Sur ce, pensif et ahuri, le pauvre homme se glissa hors de la salle et ne tarda pas à se perdre au milieu des groupes d'une foule inquiète et agitée où se trouvaient bien des gens aussi embarrassés que lui.

Pendant ce temps, la figure soigneusement cachée dans son manteau, et arpentant les rues

d'un pas furtif et rapide, Alwyn s'était dirigé vers la rivière, était entré dans un bateau qui l'attendait et venait enfin d'arriver au palais de la Tour.

X.

Entrée triomphale du Comte. — Le prisonnier royal de la Tour. — Entrevue du Faiseur de rois et du Roi.

Tout était désordre et consternation dans l'intérieur de la forteresse métropolitaine. A la vérité les sentinelles étaient toujours à leurs postes, les hommes d'armes sur les murailles, les bombardes chargées; et les couleurs d'Edouard IV flottaient encore sur les créneaux, mais quant aux officiers de la forteresse et aux capitaines de la garnison, les uns pâles d'effroi se querellaient dans la vieille salle, les autres s'étaient enfuis, nul ne savait où, et d'autres enfin, sans faire mystère de leurs intentions, étaient allés rejoindre les envahisseurs.

Conduit par un fidèle serviteur de la Reine qui l'attendait, Nicholas Alwyn traversa cette faible et tumultueuse garnison; et un seul regard de son œil pénétrant suffit pour le con-

vaincre de la sagesse de sa motion. Il arriva enfin, par un long escalier à vis, à l'une des chambres les plus élevées d'une des tours les plus hautes.

En entrant dans cette pièce réservée d'ordinaire aux officiers subalternes de la maison du Roi, il trouva la Reine debout près d'une fenêtre ouverte qui dominait les scènes d'agitation et de tumulte dont le fleuve et ses rives étaient le théâtre. A côté d'Elisabeth se tenait la dame de Scrope, son amie intime et sa confidente favorite ;—ses trois filles, Elisabeth, Mary et Cecily, groupées autour de ses genoux, se livraient à leurs jeux sans s'inquiéter des périls du moment.

Isolée du reste de la société, la Duchesse de Bedford soutenait une conversation animée avec frère Bungey, qu'elle avait mandé à la hâte auprès d'elle pour s'informer si son art ne conservait pas encore le pouvoir de prévaloir contre des ennemis purement humains.

Le serviteur annonça Alwyn et se retira. La Reine se tourna vers le nouveau venu : —Quelles nouvelles,—maître Alwyn ? mais, répondez-moi donc. Quelles nouvelles de la part du Lord-Maire ?

— Ma gracieuse Reine ! répondit Alwyn, en tombant à genoux, — vous n'avez qu'un parti

à prendre. Au bas de cette fenêtre est votre barque. — A droite, voyez la tour grisâtre de l'asile de Westminster. Vous avez encore le temps de vous y rendre. Mais il n'y a pas un instant à perdre.

La vieille duchesse de Bedford détourna son œil du Moine pâle et tremblant, et regarda l'Orfèvre, sans prononcer un seul mot.

La Reine resta comme foudroyée : —Est-ce à dire, balbutia-t-elle, que la cité de Londres abandonne le Roi ? — Honte à ces lâches !

—Ce ne sont pas des lâches, ma noble Dame et Reine — dit Alwyn, en se relevant, il faut avoir des ongles de fer, pour entamer la peau de l'ours , et surtout celle de l'ours blanc. Le Roi est en fuite. — Les Barons sont en fuite. — Les soldats sont en fuite. — Les capitaines sont en fuite. — Seuls, les bourgeois de Londres n'ont pas fui, mais il ne leur reste rien à défendre que nos vies et nos biens.

— Voilà donc à quoi se réduit votre influence si vantée sur les communes et la jeunesse de la cité !

— Mon humble influence, n'en déplaise à votre Grâce (je l'avoue franchement et je l'avouerai encore dans un an d'ici, quand le roi Edouard tiendra de nouveau sa cour, dans ce

Palais), — mon humble influence, quelle qu'elle soit, a été employée à sauver des existences qu'une folle résistance sacrifierait en vain. Hélas! hélas, on ne peut pas bailler plus fort qu'un four! Gracieuse Dame, votre barque est en bas, — je vous le répète, il est encore temps, mais au premier coup du beffroi, il sera trop tard.

— Alors, que Jésus protége ces enfants, dit Elisabeth en se penchant sur les jeunes princesses et en pleurant amèrement. Allons! je suis prête à partir.

— Arrêtez, dit la duchesse de Bedford, les hommes nous abandonnent, — mais sommes-nous aussi délaissés par les Esprits? — Parlez, Frère! ne pouvez-vous plus rien faire, pour nous? ou du moins, croyez-vous que l'heure soit venue de se soumettre et de fuir?

— Ma fille, répondit le Moine, dont la frayeur eût pu faire pitié, comme je vous le disais, prenez-vous en à vous-mêmes. Ce Warner, ce... en un mot, le moins puissant des deux magiciens a prévalu contre le plus grand, graces à l'appui qu'il a trouvé; je vous en avais avertie. Fuyez! courez! fuyez! en vérité, je vous le dis, c'est maintenant l'instant le plus propice pour songer à notre salut; les étoiles, le livre, mon Esprit familier, tout vous crie par ma voix: fuyez, partez, sauvez-vous!

— Par le ciel, s'écria Alwyn, qui jusque là était resté muet d'étonnement à ce singulier intermède, puisque celui qui a pris le diable sur son bord, doit en tirer le meilleur parti possible, vous vous montrez, une fois du moins, honnête homme et sage conseiller... Ecoutez le second coup de canon. Le Comte est aux portes de la ville.

La Reine ne différa plus. — Elle prit entre ses bras la plus jeune de ses filles ; et la dame de Scrope entraina par la main les deux autres. — Venez, suivez-nous vîte, maître Alwyn, dit la Duchesse, qui, forcée maintenant d'abandonner la sphère des sortiléges et des oracles, était redevenue soudain prévoyante, calculatrice, décidée, en un mot la femme de tête de ce bas monde.

— Venez, votre personne et votre nom nous serviront de passeports, si nous rencontrons des obstacles.

Avant qu'Alwyn eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit brusquement et quelques officiers de la maison royale s'élancèrent pêle-mêle vers la Reine.

— Gracieuse Majesté, crièrent en même temps maintes voix, jetant chacune leurs avis ou leurs exclamations d'effroi : Fuyez, nous ne pouvons compter sur la garnison, la populace est soulevée, on crie : vive le roi Henry ! — Le docteur

Godard prêche contre vous, à la croix de Saint-Paul; le sire Geoffrey Gates a quitté le sanctuaire (¹), et avec lui sont sortis tous les mécréants et les bandits mis au banc de la loi. Le Maire est maintenant avec les rebelles ! Fuyez ! — Au sanctuaire ! au sanctuaire !

— Quel est, parmi vous, celui qui possède le rang le plus élevé ? demanda la Duchesse, avec calme; car Elisabeth complètement attérée, semblait avoir perdu la parole et le mouvement.

— C'est moi, Gilles de Malvoisin, chevalier banneret, dit un vieux guerrier, armé de pied en cap, qui avait combattu en France sous le grand Talbot.

— Alors, Messire, dit la Duchesse avec majesté, c'est à vous que je confie la fille de votre Roi. — Prenez les devants ; nous vous suivons. Elisabeth, appuyez-vous sur moi.

Sur ce, soutenant la Reine, et conduisant par la main la seconde de ses petites-filles, la Duchesse sortit de la chambre.

Le Moine se joignit à la bande. Il savait bien que, s'il tombait entre les mains des soldats de Warwick, il devait s'attendre au sort du renard cerné par les chiens. Alwyn profita de la confu-

(¹) L'asile de Westminster.

sion générale, pour gagner d'un pas rapide la chambre d'Adam.

Le vieillard, bénissant tout motif qui engageait sa protectrice à le dispenser de ses travaux astrologiques et qui le rendait ainsi à son Euréka, s'occupait tranquillement à réparer le dommage occasionné par la stupide ignorance du Moine. Sybill, qui à la première alarme s'était précipitée dans sa retraite, salua, par un cri de joie, l'arrivée de l'Orfèvre.

Alwyn ne savait, en vérité, que conseiller à ses amis : l'asile principal de Westminster, devait évidemment être rempli de scélérats de la pire espèce. Les meilleurs logements de cet édifice, qui formait comme une petite ville (¹), ne pouvaient manquer d'être déjà occupés par les Yorkistes de haut rang ; et quant aux petits asiles, ils étaient encore plus inabordables. De plus, si Adam venait à être reconnu par quelque manant de bas étage, la méchanceté si expéditive du populaire rendait sa mort certaine. Après tout, la Tour devait indubitablement rester fermée au peuple ; d'ailleurs Sybill croyait pouvoir compter pour son père sur la protection de Warwick ; et dès que le bon Orfèvre eut eu le temps de se rappeler que Marmaduke Nevile faisait nécessairement partie de la suite du Comte,

(¹) L'asile de Westminster était fortifié.

il conseilla au savant et à sa fille de rester tranquilles et renfermés dans leurs appartements, leur promettant de revenir les voir et de s'occuper de leurs intérêts aussitôt que la Tour serait livrée au nouveau gouvernement.

Le conseil d'Alwyn convenait également à Sybil et à Warner. En effet, on aurait eu assez de peine à décider le philosophe à se séparer de sa chère Euréka ; et quant à sa fille, elle était plus absorbée par le souvenir de Hastings, par ses prières pour son bien-aimé, maintenant en exil, que par la pensée des événements tumultueux au milieu desquels son sort se trouvait jeté.

Au milieu de la tourmente d'une révolution qui bouleversait un royaume et renversait un trône dans la poussière, l'amour ne voyait qu'un objet unique, la science ne voyait que ses paisibles travaux. Au-délà du royaume des hommes, se cache toujours avec ses joies et ses chagrins, ses vicissitudes et ses métamorphoses, le domaine du cœur humain. Au sein de la révolution, le jouet du savant lui était rendu ; au sein de la révolution, la jeune fille pleurait sur son amant, Dans le mouvement des masses, chaque unité a ses sensations individuelles. Le vent qui agite l'arbre berce aussi, sur chaque feuille, un monde différent.

XI.

Tout est en commotion dans la Tour.

En quittant la Tour, Alwyn regagna son bateau et se dirigea vers la Cité. Dussions-nous par notre franchise abaisser ce digne et excellent personnage dans l'estime de certains lecteurs, nous sommes obligés, comme historien, d'avouer que son inquiétude pour Sybill n'avait pas complètement imposé silence, en lui, à la voix de l'intérêt ou de l'ambition. Devenir le chef de sa corporation, s'élever aux premiers honneurs dans sa bien-aimée cité de Londres, tels étaient le but, l'espérance et le rêve de Nicholas Alwyn. Il s'était identifié avec cette idée, comme le guerrier avec l'image de la gloire, le roi avec celle du pouvoir, le poète avec celle de l'immortalité, le Savant avec son Euréka. Cependant, ce fut plutôt par un mouvement machinal

que par suite d'un calcul sordide ou d'une préoccupation égoïste, que notre orfèvre regagna son magasin dans le Chepe.

Les rues, quand il débarqua, présentaient déjà un aspect tout différent du désordre et du tumulte qu'il y avait remarqués en se rendant à la Tour. Les Citoyens avaient arrêté leur plan de conduite; et, quoique les boutiques ou plutôt les échoppes fussent soigneusement fermées, des banderolles de soie, des tapisseries de haute lice, et des tentures de draps d'or étaient suspendues aux fenêtres supérieures. Les balcons étaient garnis de spectateurs, comme aux jours de fêtes; la populace versatile (le même troupeau qui huait à l'envi le bon Henry, alors qu'on le traînait prisonnier à la Tour), criait maintenant : « Vive Warwick ! Vive Clarence! » et ses flots se succédaient, pour saluer l'armée qui entrait déjà dans la ville, avec le maire et les échevins. Après avoir pourvu à la sûreté de ses trésors, après avoir adressé un mot d'éloge amical à ses apprentis, pour les remercier d'avoir veillé à ses intérêts et de ne pas s'être laissé gagner par la curiosité générale, Nicholas monta à l'étage supérieur de sa maison et suspendit à ses fenêtres et à son balcon les plus riches étoffes qu'il possédât. Toutefois son sourire malin et intelligent effleura ses lèvres solides quand il dit

aux apprentis : —Après la cérémonie vous serrerez soigneusement ces tissus, ils nous serviront pour le retour d'Edouard d'York. »

Cependant, précédé par des trompettes, des tambours et des hérauts, le comte de Warwick et son royal gendre faisaient leur entrée dans la Cité au milieu des acclamations de la foule. Derrière eux venait la litière de la duchesse de Clarence, accompagnée par le comte d'Oxford, les seigneurs de Fitzhugh, de Stanley et de Shrewsbury, le sire Robert de Lytton et un cortége princier de chevaliers, d'écuyers et de nobles. L'armée victorieuse fermait la marche en files nombreuses et en rangs pressés.

Warwick était monté sur son noble Saladin et portait une armure complète d'acier de Milan, à l'exception du casque que tenait derrière lui son écuyer. Sa physionomie si bien faite pour exciter l'admiration de la foule avait encore comme par le passé son caractère de majesté virile et d'imposante franchise. Mais qui l'eût examiné de plus près et plus attentivement qu'il n'était possible en cet instant, eût découvert les traces profondes de l'inquiétude, des chagrins et des passions, dans les lignes nombreuses qui sillonnaient son front naguère si plane et si poli ; et son œil superbe, au lieu de regarder droit devant lui comme par le passé, lançait de tous côtés

des regards inquiets et scrutateurs tandis que sa tête nue s'inclinait pour saluer de droite et de gauche la foule qui l'accueillait sur son passage.

Un changement bien plus grand encore, se remarquait sur le jeune et beau visage du duc de Clarence. Son teint d'ordinaire aussi fleuri et aussi coloré que celui de son frère aîné, avait en ce moment presque la pâleur de celui de Richard. L'expression mécontente, revêche et chagrine de ses traits, que ne pouvait dissiper la cordialité des félicitations qu'il recevait, contrastait d'une manière frappante avec la bonne humeur et la riante insouciance qui jadis lui attiraient un : « Dieu vous bénisse ! » de tous ceux sur qui s'arrêtait son joli œil bleu. Il portait pour toute armure un corselet enrichi de reliefs d'or. Son court mantelet de velours cramoisi, ses chausses de drap blanc galonnées d'or, ses bottes de cuir d'Espagne artistement coupées et marquetées de borderies, ses longs éperons d'or, sa toque ornée d'un panache et de pierreries, son cheval blanc avec sa housse décorée de perles et toute brillante de drap d'or, son large collier de pierres précieuses auquel pendait la décoration de Saint-Georges, son bâton de commandement levé en l'air ainsi que la bannière des Plantagenet portée

par le héraut au-dessus de sa tête royale, n'attiraient les regards des curieux, que pour fixer davantage leur attention sur une physionomie si peu en harmonie avec le triomphe d'une victoire remportée sans effusion du sang. A sa gauche, quand la largeur des rues le permettait, chevauchait le lord-maire Henry Lee, toujours silencieux, à moins qu'on ne lui adressât la parole, et dans ce cas ne répondant qu'avec un respect glacial et des monosyllabes.

Un tournant de rue assez étroit, qui laissa seuls côte à côte Clarence et Warwick, fournit à ce dernier une occasion qu'il désirait depuis longtemps.

— Comment, mon prince et fils, dit-il à voix basse, pouvez-vous attrister notre triomphe par cet air chagrin? est-ce ainsi que vous devriez entrer dans une capitale dont nous prenons possession sans coup férir?

— Par Saint-George, répondit brusquement, Clarence également à voix basse, pensez-vous qu'il n'en coûte pas au fils de Richard d'York, après tant de luttes et de sang versé, de concourir au détrônement de sa famille et à la restauration de l'ennemi de sa race?

— Vous auriez dû penser à cela plus tôt, répondit Warwick, en laissant percer toutefois assez de tristesse et de compassion dans son reproche.

— Oui, avant qu'Edouard de Lancastre ne fût devenu mon seigneur et mon frère, répliqua amèrement Clarence.

— Paix, dit le Comte, et prenez un air moins sombre. Vous ne parliez pas ainsi à Amboise; vous aviez alors moins de franchise ou plus de générosité. Mais les regrets sont superflus; nous avons soulevé la tempête, il faut la diriger.

A ces mots, comme un homme qui cherche à échapper à ses propres pensées, Warwick fit faire une demie volte à son noir coursier; et la foule poussa de nouveaux hourras, excités par l'habileté équestre du Comte ainsi que par le brillant collier de pierreries du duc de Clarence.

Pendant cette marche triomphale des vainqueurs, celui qui était le but et la cause nominale de cette grande et soudaine révolution, — de tout ce bruit et ce tumulte, — de tout cet étalage d'armes éblouissantes et de bannières déployées, de ce ciel ou de cet enfer au sein des passions ameutées; celui-là, disons-nous, n'avait pas quitté la chambre qui lui servait de prison à la Tour, triste symbole des choses pour lesquelles s'émeuvent les factions, absent, insignifiant, négligé, oublié de tout le monde, excepté de quelques meneurs et de quelques prêtres fanatiques.

Transportons-nous un instant dans cette pièce solitaire ; nous ne savons trop si *solitaire* est le mot propre, — car, quoique le royal Captif fût seul, en tant qu'on appelle société et consolation pour un homme, la présence de ses semblables, — quoique les fidèles gentilshommes Manning, Bedle et Allerton, eussent été renvoyés de la chambre de Henry, à la nouvelle du débarquement de Warwick, et fussent à cette heure dans les rangs des nouveaux et étranges défenseurs de leur pauvre maître ; toutefois, le pouvoir et la jalousie n'avaient pas réussi à rendre sa captivité complètement isolée. Le sansonnet était toujours dans sa cage, et le gras et asthmatique épagneul continuait à remuer la queue au son de la voix du prince, ou au frôlement de sa longue robe. Au haut de la croix d'ivoire brillait toujours la triste et sainte figure du Dieu, — incessamment présent,—qui, par la foi et la résignation, unit la douleur à la joie, la terre au ciel.

L'auguste Prisonnier n'avait pas été privé de la connaissance des choses du dehors, au point d'ignorer qu'il régnait, dans la forteresse et dans la ville, quelque agitation grave et inaccoutumée. L'écuyer qui lui avait apporté son repas du matin avait trahi assez de trouble pour attirer son attention, et lui avait même avoué

que le Comte de Warwick l'avait proclamé Roi, et se dirigeait sur Londres. Mais ni l'écuyer, ni aucun des officiers de la Tour n'avait osé mettre en liberté l'illustre Captif, ou même le conduire dans les appartements royaux, abandonnés par Elisabeth. Ils ne savaient pas quel serait le bon plaisir du noble Comte ou du duc de Clarence, et ils craignaient qu'un excès d'empressement officieux ne fût regardé comme le plus grand de leurs crimes. Mais s'imaginant tout naturellement que le premier acte d'autorité de Henry, dans la nouvelle situation des choses, serait de réclamer sa liberté, et ne sachant s'ils devraient lui obéir ou lui résister, ils avaient pris le parti de se mettre hors de portée de ses ordres, et ils avaient laissé toute la tourelle qu'il occupait, complètement déserte.

Cependant, de sa croisée, le Roi pouvait voir le tumulte et la foule encombrant les quais et le fleuve, ainsi que les reflets des armes et des bannières; il entendait les cris à Warwick! à Clarence! vive le bon Henry VI! étrange association de noms, qui le troublait et le stupéfiait au dernier point. Mais peu à peu, ces émotions inaccoutumées de surprise et de perplexité, disparurent sous la calme sérénité de sa douce et humble nature. Cette confiance en une Providence omni-présente, dont il s'était fait une étude,

avait (si le respect nous permet de nous exprimer ainsi) jeté sa belle ame dans une erreur fatale aux affaires de la vie positive, dans la résignation dévote qui paralyse et anéantit l'énergie de la libre volonté, et la noble activité du sentiment du devoir. « A quoi bon s'agiter et se fatiguer pour les choses de ce monde? Dieu réglera tout pour le mieux.» Hélas! Dieu, en nous plaçant sur cette terre, nous a donnés à tous tant que nous sommes, depuis le monarque jusqu'au paysan, des muscles, un cœur, du sang et des passions, pour lutter contre nos semblables, et, quelque céleste que soit notre but, pour rivaliser avec la foule et chercher à devancer nos frères dans la carrière.

— En vérité, murmura le Roi en se promenant de long en large les mains croisées derrière son dos, ce triste monde me semble une plume emportée par les vents, et incapable d'avoir un instant de repos. Quoi ! Warwick et le roi Henry! — le lion et l'agneau ! hélas ! nous ne sommes pourtant pas dans un paradis, où une pareille alliance ne serait pas un miracle! Fol oiseau! — (et avec un sourire dont la sainte douceur aurait désarmé le plus cruel ennemi, il s'arrêta devant la cage et se mit à contempler son compagnon de captivité), — fol oiseau ! l'inquiétude et l'agitation du dehors, t'ont gagné, toi aussi !

tu bats des ailes contre tes barreaux,— tu fixes tes yeux brillants sur les miens avec anxiété! Pourquoi soupires-tu après la liberté? insensé, pour que l'épervier puisse fondre sur sa proie sans défense? Mieux vaut peut-être pour toi ta cage, et pour ton maître sa prison. — Eh bien! sors si tu veux! dans cette chambre du moins, tu seras en sûreté!—et ce disant il ouvrit la cage. Le sansonnet vola sur le sein du Roi, et s'y blottit en répétant de son timbre clair, qui imitait la voix humaine :

— Pauvre Henry! pauvre Henry! les méchants! pauvre Henry!

Le Roi pencha sa douce figure sur son favori; le gros épagneul, jaloux des caresses monopolisées par l'oiseau, vint en se tortillant près de son maître, fit entendre une plainte affectueuse, et fixa sur lui un regard où se peignait plus de fidélité et d'amour que n'en avait jamais lu dans aucun regard de femme le jeune Edouard d'York, toujours amoureux et toujours aimé.

Avec ces deux compagnons, et l'ame de plus en plus tranquille et de plus en plus ravie au-dessus des pensées qui l'avaient douloureusement tirée de son abstraction dans la matinée, Henry continua à rêver jusque bien au-delà de l'heure accoutumée de son dîner. Surpris à la

fin d'une négligence, dont (pour rendre justice à ses geôliers) il n'avait pas encore eu à se plaindre, et s'aperçevant que l'on ne répondait pas à l'appel de sa sonnette, qu'il n'y avait point de domestique dans l'anti-chambre, que les portes extérieures étaient fermées comme d'ordinaire mais que, contrairement à l'habitude, les pas de la sentinelle, ne se faisaient plus entendre dans la cour, il sentit un frisson glacé courir un instant dans ses veines : — L'avait-on abandonné à la faim pour qu'elle accomplît en lui son œuvre silencieuse ? — Il revint lentement des dernières chambres à celle qu'il occupait ; et en passant près d'une fenêtre, il entendit de nouveau, quoiqu'à une grande distance, à travers la terne atmosphère du crépuscule qui commençait à s'assombrir, — le cri de vive le Roi Henry !

Ce dévouement au dehors et cette négligence au dedans formaient un singulier contraste ! Pendant ce temps, l'épagneul, avec cet instinct de fidélité qui devine les besoins d'un maître aimé, s'était mis à errer, en flairant, tout autour des diverses pièces de l'appartement ; il s'arrêta et commença à gratter contre un buffet placé dans l'anti-chambre, puis poussant un aboiement de plaisir il courut vers le Roi, saisit le pan de sa robe entre ses dents, et l'entraîna vers l'endroit qu'il avait découvert. On avait en effet

laissé par oubli dans ce buffet quelques-uns de ces petits gâteaux servis d'ordinaire à la collation du soir. Ils suffisaient pour la journée; et le Roi, le chien et le sansonnet les partagèrent amicalement. Après ce repas, Henry replaça avec soin son oiseau dans la cage, ordonna à l'épagneul de se coucher dans le foyer et de se tenir tranquille, passa dans son petit oratoire, où des fragments de la vraie croix et des reliques de saints entouraient la divine image, s'agenouilla, et oublia, en priant, le monde. Cependant la nuit était venue : les rues étaient désertes, à l'exception de quelques recoins et de quelques ruelles où se voyaient des groupes de soldats; mais la discipline que Warwick faisait observer dans son armée, avait relégué la plus grande partie de ces farouches flaneurs dans les différents quartiers qui leur avaient été assignés, et il n'en restait que fort peu pour rappeler aux paisibles citoyens qu'un trône venait d'être renversé et une révolution consommée. Ce fut alors qu'un homme d'une haute taille, soigneusement enveloppé dans son large manteau de cavalier, traversa seul les rues de la ville, et arriva à la Tour. Quand sa voix se fit entendre à la grande porte, la sentinelle tressaillit alarmée; quelques instants après, il etait entouré de tous les soldats laissés pour garder la for-

teresse. Choisissant un des écuyers attachés au service de Henry, il lui ordonna de l'éclairer et de le conduire à la chambre du Roi. En ce moment Henry se relevait de son prie-Dieu ; il vit la rouge clarté d'une torche vaciller sous la fente de la porte ; il entendit un bruit de pas qui s'approchaient, et l'épagneul ouvrant des yeux étincelants poussa un grognement sourd,— la porte s'ouvrit, et la torche portée en avant par l'écuyer et élevée assez haut pour que sa lumière répandît une vive clarté sur toute la chambre, illumina en plein la sévère et hautaine physionomie du comte de Warwick.

L'écuyer, sur un geste du Comte, alluma les flambeaux fixés à la muraille, ainsi que ceux qui étaient posés sur la table, et sortit. Le Faiseur de Rois et le Roi demeurèrent seuls! A l'aspect de Warwick, Henry avait d'abord pâli, et reculé de quelques pas, en étendant une main en signe d'adjuration ou de commandement, tandis que de l'autre il se couvrait les yeux. Peut-être ce mouvement instinctif provenait-il de la faiblesse de ses nerfs irrités par la maladie et la captivité ; peut-être était-il la suite des émotions soudaines excitées par l'aspect de l'homme qui avait fait peser sur lui de si cruelles infortunes ; mais quoi qu'il en soit et malgré la douceur du prisonnier, malgré sa sainte horreur pour les passions haineuses et

les combats, la crainte qu'éprouve le lâche en présence d'un ennemi vivant était aussi inconnue à son cœur royal qu'au sang bouillant de son héroïque aïeul. Aussi, après un court silence et une pensée qui prit la forme d'une prière, non pour éloigner le danger, mais pour demander la grâce d'oublier le passé, Henry VI s'avança vers Warwick qui se tenait muet, près de la porte, luttant contre ses propres émotions mêlées d'orgueil et de honte, et il lui dit d'une voix majestueuse par son extrême douceur :

— Quel nouveau malheur le comte de Salisbury et de Warwick vient-il annoncer au pauvre captif qui fut jadis un Roi ?

— Pardonnez-moi ! pardon, Henry, mon seigneur, pardon ! s'écria Warwick en se jetant à genoux ! Le doux reproche du Roi, ses paroles touchantes, le changement opéré sur son visage par son passage de l'âge mûr à la vieillesse, ses cheveux gris et sa taille courbée, émurent profondément le cœur hautain du Comte ; — et quand il se courba sur la maigre et pâle main que Henry abandonnait à ses lèvres, une larme qu'il y laissa couler, brilla d'un éclat plus vif que les joyaux qu'elle portait.

— Non, poursuivit le Comte (impatient comme tous les homme fiers de passer du repentir à l'expiation, car l'un tient de l'humiliation et

l'autre de l'orgueil). — Non, mon suzerain, ce n'est pas maintenant que je dois implorer votre pardon ; mais quand vous serez dans le palais de vos ancêtres, entouré des pairs d'Angleterre; quand la bannière victorieuse de Saint-George flottera au-dessus du trône relevé par votre serviteur, quand les trompettes proclameront vos droits sans qu'un ennemi ose les contester, quand d'un bout à l'autre de la belle Angleterre les acclamations de votre peuple retentiront jusqu'à la voûte céleste, ce sera alors que Warwick s'agenouillera de nouveau devant le Roi Henry, pour solliciter le pardon qu'il n'a pas honteusement gagné.

— Hélas ! dit le Roi, avec une bonté mélancolique, où perçait pourtant un demi-reproche, ce n'est pas au milieu des fanfares et des bannières que le fils de Dieu a donné au genre humain l'exemple de la charité envers les ennemis. Quand votre main a brisé mes éperons, quand vous m'avez promené dans les rues au milieu des huées de la foule, avant de m'enfermer dans cette cellule solitaire, alors Warwick, je vous ai pardonné, et j'ai prié le ciel de vous pardonner, si vous aviez des torts envers moi, — de me pardonner à moi, si les fautes de votre Roi lui avaient mérité la sévérité d'un sujet. Levez-vous, sire Comte; notre Dieu est un Dieu

jaloux, et c'est devant lui seul qu'on doit prendre cette humble posture.

Warwick se releva ; et le Roi remarquant avec compassion ce qui se passait dans le cœur du robuste Comte, lui posa la main sur l'épaule en lui disant : — La paix soit avec vous ! vous ne m'avez fait aucun mal réel, j'ai été aussi heureux entre ces murs que sous les ombrages de Windsor ; plus heureux que dans les salles de réception ou au milieu du tumulte des armées. — Mais, quelle nouvelle m'apportez-vous ?

— Sire, est-il possible que vous ignoriez qu'Edouard est en ce moment fugitif et sans ressources, et que le ciel a permis que je vengeasse à la fois vos injures et les miennes ? Aujourd'hui, sans combattre, j'ai pris possession de votre bonne ville de Londres ; mon armée occupe ses rues. Je me suis échappé seul et en secret de l'assemblée des pairs, des guerriers et des prélats, réunis dans ma demeure, pour être le premier à saluer la réintégration de Votre Grâce sur le trône de Henry V.

Le visage du Roi changea si peu à cette nouvelle que Warwick fut presque indigné de sa tranquille tristesse, et ce fut à grand'peine qu'il contint la pensée prête à s'échapper de ses lèvres : « Il n'est pas digne du trône, celui qui se soucie si peu de l'occuper ! »

— Hélas! dit Henry avec un soupir : — Le ciel, alors, réserve encore de rudes épreuves à ma vieillesse! Tray, — Tray, — et, s'inclinant, il caressa amicalement son chien qui faisait toujours sentinelle à ses pieds et continuait à fixer sur Warwick un œil soupçonneux, — nous sommes trop vieux tous les deux pour la chasse à présent! — Voulez-vous vous asseoir Monseigneur?

— Fiez-vous à moi, dit le Comte, en obéissant à cet ordre, après avoir préalablement donné un fauteuil et un tabouret au Roi qui l'écouta les yeux baissés et la tête penchée sur son sein. — Fiez-vous en à moi, Sire, vos derniers jours seront exempts des orages de votre jeunesse. Toute chance d'hostilité de la part d'Edouard est anéantie. Votre alliance... bien que ce langage ressemble à de la forfanterie, votre alliance avec un homme à qui le peuple peut reconnaître quelques talents militaires et une expérience plus approfondie des habitudes et du caractère de vos sujets, que ne pouvait être celle de vos anciens conseillers, — permettra à vos loisirs honorés de se livrer aux pieuses méditations que vous aimez; et votre gloire comme votre sûreté auront pour défenseurs des hommes capables de tenir en respect ce monde factieux.

— Notre alliance, dit le Roi, qui n'avait saisi que ce seul mot ; — de quoi voulez-vous parler, sire Comte ?

— Ces lettres vous expliqueront tout, Sire. celle-ci est de madame la reine Marguerite, et l'autre, de votre gracieux fils, le prince de Galles.

— Edouard, mon Edouard, s'écria le Roi, avec l'élan d'une émotion paternelle, — vous l'avez donc vu ? Comment se porte-t-il ? A-t-il gaîté et bon courage ?

— Il est fort et beau, sire, plein d'avenir, et brave comme l'épée de son aïeul.

— Et sait-il, sait-il bien que nous sommes dans la main de Dieu, comme l'argile sous la main du potier ?

— Sire, dit Warwick embarrassé, il a autant de dévotion qu'il sied à un chevalier chrétien et à un noble prince.

— Ah ! dit le Roi en soupirant, vous autres hommes de guerre, vous avez d'étranges idées sur ces matières ! — et coupant le fil de soie qui attachait la lettre, il se détourna du guerrier. Le Comte porta la main devant ses yeux, et lança un regard pénétrant sur les traits du Roi, tandis que celui-ci s'approchait de la table ; Henry prit lecture des dépêches qui lui annonçaient sa nouvelle parenté avec son ancien ennemi.

Mais il fut d'abord si vivement affecté à la vue des caractères bienconnus de Marguerite, que trois fois il laissa retomber la lettre pour essuyer les larmes qui inondaient ses yeux.

— Ma pauvre Marguerite, combien tu as souffert, murmura-t-il ! Son écriture est aujourd'hui moins ferme et moins assurée qu'autrefois. Eh bien ! Eh bien ! — reprit-il en se remettant résolument à la tache qu'il avait commencée. Une ou deux fois, il changea de visage, et proféra une exclamation de surprise. Mais la proposition d'une union entre le prince Edouard et la dame Anne ne révolta pas son âme sans fiel, comme elle avait indigné le caractère hautain et vindicatif de son épouse ; et quand il eut achevé la lecture de la lettre de son fils qui respirait toute l'ardeur de son amour et la fougue de sa jeunesse, le Roi passa sa main gauche sur son front et tendit la droite à Warwick, en lui disant d'une voix tremblante d'émotion : Servez mon fils, puis qu'il est aussi le vôtre; rendez la paix à ce malheureux royaume, — réparez mes fautes, — ne soyez pas trop sévère pour ceux qui sont contre nous; et Jésus et tous les Saints béniront cette union.

Si le comte s'était menagé avec Henry cette entrevue secrète et sans témoins, c'était peut-être afin que personne, pas même son frère, ne

pût entendre les reproches qu'il s'attendait à recevoir, ni dire plus tard qu'il avait vu Warwick, revenu en vainqueur et en vengeur dans sa patrie, descendre, à l'heure de son triomphe, à des excuses humiliantes. Il avait reçu de tels affronts, vu sa vie tellement menacée, ou pour employer le mot expressif dont il se servait lui-même, il avait été tellement réduit au désespoir sous la première domination de Henry, que son intelligence qui, bien que pleine de vigueur dans ses moments de calme, était susceptible d'être obscurie et aveuglée par ses passions, avait presque confondu le bon Roi avec sa féroce épouse et ses orgueilleux conseillers ; et il avait cru ne pouvoir jamais s'humilier devant *l'homme*, autant que la déférence prescrite par la chevalerie envers le sexe de Marguerite lui avait permis de le faire devant la *femme*. Mais la douceur des manières et du caractère de Henry, — la pieuse dignité qu'il avait montrée dans cette pénible entrevue, ainsi que la grace touchante et la générosité confiante de ses dernières paroles — paroles qui réalisaient les grands projets d'ambition et de vengeance du Comte — avaient fait sur Warwick la même impression que la prédication d'un homme de Dieu discourant sur la sainte patience du Sauveur, eût pu produire jadis dans l'ame

d'un farouche croisé incapable lui-même de pratiquer une si douce vertu, mais non moins porté à l'admirer dans un autre avec une profonde émotion ; et, comme chez le croisé, le spectacle de la douceur et de l'oubli des injures excitait à un haut point dans le cœur du guerrier des pensées d'une nature toute opposée — des pensées de valeur belliqueuse et d'impitoyable rétribution, comme si la croix plantée en terre eût fait sortir du sol un étendard et un cheval de bataille!

— Périssent vos ennemis ! que la guerre les disperse comme la tempête disperse la paille légère ! Oh, mon Roi ! oh, mon maître, continua Warwick, d'une voix solennelle et émue, que n'ai-je connu plus tôt votre pieux et noble cœur! Pourquoi tant de personnes se sont-elles placées entre le dévouement de Warwick, et un roi si digne d'en disposer? Combien la valeur sauvage du perfide Edouard paraît misérable auprès de votre magnanime courage et de votre héroïsme chrétien ! Honte à qui peut trahir la confiance que vous avez placée en lui ! Ce ne sera pas moi, non, je le jure ! non ! Dût l'Angleterre entière vous abandonner, seul, je ferai un rempart à votre trône de ma poitrine bardée de fer. Ah ! plût au ciel que mon triomphe eût été moins paisible et plus sanglant ; plût au ciel que

cent champs de bataille me fussent encore réservés pour prouver combien Warwick est vivement touché, touché dans le plus profond de son cœur, du pardon que lui accorde son Roi !

— Ne parlez pas ainsi. — Non, — oh ! non ; pas de champ de bataille, Warwick, dit Henry. — Ne demandez pas à servir le Roi en répandant le sang d'un seul de ses sujets.

— J'obéirai à ce saint ordre, reprit Warwick. Nous verrons si la douceur peut produire sur les autres l'effet que votre pardon a fait sur moi. Maintenant, Sire, ces murs ne doivent plus vous emprisonner. Les appartements du palais attendent leur souverain. Holà ! quelqu'un! — et allant vers la porte, il l'ouvrit; conformément aux ordres qu'il avait donnés avant de monter, tous les officiers qui se trouvaient dans la forteresse, se tenaient dans l'antichambre, la tête découverte, des flambeaux à la main, prêts à escorter le Monarque dans les salles abandonnées par son ennemi vaincu.

A l'aspect du Comte, ces hommes, frappés involontairement par la grandeur répandue sur toute sa personne et par l'animation de ses traits, firent éclater brusquement le cri de : Warwick ! vive Warwick !

— Silence ! cria le Comte d'une voix de tonnerre, qui ose prononcer le nom d'un sujet en

présence de son souverain ? Voilà votre Roi !

Les officiers étourdis par ce reproche, baissèrent la tête et tombèrent à genoux, tandis que Warwick prenait un flambeau sur la table, pour conduire le Roi hors de sa prison.

Alors Henry se retourna lentement, et ses regards s'attardèrent avec une expression de regret sur ces murs que lui avaient rendus chers la souffrance et l'isolement. Le petit oratoire, le crucifix, les reliques, jusqu'aux tisons qui brûlaient dans le foyer, la grossière horloge, tout prit aux yeux de son ame pensive une sorte de physionomie humaine, pleine de mélancolie et de présages. L'oiseau, éveillé par l'éclat des lumières autant que par les acclamations des officiers, ouvrit ses yeux perçants, et voltigeant dans sa cage d'un vol inquiet, fit entendre son refrain favori : — « Pauvre Henry ! pauvre Henry ! les méchants! qui voudrait être Roi ?»

— Vous l'entendez Warwick ? dit le Roi en secouant la tête.

— Si l'aigle parlait, il tiendrait un autre langage que le sansonnet, répondit le Comte avec un fier sourire.

— Mais, voyez-vous, dit le Roi, donnant de nouveau la liberté à l'oiseau qui se posa sur son poignet, l'aigle aurait langui de dépit dans son étroite cage, l'aigle n'aurait pas été le con-

solateur du prisonnier; ce sont les natures humbles et douces qui nous aiment le mieux, et adoucissent le plus nos maux dans l'adversité. Tray, Tray, ne me fais pas de caresse à présent, ou je croirais que ta tendresse n'a pas été sincère jusqu'à ce jour. Mon cousin, je vous suis !

Sur ce, l'oiseau au poing, et son chien derrière lui, Henry VI suivit le Comte vers la salle illuminée d'Edouard, où la table était servie pour le dîner royal, et où ses anciens amis Manning, Bedle et Allerton l'attendaient en pleurant de joie. Cependant dans la galèrie supérieure, les musiciens faisaient entendre la sauvage et entrainante mélodie, tombée depuis long-temps en désuétude, mais qui avait été jadis l'air national des Normands et que la belliqueuse Marguerite avait réappris à ses ménestrels — L'HYMNE DE BATAILLE DE ROLLON !

FIN DU LIVRE DIZIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

Nouvelle position du Faiseur de Rois.

I.

Où maître Adam est notoirement préconisé et patronisé ; et où la Grandeur dit à la Sagesse : que ta destinée soit la mienne. Amen !

Les chroniques nous apprennent que, deux ou trois jours après l'entrée de Warwick et de Clarence, c'est-à-dire le 6 octobre, ces deux chefs, accompagnés des seigneurs de Shrewsbury et de Stanley ainsi que d'un nombreux et brillant cortége, se rendirent en grande pompe à la Tour, pour y prendre le Roi, qui, vêtu d'une robe de velours bleu, et couronne en tête, fut accompagné par eux, d'abord à Saint-Paul, où il allait rendre de publiques actions de graces au ciel, puis au palais de l'Évêque (1) dont il fit dès-lors sa résidence habituelle.

(1) Et non au palais de Westminster, comme l'ont prétendu quelques historiens, qui ont préferé le témoignage des autorités françaises à celui des autorités anglaises. Ce palais était alors loin d'être réparé.

La proclamation qui annonçait le changement de dynastie, fut accueillie avec une apparence d'approbation dans toute l'étendue du royaume ; et pas une seule exécution qui pût être regardée comme un acte de vengeance personnelle n'ensanglanta le second règne du pacifique Henry. Une seule tête tomba sur l'échafaud, celle du comte de Worcester [1], et cette exécution isolée, qui fut regardée par toutes les classes de la société comme une satisfaction due à la justice, ne servit qu'à faire ressortir encore davantage la douceur générale du nouveau gouvernement.

Dès les premiers jours de cette restauration soudaine, Alwyn trouva l'occasion de se rendre utile à ses amis de la Tour. Warwick tenait à se coucilier tous les bourgeois qui, soit sincère-

[1] Le seigneur de Warwick ne siégea pas au procès de Worcester, qui fut jugé et condamné par le seigneur d'Oxford. Quoiqu'on alléguât contre lui d'anciens méfaits commis dans son gouvernement d'Irlande, les cruautés qui le rendaient si odieux étaient de date plus récente. Il avait (comme nous avons déjà eu l'occasion de le rapporter) fait empaler vingt personnes après la retraite de Warwick en France. La chronique de Warkworth dit : Il fut toujours depuis en grande haine parmi le peuple à cause de ces supplices monstrueux, contraires aux lois du pays. (For this *disordynate dethe*, that he used, contrary to the laws of the lande.)

ment, soit à contre cœur, avaient appuyé sa cause ; et il n'avait pas tardé à être informé du rôle qu'avait joué à la municipalité (Guildhall) l'influent Orfèvre. Il le fit venir à sa résidence de Warwick-Lane, et après l'avoir complimenté sur l'importance et la réputation qu'il s'était acquises depuis l'époque où le chef d'atelier de maître Heyford lui avait apporté des bijous, pour son ambassade en France, il lui offrit le titre d'orfèvre ordinaire du roi.

L'habile mais honnête Marchand resta un instant embarrassé avant de répondre.

— Mon bon seigneur, répondit-il enfin, vous êtes assez noble et assez gracieux pour me pardonner de vous dire qu'au début de ma fortune, j'ai joui du patronage de l'ex-roi Edouard et de la Reine ; et quoique l'intérêt du bien public m'ait fait donner à mes concitoyens le conseil de ne pas s'opposer à votre entrée, je ne voudrais pas du moins que l'on pût dire que ma désertion a profité à mon escarcelle.

Warwick rougit et fronça la lèvre : — Bah, reprit-il, n'affichez pas des vertus qui n'existent pas chez les enfants du commerce, ni même chez la masse des enfants d'Adam. Je lis dans votre ame, vous pensez qu'il serait imprudent à vous de vous compromettre en vous rattachant patemment au nouveau gouvernement. Ne craignez rien, nous sommes solides.

— Non, mon seigneur, répondit Alwyn, ce n'est pas cela; mais il y a bien des citoyens meilleurs que moi qui se rappellent que les Yorkistes ont toujours été amis du commerce; et quoique vous ayez franchi les portes de Londres, vous verrez que vous ne parviendrez à gagner le cœur de ses habitants qu'en favorisant tout particulièrement nos corporations d'artisans.

— Je serai juste pour tout le monde, répliqua sèchement le Comte; mais si les toques plates se rendaient coupables de trahison, nous avons assez de casques d'acier pour protéger la Rose Rouge.

— On dit, mon seigneur, reprit brusquement Alwyn, que vous aimez les barons, les chevaliers, les gentilshommes, les métayers et les paysans, mais que vous méprisez les commerçants; je crains qu'on ne dise la vérité.

— Je n'aime pas l'esprit de commerce, maître Alwyn, — l'esprit qui lésine, qui trompe, qui fend une paille pour un liard, et pousse un homme à faire cuire ses œufs au feu des autres. Vraiment, Edouard d'York était un grand commerçant! C'est un malheur pour l'Angleterre, que des hommes comme vous, Nick Alwyn, quittent leurs riants villages pour des métiers et des boutiques. Il suffit : — si je suis entré dans tous ces détails, c'est parce que je m'adressais à un brave homme

et à un enfant du nord ; mais je n'ai pas de temps à perdre en paroles. Voulez-vous accepter mon offre, ou m'indiquer quelqu'autre chose qu'il soit en mon pouvoir de vous accorder? L'homme qui m'a rendu un service, m'offense tant que je ne lui en ai pas rendu un autre en échange.

— Mon seigneur, j'ai quelque chose à vous demander; c'est la sécurité, et s'il vous est agréable, quelques grâces ou quelques honneurs, pour un savant distingué qui est à présent à la Tour, pour un certain Adam Warner qui...

— A la Tour! Adam Warner! et il a besoin d'un ami, quand moi je ne suis plus en exil! C'est moi que cela regarde et non toi! Des grâces, des honneurs, oui, autant qu'il en voudra! et sa noble fille? Mort-Dieu! elle choisira son époux parmi les meilleurs noms de l'Angleterre. Est-elle aussi à la Tour?

— Oui, dit brièvement Alwyn à qui les dernières paroles du Comte ne plaisaient que médiocrement.

Le Comte agita une sonnette ; —Envoyez-moi le sire Marmaduke Nevile, dit-il au valet qui se présenta à cet appel.

Alwyn vit entrer son ancien rival, et entendit le Comte le charger de conduire à la Tour sa propre litière avec une suite convenable. — Et vous, Alwyn, allez avec votre frère de lait, et

priez maître Warner et sa fille de vouloir bien être mes hôtes, s'il leur est agréable. Approchez, mon rugueux enfant du nord, approchez. Je vois que j'aurai dans la Cité beaucoup d'ennemis secrets; ne voulez-vous pas, vous au moins, être l'ami avoué de Warwick?

Les manières, l'accent du Comte avaient quelque chose de si fascinant qu'Alwyn eut grand peine à y résister; mais il était convaincu dans le fond de son âme que le siècle était contre le Comte, et que le commerce et Londres retireraient peu d'avantage de sa domination, et — l'esprit commercial l'emporta en lui.

— Mon gracieux seigneur, dit-il en inclinant le genou en signe d'hommage, mais sans servilité, quiconque se montre l'ami de la classe à laquelle j'appartiens, peut compter sur moi.

Le fier gentilhomme se mordit les lèvres, et congédia les frères de lait, d'un geste silencieux.

— Tu n'es qu'un rustre, Nick, dit Marmaduke, quand la porte se ferma sur les deux jeunes gens, plus d'un Baron aurait vendu le château de ses pères pour entendre sortir de telles paroles de la bouche du Comte.

— Que les Barons vendent leur liberté d'action pour de belles paroles, moi, je reste indépendant et j'embrasse la cause qui remplit le mieux les marchés et fait les meilleures lois. Mais dites-

moi, je vous prie, sire chevalier, quel motif a donc rendu Warner et sa fille si chers à votre seigneur ?

— Comment, vous ne savez pas, elle ne vous a pas appris ?..,. ah ! qu'allais-je dire ?

— Peut-il y avoir un secret entre le Comte et le Savant, demanda Alwyn étonné ?

— S'il y en a un, il est de notre devoir de le respecter, répondit le Nevile en rajustant son mantelet. Allons faire apprêter la litière.

En dépit des affaires plus graves et plus pressantes dont il était accablé, le Comte trouva le temps de recevoir ses hôtes. L'accueil qu'il fit à Sybill fut plus que poli ; il fut paternel. En la voyant s'approcher timidement, et les yeux baissés, il s'avança vers elle, lui mit sa main sur la tête, et lui dit :

— Que la sainte Mère de Dieu t'ait toujours en sa garde, enfant ! — Et il ajouta en posant ses lèvres sur le front de Sybill : Ce baiser est un baiser de paix, jeune fille ; qu'il te rappelle toujours que je m'engage à prendre soin de ta fortune, à faire honorer ton nom, et que je te promets mon cœur pour te rendre service, mon bras pour te protéger contre toute injure ! Brave savant, ton sort s'est lié au mien. Maintenant ma destinée est prospère, que ma destinée soit la tienne ! Amen.

Il se tourna alors vers Warner, et sans plus d'allusions à un passé qui blessait si cruellement son âme orgueilleuse, il pria le Savant de lui expliquer la nature de ses travaux. Tout homme qui, pendant une grande partie de sa vie, a joué avec succès un rôle actif, possède (si nous pouvons parler ainsi) l'intuition des sciences exactes; et cela se voit surtout chez les hommes élevés dans l'art de la guerre. Un grand capitaine est un grand mécanicien, — un grand mathématicien, bien qu'il puisse ne pas s'en douter; aussi Warwick comprit-il tout d'abord, bien mieux que maint savant, le principe sur lequel Adam basait ses expériences. Mais quoiqu'il entrevît également les vastes résultats que de pareilles expériences étaient destinées à produire, son parfait bon sens sentit plus clairement encore que le temps n'était pas mûr pour de si audacieuses inventions.

— Mon ami, dit-il, je vous comprends assez bien. Il est clair pour moi que, si vous parvenez à faire accomplir par les éléments les travaux de l'homme, avec une égale précision, mais avec plus de force et de promptitude, vous pourrez multiplier tous les produits de l'industrie, et en les multipliant abaisser considérablement leur prix ; et de la sorte vous feriez de ce pays l'entrepôt du monde entier, et votre découverte se-

rait la véritable Alchimie qui change tout en or.

— Puissante intelligence! vous avez embrassé toute la vérité, s'écria Adam!

—Mais, poursuivit le Comte, avec un mélange de préjugés et de jugement, en admettant que vous réussissiez au-delà de vos espérances, vous allez changer ce pays d'agriculteurs et d'hommes forts en une communauté d'avides marchands et d'artisans maladifs. Mort-Dieu! nous avons assez de commerce comme cela : l'aune fait déjà délaisser l'arc. Les populations des villes sont toujours les moins propres à la guerre. L'Angleterre est entourée d'ennemis bardés de fer; et pour elle amasser des trésors en perdant des soldats, ce serait tenter les conquérants en énervant ses défenseurs. En vérité, je vous conseille et je vous supplie d'employer votre esprit et votre savoir à de plus mâles travaux.

— Ma vie n'a jamais connu d'autre but; tuer mes occupations c'est me tuer, dit Adam d'une voix qui trahissait un morne désespoir. — Hélas! il paraît que, quelles que soient les mutations du pouvoir, aucun changement ne peut profiter à la science dans ce siècle de fer!

Warwick fut ému.— Eh bien! dit-il, après un moment de silence, soyez heureux selon vos vœux. Je ferai de mon mieux au moins, pour

vous protéger. Demain vous reprendrez vos travaux; mais aujourd'hui je réclame votre présence à ma table.

Et pendant le banquet qui eut lieu ce jour là, au milieu des chevaliers et des barons, des abbés et des guerriers, Adam fut placé près du Comte, sur l'estrade, et Sybill fit partie de *l'ordinaire* des dames de la duchesse de Clarence. Avant que la fête fût terminée, Warwick s'adressa en ces termes à ses convives :

— Mes amis, — quoique moi qui vous parle, ainsi que la plupart d'entre nous qui avons été élevés au milieu des armes, nous n'ayons guère d'autre clergie que celle qui a suffi à nos braves ancêtres, cependant nous pouvons voir déjà dans les villes libres de l'Italie et du Rhin et même dans le pays de France, sous son habile souverain, — nous pouvons voir, dis-je, les premières lueurs d'un nouveau jour où de nouvelles découvertes apprendront plus d'une merveille à nos fils plus sages que nous. C'est pourquoi il est bon que l'Etat protége les hommes qui consacrent leurs nuits laborieuses et leurs pénibles journées aux progrès des arts et des lettres, pour la gloire de notre commune patrie. Un digne gentilhomme, assis à présent à cette table, a longuement médité sur des machines capables d'élever nos ouvriers anglais au-dessus

des artisans flamands, qui s'engraissent aujourd'hui aux dépens de notre industrie et de la richesse du royaume. Surtout, il se propose de perfectionner une invention qui promet de nous donner la supériorité sur toute l'Europe dans la science maritime. Je n'en dis pas davantage pour le moment ; mais je recommande notre hôte, maître Adam Warner, à vos bons offices, et je vous prie particulièrement, honorables membres du clergé ici présents, de protéger son nom contre l'accusation la plus propre à affliger et à mettre en péril les honnêtes gens. Car vous n'ignorez pas que les Communes attribuent par ignorance à la magie, tout ce qui dépasse leur intelligence. Ce n'est pas à dire, ajouta le Comte en se signant, que la magie n'infecte pas horriblement ce pays, et n'ait pas été grandement pratiquée par Jacquetta de Bedford ainsi que par ses complices Bungey et autres. Mais notre cause n'a pas besoin d'un tel allié ; et tout ce que se propose maître Warner, est destiné à contribuer au bonheur du peuple, et conforme aux lois de notre sainte église. Ainsi, ce toast à sa santé et à la prospérité de sa famille !

Ce discours caractéristique fut accueilli avec respect quoique avec moins d'applaudissements que n'avaient coutume d'en susciter les harangues du Comte. Bientôt Warwick ajouta d'un ton

plus doux et plus ému : — Et dans cette belle demoiselle, sa fille, je vous prie de reconnaître l'amie la plus chère de ma dame et fille bien-aimée, Anne, princesse de Galles; et pour l'amour de Son Altesse, et en son nom, je m'arroge le droit de partager avec maître Warner la tutelle et la garde de cette jeune demoiselle. Sachez, mes gentils galants et beaux écuyers, que celui qui réussira à gagner, par un amour loyal ou par de valeureuses actions, comme il convient à un amant bien né, la faveur de ma jeune pupille, recevra de ma main un fief de chevalier, avec autant de mes meilleures terres que peut en envelopper la peau d'un taureau; et quand le ciel aura accordé une heureuse traversée à la princesse Anne et à son noble époux, nous donnerons en l'honneur de Saint-Georges et de nos dames, un tournoi à Smithfield, où je serai, par Dieu, capable moi-même d'exciter la jalousie de ma Comtesse, en rompant une lance pour la belle demoiselle qui unit à tant de charmes, un des plus nobles cœurs.

Durant la fête, ce soir là, plus d'un regard d'admiration s'arrêta sur Sybill, et plus d'un jeune galant, se rappelant les paroles du Comte, désira vivement gagner ses bonnes grâces. Il avait été un temps où ces honneurs et ces hommages eussent été accueillis avec bonheur ; mais à présent, parce qu'un être, un seu

n'était pas là, ils devenaient sans valeur. Tout ce que, dans sa première jeunesse, l'ambition de Sybill avait désiré, lorsqu'elle rêvait aux splendeurs du grand monde, semblait maintenant presque réalisé; le premier seigneur du royaume protégeait son père, non avec la condescendance humiliante de la duchesse de Bedford, mais comme le pouvoir devrait toujours protéger le génie, — à la fois honorant et honoré. — Quant à elle, la distinction de sa naissance était reconnue, — sa position était brillante, — la fortune lui souriait après tant d'épreuves; et tout cela avait été acquis sans dégradation, sans servilité. Mais son ambition s'étant anéantie dans une passion plus élevée, toutes les émotions de l'orgueil satisfait lui paraissaient misérables et froides à côté des jouissances des heures solitaires qu'elle passait dans l'humble ferme à attendre le son de la voix et des pas de Hastings. Sans sa tendresse pour son père, elle eût pris en haine les plaisirs, la pompe, l'admiration et les hommages qui semblaient insulter aux revers du malheureux exilé.

Le Comte avait songé à placer Sybill parmi les dames d'Isabelle, mais l'air hautain de la Duchesse glaçait la pauvre fille; et sous prétexte que la santé de son père réclamait constamment ses soins, elle demanda la permission de

demeurer avec lui en quel lieu qu'il habitât. Adam lui-même, maintenant que la duchesse de Bedford et frère Bungey n'étaient plus à la Tour, pria son protecteur de l'autoriser à habiter de nouveau le lieu où il avait travaillé avec le plus de succès à sa chère Euréka. Comme la Tour paraissait offrir au Savant une résidence plus sûre et plus à l'abri des préjugés et des attaques de la populace, que toute demeure particulière, Warwick ordonna avec bonté qu'on y disposât, pour le père et la fille, des appartements beaucoup plus commodes qu'aucun de ceux qu'ils avaient précédamment occupés. Plusieurs serviteurs furent attachés à leur personne; et jamais savant ou homme de lettres ne fut plus honoré que ne l'était alors le pauvre philosophe qui, jusque-là, avait été si méprisé et si persécuté.

Qui pourrait peindre la joie sereine de Warner? Plus d'alchimie, ni d'astrologie; plus d'impérieuse Duchesse, plus de frère Bungey ; son esprit, émancipé de toute contrainte, se trouvait libre de se replonger dans son élément! Et Sybill, quand elle était près de lui, s'éfforçait de prendre un front riant, le priant seulement de ne jamais lui parler de Hastings. Le bon vieillard, retombé dans son existence mécanique, espérait qu'elle avait oublié un caprice éphémère de jeune fille.

Mais la considération flatteuse que le Comte témoignait à Warner, ne servit qu'à confirmer le bruit répandu par Bungey : qu'il était effectivement un terrible nécromancien qui avait puissamment aidé le Comte dans son entreprise. L'allocution adressée par Warwick à ses hôtes en faveur d'Adam et de Sybill, et le grand honneur fait au pauvre savant, furent bientôt connus jusque dans l'asile de Westminster; car les fugitifs y parvenaient sans peine à se tenir au courant des caquetages de la ville. Jugez de l'effet que ces nouvelles produisirent sur l'envieux Bungey, des représentations qu'elles le mirent à même d'adresser à la crédule Duchesse. — Maintenant il était clair comme le jour, pour Jacquetta, que Warwick ne faisait que payer à l'astrologue de mauvais augure, le prix de maints services secrets et diaboliques que Bungey, si elle eût écoûté ses conseils, aurait pu déjouer et neutraliser; aussi promit-elle au Moine que, si elle revenait jamais au pouvoir, Warner et Euréka seraient mis complètement à sa merci.

Toutefois notre Moine, fatigué de la monotonie de l'asile et jaloux des avantages dont jouissait Adam, songea à se mettre à la mode du jour en se tournant du côté du parti en possession du pouvoir. Enhardi par la clémence des

vainqueurs, instruit que l'on n'avait pas offert de récompense pour l'appréhension de sa personne, espérant que le robuste Comte pardonnerait ou oublierait la vieille offense des effigies de cire, et sentant que sa robe et son capuchon de moine étaient pour lui un gage tout particulier de sécurité, — il se décida, un beau jour, à s'aventurer hors de son retraite. Il se flattait même d'amener par des cajoleries le pauvre Adam (qu'il croyait réellement possesseur de quelque puissant et terrible secret, mais que, d'ailleurs, il méprisait comme le plus faible des êtres), à lui pardonner ses brutalités passées et à solliciter pour lui la faveur du Comte.

Vers le soir donc, et avec l'aide d'un des employés subalternes de la Tour dont il s'était fait autrefois un ami, il parvint à s'introduire dans la chambre de Warner. Or, le hasard voulut que notre savant, qui avait lui aussi ses superstitions, se fût depuis peu mis dans la tête que les divers malheurs arrivés à Euréka, ainsi que toutes les petites imperfections de son mécanisme, devaient être attribués à l'absence du fameux diamant imprégné des mystiques rayons de la lune, que son autorité allemande avait prescrit d'une manière si positive; et maintenant qu'il avait tous les mois à sa disposition un salaire bien au-delà de ses besoins, maintenant

qu'il était de son devoir de faire honneur, le plus possible, au patronage du Comte, il avait résolu de ne pas priver plus longtemps son invention du joyau dont elle avait à attendre tant de merveilles. Il s'était donc procuré un diamant d'une grosseur et d'une eau convenables, et, après l'avoir exposé, le nombre de nuits voulu, aux rayons de la nouvelle lune, il venait déjà de disposer Euréka à le recevoir et il le contemplait avec une joie solennelle, quand Bungey entra dans son laboratoire.

— Mon puissant frère, dit le Moine en s'inclinant jusqu'à terre, que votre miséricorde égale votre force. Vous avez prouvé que c'est vous qui êtes le vrai magicien, et que je ne suis en comparaison qu'un pauvre misérable ; car voyez, vous êtes riche et honoré, tandis que moi je suis proscrit et sans ressources. Daignez pardonner à votre ennemi et prenez-le pour votre esclave par droit de conquête. O ! — ventrebleu ! Gémini ! quel joyau vous avez là !

— Hors d'ici ! tu me troubles, dit Adam, sans se souvenir, dans son abstraction, des causes positives de sa répugnance, mais averti par un vague pressentiment qu'il avait près de lui quelque chose d'odieux et de dégoûtant. En prononçant ces mots, il plaça le diamant dans le trou préparé pour le recevoir.

— Quoi ! un joyau ! un diamant, dans.... dans... dans la mécanique , balbutia le Moine stupéfait en sentant l'eau lui venir à la bouche. Si l'Euréka était faite autrefois pour exciter la convoitise, combien elle était plus digne maintenant d'attiser les désirs. — Ah! si jamais tu retombes en mon pouvoir, ô vilain talisman, murmura-t-il à-part lui, je saurai où chercher en toi quelque chose de mieux qu'un pot à faire cuire des œufs.

— Va-t-en, te dis-je, répéta Adam, en se retournant enfin et en frissonnant au souvenir de la malice du Moine, qu'il venait de reconnaître.

Bungey se jeta à genoux avec une humilité abjecte; et après un long exorde d'excuses repentantes il supplia le Savant d'intercéder en sa faveur auprès du Comte.

— Je ne réclame point les honneurs et la haute position qu'on vous a accordés, grand Warner; je demande seulement à vous servir, à prendre soin de votre fournaise, à vous tendre vos outils, et à faire mon apprentissage sous un maître tel que vous. Quant au Comte, il vous écoutera, je le sais, si vous lui dites que je possédais la confiance de la Duchesse, que je puis lui livrer les plus intimes secrets de son ennemie, que je...

— Arrière ! tu es encore plus infame que je

ne le pensais, misérable. Je te savais cruel et ignorant, maintenant je te trouve vil et perfide. Moi, travailler de concert avec toi! moi, recommander au Comte le déshonneur vivant du nom de savant ! jamais. Si tu as besoin de pain ou d'aumônes, je puis t'en donner, comme un chrétien en a au service de l'indigence; mais la confiance, l'honneur, la réputation et les nobles travaux, rien de cela n'est pas fait pour l'imposteur et le traître. Voici, voici, voici.

Et courant à un bahut, il y prit une poignée de petites pièces de monnaie, les mit dans la main du Moine, et après l'avoir poussé hors de la chambre, appela ses domestiques pour leur ordonner de le faire sortir de la Tour. Le Moine se retourna avec une expression de haine grimaçante. Il n'osa pas proférer de menaces, mais il fit un vœu dans le fond de son âme et il se retira.

Quelques jours après cette entrevue, Adam errait en rêvant autour de l'enceinte de la Tour, qui, ne servant plus de palais maintenant, était toute entière abandonnée à ses promenades rares et capricieuses. Le hasard l'amena près de quelques ouvriers occupés à réparer une bombarde. Comme tout ce qui touchait aux arts mécaniques excitait son intérêt, notre Savant s'arrêta devant eux et leur indiqua une amélio-

ration fort simple qui devait nécessairement faire porter plus loin et plus juste les boulets. Le principal ouvrier, frappé de ses observations, courut les communiquer à un des officiers de la Tour; celui-ci vint causer avec le savant et se rendit ensuite auprès du Comte de Warwick à qui il déclara que maître Warner avait une merveilleuse intelligence de la science militaire. Le Comte envoya chercher Adam, et saisit sur le champ la justesse palpable de ses suggestions sur la grosseur convenable du calibre; sentant soudain pour lui bien plus d'estime qu'il n'en avait jamais eu, il mit sous sa surintendance plusieurs pièces de canon qu'il faisait fondre en ce moment. Comme cette nouvelle occupation ne demandait à Warner que peu de temps, il fut charmé de témoigner au Comte sa reconnaissance en surveillant la fabrication des instruments de destruction dans lesquels il ne voyait que des inventions mécaniques, ne se doutant nullement de la nouvelle terreur qu'il attachait par là à son nom.

Bientôt Jacquetta, indignée et frappée de remords, apprit, au fond de l'asile, que le redoutable sorcier, sauvé par elle des griffes de Bungey, préparait les machines de guerre les plus redoutables, les plus infaillibles et les plus meurtrières, pour le cas où son gendre reviendrait en Angleterre.

Laissant pour le moment Adam Warner à ses rêves, à ses travaux et à son horrible réputation, revenons à la surface du monde, à la vie en action.

II.

Prospérité à la surface, soucis au fond du cœur.

Pour un observateur superficiel, la position du Faiseur de Rois semblait de nature à flatter au plus haut point l'ambition et l'orgueil. Il avait chassé du pays un des Princes les plus magnifiques, un des guerriers les plus valeureux qui se soient jamais assis sur un trône. Il avait changé une dynastie sans combattre. Le mariage de ses filles semblait lui donner la certitude que, quoi qu'il arrivât, sa postérité, soit par l'une, soit par l'autre, porterait un jour la couronne d'Angleterre.

La facilité avec laquelle il avait obtenu la victoire prouvait en apparence que l'affection du peuple était pour lui; et le Parlement, qu'il se hâta de convoquer, sanctionna par une loi la

révolution accomplie par une épée vierge de sang [1].

Rien au dehors ne menaçait la paix du dedans. Les lettres de la comtesse de Warwick et de la Dame Anne annonçaient leur entrée triomphale à Paris, où Marguerite d'Anjou avait été reçue avec des honneurs réservés jusques-là aux seules reines de France.

Une ambassade solennelle se préparait à quitter Paris, pour aller féliciter Henry à Londres et conclure un traité durable de paix et de commerce [2]. D'un autre côté, Charles-le-Téméraire (le seul allié qui restât à Edouard), demandait avec instances à l'Angleterre la continuation de leurs relations amicales, prétextant que c'était avec le pays et non avec tel ou tel prince qu'il avait noué des rapports de bonne intelligence [3]. De plus le Duc avait défendu par une proclamation à ses sujets de prendre part à toute entreprise que pourrait tenter Edouard, pour remonter sur son trône.

La conduite de Warwick (que le Parlement avait nommé protecteur du royaume conjointement avec Clarence, durant la minorité du prince de Galles) était tout-à-fait digne du triomphe

(1) Lingard, Hume, 2.
(2) Rymer XI. 583 — 690.
(3) Hume, Comines.

qu'il avait obtenu. Il déployait maintenant plus de génie pour les affaires qu'il n'en avait jamais révélé; car toutes ses passions étaient stimulées au plus haut point pour consommer sa victoire et aiguiser ses facultés. A la plus grande modération envers le parti vaincu, il unissait une fermeté qui prévenait toute tentative d'insurrection.

L'éclat qui entourait sa fille Anne, offrait un contraste frappant avec tout ce que l'on racontait des humiliations auxquelles Charles soumettait le Roi exilé; et dans l'asile de Westminster, entourée d'assassins et de voleurs, l'épouse de l'ennemi vaincu du Comte venait de donner naissance à un enfant mâle, baptisé (suivant les expressions du Chroniqueur), comme le fils d'un homme ordinaire. Pour le Vengeur et ses enfants, l'autorité royale et une pompe splendide; pour le fugitif et sa race, le pain de l'exil ou le refuge du proscrit.

Et pourtant la prospérité du Comte était creuse au fond; la statue d'airain reposait sur des jambes d'argile. La position d'un homme joignant au nom de sujet une autorité de roi, était en Angleterre une anomalie impopulaire. Dans les principales villes de commerce se développait depuis long-temps cette antipathie contre l'aristocratie, dont Henry VII se prévalut

plus tard pour asseoir son despotisme (et qui de nos jours encore, est la cause des principales querelles de partis) ; mais la révolution récente était un fait auquel les villes *n'avaient point participé*. C'était une révolution accomplie uniquement par le représentant des Barons et par ses dépendants. Elle ne se rattachait à aucun avantage pour la classe moyenne, et elle était regardée par les hommes de commerce comme l'œuvre violente d'une aristocratie turbulente et déçue. Le nom même que l'on donnait aux partisans de Warwick était impopulaire dans les villes. On ne les appelait pas Lancastriens ou amis du roi Henry ; — ils étaient alors nommés, comme ils le sont encore de nos jours, *le parti des seigneurs*. La plus grande partie de ce qui était encore féodal, les plus hautains d'entre les grands, les plus arriérés d'entre les métayers, les plus belliqueux d'entre les chevaliers, donnaient à Warwick la sanction de leur allégeance; et cette sanction déplaisait à l'intelligence des villes.

De tout temps, les classes ont eu l'instinct de leurs intérêts. La révolution opérée par le Comte était le triomphe de l'aristocratie; sa conséquence naturelle devait être l'accroissement du pouvoir moral et probablement de la puissance constitutionnelle que possédait déjà cette caste

guerrière. Le nouveau parlement était l'instrument dévoué des seigneurs; Henry VI n'était qu'un zéro; son fils, un enfant dont le caractère était inconnu, dont la médisance populaire contestait la légitimité, et qui paraissait enlacé, pieds et poings, dans les filets de la puissante maison du chef des Barons; quant au Comte lui-même, il ne s'était jamais fait scrupule de se montrer ennemi de la métamorphose sociale qui changeait lentement une population agricole en un peuple commerçant.

On peut, d'ailleurs, remarquer que la classe moyenne s'associe aussi rarement aux idoles de la populace qu'aux chefs de l'aristocratie. L'attachement brutal des paysans et du bas peuple pour le prodigue et somptueux Warwick, n'était aux yeux de la bourgeoisie qu'un barbare vasselage, contraire aux progrès sociaux vers lesquels elle tendait, sans trop s'en rendre compte.

Jetons ici un rapide coup-d'œil sur les résultats que l'ascendant de Warwick, au cas où il eût été durable et efficace, aurait probablement amenés, autant qu'il est donné à un homme d'état de le prévoir. Si le Comte était lié par ses préjugés et sa naissance à l'aristocratie, il l'était aussi, par sa réputation et ses habitudes, au parti populaire, à un parti encore plus po-

pulaire que la classe moyenne, à la majorité, aux masses; toute sa vie n'avait été qu'une longue lutte contre le despotisme de la couronne. Quoiqu'il fût loin d'avoir les vues et les projets que la profonde sagacité d'un patricien italien, eût conçus dans de pareilles circonstances, pour l'agrandissement de sa caste, toutefois sa politique eût sans doute tendu à l'unique but de restreindre le pouvoir monarchique par la puissance d'une aristocratie chère à la population agricole, d'une aristocratie devant à cette même population ses propres moyens de défense, foncièrement instruite de ses besoins et de ses souffrances, et disposée à satisfaire les uns comme à porter remède aux autres; en un mot, le grand Baron aurait établi et développé la liberté, conformément aux idées d'un seigneur et d'un Normand, en réduisant le Roi à n'être que le premier Baron du royaume. Si cette politique eût duré assez longtemps pour atteindre son but, le despotisme postérieur qui changea, sous les Tudors, une monarchie limitée en une monarchie absolue, n'eût pas pesé sur l'Angleterre, non plus que cette réaction sanglante dont les Stuarts furent les victimes. La famille du Comte et *le vaste cœur paternel* de Warwick lui-même avaient toujours été opposés aux persécutions religieuses; et une tolérance opportune envers

les Lollards eut pu prévenir la vengeance long-temps différée de leurs descendants, les Puritains. Peu à peu, le système qu'il réprésentait, sans en comprendre toutes les conséquences, aurait peut-être métamorphosé le gouvernement monarchique en un gouvernement aristocratique, basé toutefois sur des institutions larges et populaires; mais évidemment aussi, la classe moyenne ou plutôt commerciale, avec tous les avantages qui résultent de sa puissance, aurait grandi bien plus lentement que sous l'influence de la politique déjà en partie adoptée par Edouard IV, et continuée plus systématiquement par Henry VII, laquelle fit de cette caste un instrument pour saper l'aristocratie féodale et, partant, pour établir pendant une longue et terrible période le pouvoir arbitraire d'un seul tyran. De fait, l'antipathie de Warwick pour les tendances commerciales d'Edouard n'était pas simplement un préjugé de patricien. — Il ne fallait pas une grande sagacité pour s'apercevoir qu'Edouard travaillait à élever une classe qui, toute rédoutable qu'elle pouvait être, employée contre les Barons, devait rester longtemps impuissante à arrêter les envahissements de la couronne; et cette classe, le Comte la regardait non seulement comme l'ennemie de sa caste, mais encore comme un instrument destiné à

détruire les vieilles libertés du pays.

De ces deux politiques, dont l'une basait le despotisme sur la classe moyenne, et dont l'autre étayait un gouvernement aristocratique sur l'affection des masses, nous ne nous permettrons pas de décider quelle est celle qui eût été, somme toute, la plus avantageuse à l'Angleterre; mais quoi qu'il en soit, il était évident, pour la partie la plus éclairée de la bourgeoisie des grandes villes, qu'un principe important se débattait entre Edouard d'York et le comte de Warwick; et le Roi-Commerçant paraissait aux bourgeois un allié plus naturel que le Baron féodal. Et il n'est pas moins évident pour nous que le véritable esprit du siècle combattait pour le perfide Edouard, contre le vertueux Comte.

Warwick, cependant, ne redoutait pas de résultats sérieux de l'antipathie passive des villes de commerce. Son esprit guerrier le portait à mépriser la partie la moins guerrière de la population. Il savait que les villes ne prendraient pas les armes tant que leurs chartes seraient respectées; et quant à cette hostilité sourde et lentement destructive qui ne consiste que dans l'opinion, son intelligence vigoureuse en face des dangers immédiats, n'avait pas la vue assez longue pour la comprendre. Un esprit soupçonneux aurait trouvé plus de causes d'appréhension

dans la conduite du co-protecteur du Comte, le Duc de Clarence. —C'était évidemment la politique de Warwick, de satisfaire cet être faible, mais ambitieux. Ainsi qu'on en était convenu, le Duc avait été déclaré héritier des vastes possessions de la Maison d'York. Il avait aussi été investi de la lieutenance d'Irlande, mais il attendait, pour partir, l'arrivée du prince de Galles.

Pendant cet intervalle les honneurs personnels qu'on lui rendait, n'étaient rien moins que royaux, toutefois son front était toujours sombre, bien qu'il s'empressât, quand le Comte l'observait, d'afficher une gaîté apparente et de prodiguer les protestations de fidélité et d'attachement.

Les manières d'Isabelle à l'égard de son père étaient on ne peut plus variables et inégales. Sèche et froide par moments, elle venait ensuite, comme poussée par la réaction d'un remords secret, se jeter dans les bras de son père en le suppliant, les larmes aux yeux, de lui pardonner son humeur fantasque. Mais la véritable malédiction attachée à la position du Comte, c'était celle qu'il avait prévue avant de quitter Amboise, celle qui frappe plus ou moins tous les hommes qui abandonnent soudain pour n'importe quel motif, le parti auquel se rattachent leurs souvenirs de gloire et d'amitié. Sa vengeance contre un seul avait atteint bien des êtres encore

chers à son cœur. Non seulement il était séparé de ses vieux compagnons d'armes, mais il avait encore réduit à l'exil les plus éminents d'entr'eux. Il restait seul au milieu d'hommes que les habitudes d'une vie active avaient indissolublement associés dans son esprit à des souvenirs de colère et d'affronts essuyés. Dans son noble entourage il ne trouvait pas un seul visage ami. Ceux-là même qui détestaient Edouard, ou plutôt les Woodville, reculaient pour la plupart devant sa brusque alliance avec les ennemis de Lancastre. Le cœur déjà souffrant et froissé du Comte, reçut un rude coup, quand l'impétueux Raoul de Fulke, qui l'avait assez idolâtré pour porter le blason de Warwick sur sa poitrine, malgré la splendeur de son propre nom, vint le trouver au milieu de la nuit et lui dit :

— Seigneur de Salisbury et Warwick, je vous avais jadis offert de vous servir comme un vassal, au cas où vous voudriez disputer au licencieux Edouard la couronne qu'un front viril est seul digne de porter; et, si vous étiez revenu, comme autrefois Henry de Lancastre, pour saisir d'une main de conquérant le sceptre du Normand, j'aurais été le premier à crier : Vive le roi Richard l'homonyme et l'émule de Cœur-de-Lion. Mais placer sur le trône ce mannequin enfroqué, appeler de nobles cœurs à vénérer un

marmoteur d'ave, un diseur de chapelets, donner l'héritage de l'Angleterre à la lignée adultère de Marguerite ([1]), la bouchère et la prostituée; livrer le pouvoir à des hommes contre lesquels vous même m'avez si souvent conduit la lance en arrêt et la hâche au poing, — c'est ouvrir une route qui ne mène qu'au déshonneur, et Raoul de Fulke ne marchera jamais dans une telle voie, pas même à la suite du seigneur de Warwick! Ne m'interrompez pas! — pas un mot!.... Comme vous avez renié Edouard, ainsi je vous retire la foi que je vous avais jurée, et je vous dis à jamais adieu!

— Je te pardonne, répondit Warwick, et si

([1]) Un des plus grands obstacles au triomphe du parti de la Rose-Rouge était la croyance populaire que le jeune prince n'était pas le fils d'Henry. Si cette croyance n'eût pas été fort répandue et fort accréditée, les seigneurs qui furent arbitres entre Henry VI et Richard duc d'York, en octobre 1460, n'auraient guère pu en venir à la résolution d'écarter complètement le prince de Galles, et d'accorder la couronne à Henry, sa vie durant, en déclarant le duc d'York son héritier. Dix ans auparavant (en novembre 1450), avant que le jeune prince fût né ou même qu'on pensât à lui, il avait été proposé, à la chambre des communes, (et la proposition était alors juste et raisonnable) de déclarer Richard, duc d'York, héritier présomptif de Henry, ce qu'il était certainement par droit de naissance, *au moins;* mais la motion avait été accueillie avec assez peu de sympathie et on avait enfermé son auteur à la Tour.

jamais tu es outragé comme je l'ai été, ton cœur me vengera. Va ! ...

Mais quand cet orgueillleux visiteur fut parti, le Comte se couvrit le visage de ses deux mains et éclata en sanglots. Un autre coup encore plus terrible lui était réservé. Catherine de Bonville avait été la sœur de prédilection du Comte. Il lui écrivit, au couvent où elle s'était retirée, la priant affectueusement de venir à Londres, afin de consoler son ame affligée et d'apprendre la véritable cause, trop affreuse pour être révélée dans une lettre, qui l'avait poussé à des actes jadis si loin de sa pensée. — Le messager revint ; la lettre n'avait pas été ouverte ; car Catherine avait quitté le couvent, pour se retirer en Bourgogne , se défiant, à ce qu'il sembla à Warwick, de son propre frère. La nature de cet homme à cœur de lion, était, comme nous l'avons vu éminemment tendre, franche et affectueuse; et maintenant, à l'époque la plus critique, la plus tourmentée, la plus éprouvée de sa vie, la confiance et l'affection lui étaient refusées ; que n'eût-il pas donné pour une heure de la société consolante de sa femme, le seul être au monde à qui son orgueil eût pu confier la douleur de son ame ou les scrupules de sa conscience. Hélas ! il ne devait plus jamais entendre, en ce monde, cette douce voix ! — Anne

aussi, l'aimante, l'enfantine Anne était loin de lui ; mais elle était heureuse ; elle se réchauffait aux rayons d'un court instant de soleil, sans voir les nuages qui s'amoncelaient. Après Edouard, c'était Clarence que Warwick avait le plus aimé de toute la famille d'York, bien qu'une intimité plus étroite et plus familière eût affaibli son affection en diminuant son estime. Mais en jetant les yeux sur l'avenir, il voyait maintenant, dans le mariage d'Isabelle avec le Duc, les germes de maint chagrin rongeur. Plus Anne et son époux seraient rapprochés du pouvoir, plus s'envenimerait la jalousie de Clarence et de sa femme. Ainsi les alliances mêmes qui semblaient le plus consolider sa maison, portaient en elles tous les éléments capables de détruire la sainte union et la paix du foyer domestique.

L'Archevêque d'York s'était prudemment abstenu de prendre aucune part aux événements qui avaient amené le changement de dynastie. La révolution une fois accomplie, il vint en recueillir les fruits ; il jura fidélité à Henry VI, reçut les sceaux de chancelier et se remit à intriguer pour le chapeau de cardinal. Mais entre le hardi guerrier et le prêtre astucieux, la confiance et l'amitié étaient impossibles. Ce n'était qu'avec Montagu que le Comte pouvait

avoir des rapports de cordialité et de confiance sans réserve; leur position analogue et certaines conformités de caractère, plus palpables maintenant et mieux révelées par les circonstances, avaient contribué à rendre leur amitié plus étroite et plus tendre, en l'absence de tout autre lien, qu'elle ne l'avait jamais été par le passé. Mais le Marquis fut bientôt obligé de quitter Londres pour se rendre à son poste de gardien des frontières du Nord ; car Warwick n'avait pas la présomption téméraire d'Edouard et ne négligeait aucune précaution pour se premunir contre le retour du Roi détrôné.

C'est ainsi que, seul, au milieu des pompes du pouvoir, sa vengeance accomplie, son ambition satisfaite, mais privé d'affections, — le cœur déchiré et le front intrépide, — entouré de ses vieux ennemis devenus triomphans et voyant ses vieux amis ruinés et détachés de lui... c'est ainsi que règnait le Faiseur de Rois; et chaque jour de nouvelles mèches de cheveux gris, se mêlaient prématurément à la noire chevelure de l'homme *fort*.

III.

Coup-d'œil sur le cœur de l'homme et les conditions du pouvoir.

Malheur à quiconque est appelé au pouvoir au milieu d'une nation qui s'exagère ses moyens de faire le bien; malheur à l'homme que la populace a regardé comme un champion populaire et à qui on confie soudain la garde des lois! Ce n'était pas seulement par amour pour la table prodigue de Warwick ou par admiration pour sa lourde hache d'armes, que les Communes d'Angleterre avaient déploré l'exil du grand Comte, ce n'était pas seulement sa renommée, ou la pitié excitée par ses revers, qui avaient fait « retentir son nom dans toutes les chansons » et amené le peuple à penser, pour nous servir des expressions du vieux Chroniqueur, « que le monde était privé de soleil, quand il était absent; » —

non, les Communes le connaissaient pour un homme qui avait toujours cherché à réprimer les abus du pouvoir, à porter remède aux souffrances du pauvre ; pour un homme qui, même à la guerre, défendait à ses chevaliers de tuer aucun soldat du peuple. — On le regardait donc comme un réformateur ; et les masses, proportionnant leurs espérances à sa réputation et à sa popularité, n'attendaient rien moins de lui que des prodiges. — Sa connaissance approfondie du caractère anglais, et de toutes les classes, surtout de la plus basse et de la plus élevée, en un mot, son expérience jointe à la vigueur de sa puissante intelligence, le mettaient incontestablement à même de faire cesser, comme il le fit dès l'abord, les violences effrénées qui avaient déshonoré le règne d'Edouard. Les infâmes spoliations des pourvoyeurs royaux eurent soudain un terme; les brigandages des Barons, encore plus redoutables, et les excès des gentishommes furent sévèrement punis; le pays sentit qu'une main ferme tenait les rênes du pouvoir. Mais qu'est la justice quand on demande des miracles? Les paysans et les ouvriers s'étonnèrent de ce que les salaires n'avaient pas doublé, de ce que le pain coûtait autre chose que la peine de le demander, de ce que les inégalités sociales subsistaient comme par le passé, de ce que les riches étaient

encore riches, les pauvres encore pauvres. — Dans les premiers jours de la révolution, le sire Geoffroy Gates, le flibustier, comprenant peu la politique du Comte, et naturellement fort désireux de profiter, comme d'ordinaire, de la victoire, pour piller et voler, se mit à la tête d'une populace armée, partit de Kent pour s'avancer jusqu'aux fouboürgs de Londres et, rejoint par des scélérats sortis des divers asiles, promena partout le pillage, l'incendie, le viol et le meurtre. Le Comte étouffa énergiquement et sans peine (1) cette insurrection; et sa conduite en cette circonstance lui valut de grands éloges. Mais la sympathie que le pauvre ressent pour le pauvre, ne s'arrête devant rien; du moment où Warwick eut fait sentir son épée, même au rebut de la populace, une partie de l'enthousiasme populaire dut nécessairement l'abandonner en silence.

Robert Hilyard qui avait joué un si grand rôle dans la restauration de la maison de Lancastre, avait maintenant fixé sa résidence dans la Métropole. — Toujours préoccupé du désir de faire tourner le cours des choses au profit du peuple, il vit avec rage et désappointement que jusque-là le parti des nobles avait seul triomphé en réalité. — Il avait voulu accomplir une révo-

(1) Sharon Turner.

lution qui put être appelée la révolution du peuple, et celle à laquelle il avait travaillé était nommée : *l'œuvre du Seigneur !* S'il s'était pris d'affection pour Warwick, c'était parce qu'il le regardait comme un instrument propre à préparer la société aux changements plus démocratiques qu'il brûlait d'opérer ; — et par le fait c'était lui, Hilyard, qui avait servi d'instrument pour augmenter le pouvoir de l'aristocratie. La société reprenait son assiette après la tempête ; le seigneur conservait ses armées, le tribun avait perdu ses masses. Quoique dans toute l'Angleterre fussent répandus les principes qui devaient plus tard détruire la féodalité, abaisser les farouches barons en les changeant en seigneurs musqués, et se développer sous le système représentatif jusqu'à amener une république, ces principes n'étaient alors qu'en germe; et quand Hilyard se mit en rapport avec les commerçants ou les artisans de Londres, et chercha à former un parti capable de comprendre quelque chose comme une politique fixe et un but arrêté, il se vit traité de fanatique visionnaire par les uns, et de dangereux risque-tout par les autres. Chose étrange! Warwick fut le seul homme qui l'écouta avec attention ; — l'homme en arrière du siècle et l'homme en avant du siècle ont toujours quelques points de contact ; — tous deux

désiraient étendre la liberté, tous deux aimaient les masses d'un amour ardent et honnête, mais chacun suivant l'esprit de sa caste : Warwick défendait la liberté contre le trône; Hilyard contre les barons. Toutefois, malgré leurs dissidences d'opinions, ils étaient si convaincus mutuellement de leur intégrité qu'il ne fallait qu'un ennemi pour les rapprocher comme par le passé. Le chef de la populace était l'allié naturel du Baron populaire.

Des ennuis moins graves, quoiqu'encore assez sérieux, augmentaient l'embarras de la position du Comte. La jalousie de Marguerite avait exigé qu'il différât d'accorder aucune récompense aux seigneurs, ainsi qu'à tous ses autres alliés; de plus, la Reine soupçonneuse avait entravé d'un conseil provisoire tous les grands actes gouvernementaux, toutes les concessions d'emplois, de terres ou de bénéfices. Et qui ne sait combien de prétentions se manifestent à la suite d'une révolution couronnée de succès? Le trésor royal était tellement à sec, qu'il fallut même suspendre le train ordinaire de la maison du Roi (1); et comme les espèces étaient alors prodigieusement rares, les immenses revenus de Warwick suffirent à peine à couvrir la dé-

(1) Voir les lettres originales extraites des manuscrits de Harley, par sir Ellis. 2me série, vol. I, lettre 42.

pense de l'expédition, faite à ses frais, qui avait rétabli la branche de Lancastre sur le trône. — Cruelle position pour un homme généreux et prudent, que d'être forcé de renvoyer à d'autres temps de justes réclamations, et de n'avoir que des excuses à donner à de vaillants services.

C'était avec une anxiété fatigante et cruelle que le Comte attendait l'arrivée de Marguerite et de son fils. Les conditions qui lui étaient imposées pendant leur absence, paralysaient tous ses moyens. Plusieurs même des nobles Lancastriens se tenaient à l'écart, en voyant qu'il n'y avait pas d'autre autorité que celle de Warwick. Par-dessus tout, le Faiseur de Rois comptait sur l'effet que la présence du jeune prince de Galles, sa beauté, sa grâce, sa franche nature, aussi douce que celle de son père, aussi brave que celle de son aieul, produiraient sur cette masse neutre et inerte du public dont l'affection, une fois conquise, fait la force la plus solide d'un gouvernement. L'aspect seul du prince ne pouvait manquer de réfuter les calomnies répandues sur sa naissance. Sa ressemblance avec son héroïque grand-père devait suffire pour lui gagner tous les cœurs, qui le regardaient, en son absence, comme un étranger, un intrus suspect. Combien de fois le Comte dit en gémissant : Si le prince était ici tout serait gagné.

Henry était pis qu'un zéro, c'était un éternel embarras. Ses bonnes intentions, sa piété scrupuleuse le portaient à se mêler de tout. Le clergé s'était déjà emparé de lui et le poussait à lancer contre les Lollards déguisés, des proclamations qui lui auraient enlevé d'un seul coup la moitié de ses sujets. Warwick s'opposa à cet acte impolitique au grand mécontentement de l'honnête Monarque. Les circonstances exigeaient tout le prestige d'un extérieur imposant et d'une Cour brillante, et Henry, heureux de la pauvreté de son trésor, voyait un péché à faire parade d'une magnificence terrestre. — « Le ciel me punira de nouveau, disait-il doucement, si, à peine délivré d'une prison, je pare mon indignité des vanités d'un pouvoir périssable ! »

Il n'était rien que ne vînt glacer la froide vertu du pauvre Roi. Les jeunes gens qui avaient gouté les plaisirs de la brillante Cour d'Edouard IV, écoutaient avec un dédain moqueur les graves sermons de Henry sur la longueur de leur chevelure et du bec recourbé de leurs souliers. Les braves guerriers qu'on lui présentait pour qu'il les louât de leurs services, étaient régalés d'une homélie sur le crime de la guerre. Le pauvre Adam lui aussi était tracassé et molesté par la pieuse crainte où était Henry qu'il ne cherchât à devenir, par la science, supérieur à la volonté de la Providence.

Cependant malgré tout ce qui irritait et blessait son caractère impétueux, le Comte aimait de plus en-plus le Roi. Cette parfaite innocence, cette abnégation, cette absence complète de fausseté, dans un siècle que nul autre n'a jamais dépassé pour la fraude, la perfidie, l'égoïsme et la dissimulation, excitaient l'admiration de Warwick autant que sa pitié. Tout ce qui offrait un contraste avec Edouard IV, avait du charme pour lui. Il s'étudiait à réprimer son caractère fougueux et à adoucir le son de sa voix, quand il se trouvait en présence du pieux Monarque; et le sentiment profond de la vanité des grandeurs humaines, que les grandeurs humaines avaient inoculé à l'esprit du Comte, établissait une sorte de rapport entre l'hùmble saint et le fier guerrier. Pour la centième fois, Warwick murmurait en quittant le Roi.

— Plût au ciel que mon aimable gendre fût arrivé; il apprendrait bientôt l'art de régner, et l'on n'aurait plus besoin de Warwick! Je suis las, bien las, de la tâche de gouverner les hommes.

— Par Saint-Thomas! s'écria brusquement Marmaduke à qui ces tristes paroles s'adressaient; — toutes les fois que vous visitez le Roi, vous n'êtes presque plus, excusez-moi, mon seigneur, vous n'êtes presque plus un homme

qnand vous le quittez ; il fera de vous un moine.

— Ah ! dit Warwick d'un air pensif, on a vu de plus grands miracles que cela ! Les plus fougueux de nos ancêtres sont morts souvent sous la robe des plus humbles moines. Si j'avais gouverné ce royaume aussi longtemps que Henry, que dis-je ? si la vie que je mène devait durer deux ans encore, avec ses agitations fiévreuses, je comprendrais très bien les douceurs du cloître et du repos. — Mais, d'où souffle le vent ? toujours, toujours contraire ! Je ne puis supporter cette attente !

Les vents avaient toujours paru combattre contre Marguerite d'Anjou, mais jamais autant qu'en cette circonstance. On n'avait pas vu, de mémoire d'homme, une persistance aussi opiniâtre de tempêtes et de mauvais temps ; et nous croyons qu'on en trouverait difficilement un autre exemple dans l'histoire.

La promesse faite par le Comte, de replacer le roi Henry sur son trône avait été exécutée au mois d'octobre ; depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril suivant, Marguerite accompagné du jeune et royal couple ainsi que de la dame de Warwick, fut retenue sur les bords de l'Océan, attendant en vain un vent favorable (1). Trois fois elle prit la mer en dépit des

(1) Fabyan. — 502.

avis de tous les marins d'Harfleur, et trois fois elle fut rejetée sur les côtes de Normandie, non sans que les vaisseaux fussent grandement endommagés. Ses amis répétaient que l'opiniâtreté des éléments était l'œuvre de la magie (¹); et cette croyance, s'accréditant en Angleterre, combla de joie la duchesse de Bedford et augmenta le crédit de Bungey qui s'attribua tout l'honneur de ces tempêtes. A vrai dire, les connaissances du Moine sur les variations atmosphériques, l'avaient, en cette circonstance, rendu bon prophète. On suppliait Marguerite de ne pas tenter la Providence, de ne pas se fier à la mer; mais la Reine était inébranlable dans sa résolution, et son fils riait des présages. — Toutefois, les vaisseaux ne sortaient de la rade que pour être bientôt repoussés à la côte.

Chaque matin, au lever du soleil Warwick demandait : D'où souffle le vent ? — Chaque soir avant d'aller se livrer au repos, il répétait avec un soupir : Le vent est mauvais ! —Le même vent qui s'opposait à l'arrivée de la flotte Royale, portait à Marguerite courriers sur courriers, message sur message. Enfin Warwick, incapable de supporter plus longtemps de loin ces incessantes déceptions, se rendit en personne à Douves (²); et du haut des

(¹) Hall. Chronique de Warkworth. (²) Hall.

blanches falaises il regardait, d'heure en heure, s'il ne verrait pas poindre au loin les vaisseaux qui devaient amener « Lancastre et sa fortune. » Ces jours passés à interroger l'horizon, ne tardèrent pas à lui devenir plus insupportables que l'attente dans l'éloignement; et il se retira, plein de tristesse, dans son château de Warwick, où se trouvaient alors Isabelle et Clarence. Hélas ! hélas! où étaient les anciennes joies du foyer?

IV.

Retour d'Edouard d'York.

Les bourrasques soufflaient toujours, la tempête bouleversait la mer, et Marguerite n'arrivait pas, quand un jour de l'orageux mois de mars, les pêcheurs de l'Humber signalèrent un vaisseau isolé, sans pavillon, et qui, bien qu'horriblement battu par les vents contraires, s'avançait courageusement vers le rivage. Le navire n'était pas de construction anglaise, et ressemblait par son volume et sa forme, aux bâtiments de commerce employés par les Ostrelins, — moitié vaisseau marchand, moitié vaisseau de guerre.

Les habitants de Ravenspur, car le navire cinglait alors rapidement vers l'anse de ce village, — s'imaginèrent que c'était un bâtiment marchand en détresse, et se rassemblèrent en

foule sur la plage; quelques-uns même mirent leurs barques à la mer; mais le vaisseau continuait à avancer, et comme l'eau était beaucoup plus profonde en raison de la marée, il jeta l'ancre tout près du rivage, à un quart de mille environ des curieux.

Le premier qui sauta à terre, était un chevalier d'une haute stature, couvert d'une armure complète, richement inscrustée d'arabesques d'or. Il fut suivi d'un autre, également bardé de fer, moins imposant d'aspect, quoique bien fait et bien proportionné! Puis, des flancs du sombre navire, sortirent, un à un, des soldats armés; leur nombre était infiniment plus considérable qu'on n'aurait pu s'y attendre, à voir le vaisseau; et bientôt le Chevalier qui avait pris terre le premier se trouva environné d'une troupe de de cinq cents hommes. Ensuite on descendit du navire une centaine de chevaux équipés et caparaçonnés en guerre. Enfin les matelots et les rameurs, uniquement armés de casques et de courtes épées, descendirent sur le rivage, et il ne resta plus personne à bord.

— Maintenant, dit le Chevalier qui paraissait être le chef, que Dieu et St.-Georges soient loués de ce que nous avons échappé au courroux de la mer, et de ce que ce n'est plus contre des vents invisibles, mais contre des ennemis de chair et d'os, que nous allons avoir à combattre.

— Beau Sire, s'écria le Chevalier qui avait pris terre le second et qui semblait, à son port et à son équipement, d'un rang plus élevé que le reste de la troupe. — Beau Sire, nous avons là une faible armée pour reconquérir un royaume! fasse le ciel que nos braves compagnons aient aussi échappé à la tempête!

— En vérité, dit gaiment le Chef, nous ne sommes pas assez nombreux pour pouvoir nous dispenser d'un seul de nos hommes. Mais, voyez! il y a suffisamment de monde pour nous souhaiter la bien-venue. Et il montrait la foule des villageois qui s'étaient un peu rapprochés, mais qui, s'arrêtant à quelque distance, continuaient à observer les nouveaux venus avec une apparence d'inquiétude et d'alarme.

— Holà! mes amis, cria le Chevalier, en se dirigeant vers eux, comment appelez vous ce village?

— Ravenspur, s'il plaît à votre Honneur, répondit un des paysans.

— Ravenspur! — entendez vous, mes seigneurs et amis? Acceptez ce présage! C'est en ce lieu que débarqua, au retour de l'exil, Henry de Bolingbroke, connu depuis dans nos annales sous le nom de Henry IV! Le sol, ici, est avare d'arbres et de moissons, il dédaigne les viles productions; *il ne produit que des Rois*! — Ecoutez!

— Le son d'une trompette se fit entendre à quelque distance, et peu d'instants après, au sommet d'une ondulation du terrain, apparut une troupe d'une centaine d'hommes; les deux petites armées se reconnurent mutuellement, et se saluèrent l'une l'autre d'une bruyante acclamation de joie. A l'approche de ce nouveau renfort, les paysans et les pêcheurs, attirés par la curiosité, et encouragés par l'aspect pacifique des nouveaux débarqués, avancèrent davantage et se mêlèrent aux premiers arrivés.

— Quelle espèce d'hommes êtes-vous, et que voulez-vous ? demanda un des spectateurs, qui paraissait un peu mieux élevé que les autres et qui était en effet un petit franc-tenancier.

Ceux à qui cette question était immédiatement adressée, n'y firent aucune réponse, mais le principal Chevalier l'entendit, et détachant tout-à-coup son casque, qu'il donna à un des soldats groupés autour de lui, il montra aux paysans une figure d'une beauté rare, à la fois animée et majestueuse, et dit d'une voix forte : — Nous sommes anglais comme vous, et nous venons réclamer nos droits. Vous paraissez robustes et honnêtes. Porte-étendard, déployez notre bannière ! Le drapeau flotta et on put voir un soleil sur un champ d'azur. — Le Chevalier continua : — marchez sous ce dra-

peau, et pour chaque jour que vous passerez à mon service, vous recevez le salaire d'un mois !

— Diable ! dit le franc-tenancier, avec un regard sinistre et soupçonneux, — voilà de bien grands mots. Et qui êtes-vous, sire chevalier, pour prétendre lever ainsi des hommes dans le royaume du roi Henry ?

— A genoux, s'écria le second chevalier ! vous voyez votre véritable maître et suzerain, Edouard IV ! Vive le roi Edouard !

Les soldats répétèrent ce cri, que renvoya également le détachement moins nombreux qui arrivait en ce moment sur le lieu de la scène ; mais nulle voix n'y fit écho dans la foule des paysans. Ceux-ci échangèrent des regards effrayés, et se retirèrent rapidement du milieu des troupes. De fait, tout le district était dévoué à Warwick, et bon nombre même des paysans du voisinage avaient pris part au premier soulèvement sous les ordres du sire John Coniers. Le franc-tenancier seul ne suivit pas ses compagnons, c'était un homme brusque, primitif et courageux, qui avait du bon sang anglais dans les veines. Quand les acclamations, se furent apaisées, il dit d'un ton bref : « — Nous autres de ce pays-ci, nous ne reconnaissons d'autre Roi que le roi Henry. Nous crai-

gnons que vous ne vouliez nous en imposer Nous ne pouvons croire qu'un grand seigneur comme celui que vous nommez Edouard IV, se hasardât à venir, avec une poignée d'hommes, défier les armées du seigneur de Warwick. Nous vous conseillons de remonter dans votre vaisseau, et de vous éloigner le plus vite que vous pourrez, car l'estomac des Anglais est rassasié de querelles et de horions, et ce que vous méditez est un crime de haute trahison!

Un jeune homme de petite taille, qui ne portait pas d'armes, et dont les somptueux vêtements avaient été souillés par la tempête, s'avança hors des rangs du second détachement, et, posant sa main sur l'épaule de l'Orateur :

— Ami, lui dit-il, vous êtes franc et honnête; et vous avez parlé comme il convient. Pardonnez au fol entraînement de ces braves gens, qui ne peuvent encore oublier que leur chef a porté la couronne. Nous ne venons pas pour jeter le trouble dans ce royaume, ni pour rien entreprendre contre le roi Henry, que les saints ont favorisé. Non, par saint Paul, nous ne venons que pour réclamer nos biens dont on nous a injustement déclarés déchus. Mon noble frère que voilà, n'est plus roi d'Angleterre puisque le peuple ne le veut plus, mais il est toujours duc d'York; et s'il peut recouvrer le rang et les biens que lui a

laissés notre père, il ne demandera rien de plus. Pour moi, qui m'appelle Richard de Gloucester, je désire seulemeut passer mon âge viril où j'ai passé ma jeunesse, sous les yeux de mon illustre parrain, Richard Nevile, Comte de Warwick. Voilà ce que nous sommes. Où conduit cette route ?

— A York, dit le franc-tenancier qui, malgré tout son jugement, s'était laissé adoucir par la suavité irrésistible de la voix du jeune prince.

— C'est là, avec votre permission, mon seigneur Duc et frère, que nous nous rendrons paisiblement et comme des solliciteurs, reprit Richard. Dieu soit avec vous, mes amis et compatriotes ! Priez le ciel que le roi Henry et le Parlement nous fassent justice. Nous ne sommes pas plus riches qu'il ne le faut, mais de meilleurs temps peuvent revenir. « Largesse ! » et remplissant, dans son escarcelle, ses deux mains de pièces d'argent, il les lança au milieu des paysans.

— *Mille tonnerres !* que veut-il dire avec cette histoire rampante du roi Henry et du Parlement? dit tout bas Edouard au seigneur de Say, pendant que le peuple se ruait sur les largesses et que Richard, se mêlant à la foule, s'entretenait avec le Franc-tenancier.

— Laissez-le faire, je vous en supplie, Sire. Je devine son sage dessein. Maintenant pensons à

nos vaisseaux. Quels ordres à donner au patron?

—Que les autres bâtiments remettent à la voile, ou jettent l'ancre, comme bon leur semblera. Mais quant au navire qui a apporté Edouard roi d'Angleterre dans le pays de ses ancêtres, il ne doit pas en repartir!

Le royal aventurier fit un signe au patron flamand, qui était descendu à terre avec tous ses hommes dont les amples vêtements contrastaient étrangement avec les armures des guerriers.

— Ami, lui dit Edouard en français, tu m'as dit que tu étais disposé à suivre ma fortune et que tes compagnons n'avaient pas moins de courage et de loyauté que toi.

— C'est vrai, Sire. Il n'y a pas un homme qui, après avoir vu votre visage ou entendu votre voix, ne soit heureux de servir un chevalier sur le front duquel la nature a écrit le nom de *Roi!*

— Et croyez-moi, dit Edouard, nul prince de mon sang ne me sera plus cher que vous et les vôtres, qui avez été mes amis dans le danger et le besoin. Puisqu'il en est ainsi, le vaisseau qui a renfermé de pareils cœurs et de pareilles espérances, ne doit jamais porter une moins noble charge. Tout est-il prêt?

— Oui, Sire, comme vous l'avez ordonné. La traînée est faite, on peut mettre le feu.

— Allumons donc le signal et qu'il redise, de

rocher en rocher et de ville en ville, qu'Edouard Plantagenet, de retour sur la terre d'Angleterre, ne la quittera que pour descendre dans la tombe!

Le Patron s'inclina et grimaça un sourire. Les matelots, qui avaient été instruits de l'incendie concerté d'avance entre le Patron et le Prince, et dont Edouard avait entièrement gagné le cœur insouciant à sa personne et à sa cause, suivirent leur chef vers le vaisseau, et se groupèrent en silence sur le rivage. Les soldats, moins bien informés, les regardaient d'un air stupéfait, et Richard pendant ce temps revenait près de son frère.

—Réfléchissez, lui dit-il en le tirant à l'écart, que, lorsque Henry de Bolingbroke débarqua en ce lieu, *il n'annonça pas qu'il marchait contre le trône de Richard II*. Il prétendit qu'il venait seulement réclamer son duché; et la justice servit d'abord à influencer les hommes, avant que l'ambition en fît ses agents. Que telle soit votre politique; avec deux mille hommes vous n'êtes que duc d'York; avec dix mille, vous êtes roi d'Angleterre! Je viens de m'entretenir avec bon nombre de ces gens, et j'ai sondé les dispositions du canton : il n'est pas mûr pour partager les chances de votre cause; — mais le monde murit vite quand il a à saluer le succès.

— Oh ! délicate figure d'enfant et profonde cervelle de vieillard, dit Edouard avec admiration, — quel Roi *tu aurais* fait !

Une rougeur soudaine passa sur les joues pâles du Prince. Avant qu'elle se dissipât une torche enflammée fut lancée en l'air, — et tomba en sifflant sur le vaisseau ; — un instant après, on entendit un affreux craquement — un instant encore et on vit une intense lumière. Des nappes de flammes jaillissaient du pont, et se déployaient le long des voiles.

Comme une immense barbe de feu [1].

Elles rougissaient le rivage et le ciel ; elles se réflètaient sur les visages et l'acier des armures de la petite armée. A plusieurs milles de distance, l'incendie fut aperçu par les vigies de plus d'un château garni de troupes lancastriennes;il fit sortir le coursier de l'écurie, et sauter en selle le courrier; il parlait d'une voix retentissante comme autrefois le feu du signal qui annonça à Clytemnestre le retour du roi d'Argos. La terrible nouvelle vola de poste en poste et parvint enfin au seigneur de Warwick dans son château, au roi Henry dans son palais, à Elisabeth dans son asile. Le talon de fer du vaillant Edouard foulait de nouveau le sol de l'Angleterre.

[1] φλογὸς μέγαν πώγωνα. — Eschil. Agamemnon. 314.

V.

Progrès du Plantagenet.

Peu de mots suffiront pour expliquer le formidable retour que nous venons d'annoncer. Quoique le duc de Bourgogne eût défendu, par une proclamation publique, à ses sujets de prêter aucun appui au roi exilé, cependant, soit qu'il se fût laissé toucher par les prières de sa femme, soit qu'il eût cédé aux importunités de son beau-frère, il finit par donner sous-main au Monarque détrôné cinquante mille florins pour lever des troupes, et il fit marcher en secret avec des vaisseaux flamands et hollandais, pour qu'ils le transportassent en Angleterre [1]. Mais les forces auxquelles l'audacieux Edouard confiait sa fortune, étaient si peu considérables, que le duc de

(1) Commines, Hall, Lingard, Sharon Turner.

Bourgogne semblait l'envoyer à sa perte. Il s'embarqua sur les côtes de Zélande ; les vents, quoique moins contraires que ceux qui régnaient dans le port où Marguerite et sa flotte attendaient une brise propice, étaient cependant défavorables. N'osant pas approcher de la côte de Norfolk que la vigilance de Warwick et d'Oxford avait garnie de troupes, il fut enfin poussé par la tempête vers l'anse de Humber-Head, où nous l'avons vu aborder, et à partir de laquelle nous allons suivre ses pas.

La petite troupe se mit en marche, et fit halte pour la nuit dans un petit village situé à deux milles dans les terres. Quelques cavaliers furent envoyés de divers côtés pour s'informer des autres vaisseaux qui portaient le reste des forces d'Edouard. Ils avaient abordé heureusement en différents endroits, et avant le point du jour, Anthony Woodville avait rejoint le chef d'une entreprise qui semblait n'être qu'une témérité du désespoir, car les forces de l'Aventurier, y compris la poignée de marins enrolés sous son étendart, se montaient tout au plus à deux mille hommes [1]. On tint en secret un conseil qui fut fort agité : tous les détachements étaient d'accord sur l'indifférence revêche de la population qu'ils avaient cherché à émouvoir en faveur d'Edouard.

[1] Quinze cents, suivant l'historien de Croyland.

Des cavaliers bien montés [1] furent dépêchés dans diverses directions pour sonder les dispositions du voisinage. Tous revinrent avant le milieu du jour ; quelques-uns d'entre eux avaient été blesssés et contusionnés par les pierres et les bâtons des paysans ; et pas une voix n'avait répondu au cri de : Vive le roi Edouard ! — La profonde sagacité de l'astucieux conseil de Gloucester fut alors généralement reconnue. Richard expédia un message secret à Clarence ; et l'on résolut immédiatement de se rendre à York, et de publier partout sur la route, que le Fugitif était revenu dans le seul but de redemander son héritage particulier, et de réclamer auprès du parlement qui avait adjugé le duché d'York à Clarence son frère cadet.

— La justice, dit le chroniqueur, a un tel pouvoir sur les hommes, que tout le monde, touché de compassion et de pitié, favorisa Edouard, ou du moins s'abstint de toute hostilité.— Ainsi, portant la plume d'autruche, signe de ralliement du prince de Galles Lancastrien, et criant sur leur route : Vive le roi Henry ! les audacieux imposteurs arrivèrent aux portes d'York quatre jours après leur débarquement.

Edouard y fut reçu, non sans beaucoup de délais et de négations, uniquement comme duc

[1] Hall.

d'York, et sous la condition qu'il jurerait d'être fidèle et loyal sujet du roi Henry. Il prêta en effet ce serment devant la porte par laquelle il devait entrer ; et « un prêtre était là pour dire la messe et pour recevoir le corps de notre Sauveur ([1]).»

Edouard ne s'arrêta pas longtemps à York ; il poursuivit son chemin. Deux grands seigneurs gardaient cette contrée : Montagu et le comte de Northumberland, à qui Edouard avait rendu ses biens et ses titres, et qui était rentré au service de Lancastres, à condition qu'on les lui laisserait. Ce dernier, véritable courtisan des circonstances, qui avait embrassé tous les partis, jugea qu'il était prudent de rester neutre ([2]). Mais Edouard était forcé de passer à quelques milles du château de Pontefract où Montagu commandait des forces capables de l'écraser d'un seul coup. Edouard s'attendait à être attaqué, mais il comptait tromper le marquis comme il avait trompé les citoyens d'York, — en raison surtout de l'affection profonde que Montagu avait toujours eue pour sa personne. S'il ne réussissait pas, il était disposé à périr sur le champ

([1]) Hall.

([2]) C'est là l'interprêtation la plus favorable de sa conduite; selon quelques-uns, il était en correspondance avec Edouard qui montrait des lettres de lui.

de bataille plutôt que de manger encore le pain amer de l'exil. Mais à son indicible joie et à sa grande surprise, Montagu comme Nortumberland demeura tranquille et inactif; Edouard et sa petite troupe traversèrent sans encombre le redoutable défilé. Hélas! Montagu avait ce jour-là même reçu un message dans lequel Clarence, en sa qualité de co-protecteur du royaume [1], lui ordonnait formellement de laisser passer Edouard, pourvu que ses forces fussent peu considérables, qu'il eût prêté serment au

(1) Nos historiens se sont épuisés en conjectures sur les causes de la fatale inaction de Montagu dans cette circonstance, et n'ont pas songé à la seule solution probable de ce problème, que l'on peut trouver assez clairement énoncée dans la chronique de Stowe: «*Le marquis de Montacute aurait attaqué le roi Edouard, s'il n'eût pas reçu des lettres du duc de Clarence qui lui défendaient de combattre avant son arrivée*, cette explication est confirmée par le chroniqueur de Warkworth et d'autres encore, qui, par une évidente confusion de personnes, établissent que Clarence écrivit à *Warwick* d'attendre son arrivée pour livrer le combat. Clarence n'eût pu écrire de la sorte à Warwick qui, suivant toutes les autorités, rassemblait ses troupes près de Londres, et n'était nullement à portée de combattre Edouard; de plus Clarence n'était pas en droit de donner un pareil ordre à son collègue, pas plus que son collègue n'y eût obtempéré, puisque nous avons les preuves les plus certaines que Warwick pressait tous ses capitaines d'attaquer Edouard. L'ordre du duc était donc évidemment adressé à Montagu.

roi Henry, et qu'il ne prît que le titre de duc d'York, « car, disait-il, le Comte votre frère a été visité par le repentir, il voudrait pardonner ce qui s'est passé, en mémoire de mon père ; et il désirerait rapprocher tous les partis par l'abdication volontaire d'Edouard; — à tout événement, je suis en route pour le Nord, et vous ne combattrez point que je ne sois arrivé. » Le marquis connaissait les doutes qui avaient troublé la conscience de Warwick dans ses heures de mélancolie, il n'avait pas le droit de désobéir au co-protecteur, il ne voyait aucune raison de suspecter la bonne foi du gendre du Comte, et par-dessus tout, il ne se sentait nullement porté à se faire le bourreau d'Edouard qu'il avait si tendrement aimé; — aussi, bien qu'il s'étonnât quelque peu de la douceur de Warwick, il ne se défia pas de cette lettre, attachant peu d'importance au libre passage qu'il livrait au Roi détrôné, par suite du mépris qu'il faisait de l'exiguité de ses forces, et persuadé d'ailleurs que si le grand Comte jugeait bon de changer d'avis, Edouard serait d'autant plus à sa merci qu'il se serait engagé plus avant au milieu d'une population hostile et du côté des armées que les seigneurs d'Oxford et d'Exeter s'occupaient déjà à rassembler.

Mais ce libre passage c'était tout pour

Edouard ! On en tira la conséquence que Montagu, aussi bien que Northumberland, favorisaient son entreprise ; que ce qu'il avait tenté était moins insensé, moins dénué de chances de succès qu'on avait pu le penser ; qu'Edouard comptait trouver ses plus puissants alliés au nombre de ceux que l'on regardait à tort comme ses ennemis. La popularité que l'ex-roi s'était habilement acquise auprès des capitaines des propres troupes de Warwick, lors de sa visite à Middleham le servit alors merveilleusement. La plupart de ceux-ci étaient des chevaliers et des gentilshommes résidant précisément dans les contrées qu'il traversait ; ils ne se joignirent pas à lui, mais ils ne lui firent point obstacle. Alors on vit accourir en foule sous la bannière du « Soleil d'York » d'abord les aventuriers et les condottieri qui, dans les guerres civiles, embrassent le parti de quiconque les paie ; ensuite vinrent les mécontents, les ambitieux et les nécessiteux. Les indécis commencèrent à prendre une résolution ; ceux qui étaient restés neutres, à faire un choix. Du rôle de suppliants demandant leur pardon, les Yorkistes s'élévaient de plus en plus, à chaque lieue qu'ils faisaient, à la dignité de champions d'une cause. Doncastre d'abord, puis Nottingham, puis Leicester — fidèles à l'esprit des villes, que nous avons signalé plus

haut — ouvrirent leurs portes au Prince commerçant.

Oxford et Exeter se rendirent à Newark avec leur armée. Edouard marcha sur le champ contre eux. Trompés sur les forces dont il disposait, ils furent pris d'une terreur panique et s'enfuirent. Quand l'ennemi fuit, les amis semblent sortir du sein de la terre ! L'Aventurier se vit bientôt entouré de partisans héréditaires — gentilshommes, chevaliers, barons. Alors parurent Lovell, et Cromwell, et d'Eyncourt, toujours fidèles à York ; et Stanley, qui ne fut jamais fidèle à personne. Alors vinrent les braves chevaliers Parr et Norris et de Burgh ; et non moins de trois mille dépendants des domaines du seineur de Hastings le parvenu, obéirent aux messagers qu'il leur envoya et joignirent leur chef à Leicester.

Edouard de Marck, qui avait débarqué à Ravenspur avec une poignée de brigands, voyait maintenant sous sa bannière une armée royale [1]. Alors l'audacieux Parjure leva le masque,

[1] On peut se former une idée de l'incertitude et de la confusion qui enveloppent les annales de cette époque, en voyant deux historiens remarquables par l'exactitude de leurs recherches (Lingard et Sharon Turner), différer si étonnamment quant au nombre des partisans qui se joignirent alors à Edouard, — Lingard affirmant que, à Nottinham, il était à la tête de cinquante ou soixante-mille hommes ;

alors retentit, non la supplique du duc d'York dictée, mais la proclamation du Roi irrité. L'Angleterre contemplait maintenant *deux* souverains, égaux en forces. Ce n'était plus une révolte à étouffer ; c'est une question de dynastie à décider.

tandis que Turner ne lui en donne au plus que six ou sept mille. Le dernier semble plus près de la vérité. Nous devons regretter ici que la partialité de Turner pour la maison d'York le porte à glisser légèrement sur le détestable parjure dont Edouard se rendit coupable à York, et à employer toute son éloquence pour nous forcer à admirer les succès de ce roi, aux dépens de l'horreur salutaire avec laquelle il convient de considérer l'odieuse perfidie et la violation du serment auxquelles il dut dans le principe l'impunité qui assura plus tard son triomphe.

VI.

Le seigneur de Warwick a à combattre l'ennemi sur le champ de bataille et la trahison chez les siens.

Le seigneur de Warwick avait pris toutes les précautions que peut inspirer la sagesse humaine pour prévenir l'invasion ou du moins pour l'écraser dès son début [1]. Toutes les côtes où il était le plus probable qu'Edouard tenterait de débarquer, étaient soigneusement gardées ; et si l'on n'avait pas garni de troupes le Humbert, c'était parce que la prudence la mieux avisée avait droit de calculer que le lieu où Edouard opéra son débarquement, serait le dernier qu'il choisirait, à moins que le sort ne le poussât à sa perte—le pays étant habité par des populations qui lui étaient hostiles, et les armées

[1] Hall.

de Northumberland et de Montagu se trouvait dans le voisinage. Dès que le Comte apprit que la ville d'York avait ouvert ses portes à Edouard, loin de faire preuve de la faiblesse que lui attribuait le perfide Clarence (déjà en correspondance avec Gloucester) il chargea Marmaduke Nevile de porter à Montagu l'ordre positif de barrer le passage à Edouard, et de lui livrer bataille avant qu'il pût pénétrer plus avant vers le centre de l'Ile. (nous expliquerons bientôt pourquoi le Messager ne parvint pas jusqu'au Marquis). Mais Clarence, instruit avant son beau-père de ce qui venait d'arriver, avait eu sur lui quelques heures d'avance pour l'accomplissement de ses mesures. Quand plus tard Warwick fut instruit qu'Edouard avait franchi impunément Pontefract, et atteint Doncastre, il se hâta de se rendre à Londres pour mettre la ville en état de défense; il confia la garde du roi Henry à l'archevêque d'York, rassembla des forces déjà cantonnées dans le voisinage de la Métropole, et se dirigea rapidement vers Coventry, où il avait laissé Clarence avec sept mille hommes. En même temps il expédiait de nouveaux exprès à Montagu et à Northumberland, reprochant sévèrement au premier son inaction, et lui ordonnant de se mettre en marche en toute hâte, pour attaquer en queue l'armée d'Edouard. L'activité, la

promptitude, la stratégie prévoyante du Comte, présentent un triste contraste avec les fautes, la pusillanimité et la trahison des autres chefs qui avaient jusqu'alors, comme nous l'avons vu, fait avorter ses plans les plus habilement combinés. Malgré la morosité de Clarence, Warwick n'avait pas encore découvert de motifs pour soupçonner sa fidélité. Le serment que le Duc avait prêté, —non seulement à Henry dans Londres, mais encore à son beau-père dans Amboise,—avait été le plus solennel qui puisse lier un homme à un autre homme. Si Clarence n'avait pas obtenu tout ce qu'il espérait, il n'avait pas moins beaucoup à perdre et beaucoup à craindre en désertant la cause de Henry pour celle d'Edouard. A la nouvelle de l'invasion de son frère, il s'était montré plus prodigue que tout autre de protestations de dévouement ; et par dessus tout, Isabelle, dont le Comte s'exagérait l'influence sur le Duc à cette époque, avait oublié tous ses chagrins et retrouvé toute sa tendresse filiale en voyant son père menacé d'un si grand danger.

Pendant la courte absence de Warwick, Isabelle avait, en effet, employé tout son pouvoir à réparer ses anciens torts, et à engager Clarence à rester fidèle à son serment. Quoique les irrésolutions et les contradictions de la Duchesse eussent beaucoup diminué son empire sur son

mari — car les natures comme celle de Clarence ne peuvent être dominées que par une volonté ferme et calme ; — toutefois, elle avait au moins décidé celui-ci à écrire secrètement à Richard qu'il était déterminé à ne pas abandonner son beau-père.

Cette lettre parvint à Gloucester pendant que l'armée d'invasion marchait sur Coventry, place défendue par de fortes murailles, devant lesquelles le duc de Clarence était campé. Richard, après avoir réfléchi quelques instants en silence, appela près de lui son confident Catesby, et lui dit :

— Marmaduke Nevile, que nos éclaireurs ont arrêté comme il se rendait à Pontefract, est en sûreté à l'arrière-garde ?

— Oui, Monseigneur ; les prisonniers ne font que nous embarrasser ; donnerai-je l'ordre au Prévôt de mettre un terme à sa captivité ?

— Toujours prêt, Catesby ! — dit le Duc avec un sourire farouche, — non ! écoutez ; Clarence est indécis ; s'il reste fidèle à Warwick, et si leurs forces combinées nous attaquent sincèrement nous sommes perdus. Si au contraire le Duc se joint à nous, non-seulement sa défection renforcera notre armée de toutes les troupes qu'il commande, troupes uniquement composées de vassaux des terres et du duché d'York et qui,

par conséquent n'ont pas un penchant bien prononcé pour le Comte et seront faciles à ramener à leur chef naturel ; mais encore cette désertion, en jetant la défiance et l'effroi parmi l'ennemi et en donnant à nos propres soldats l'espoir de voir l'exemple de Clarence imité par d'autres, servira, suivant toutes probabilités, à nous ouvrir les portes de la Capitale. Mais le Duc hésite, je le répète ; regardez, voici la lettre qu'il écrivait d'Amboise à Edouard : la Duchesse, la propre fille de Warwick, approuve la promesse qu'elle contient ! Si cette lettre tombe sous les yeux de Warwick, et que Clarence sache qu'elle est entre ses mains, il n'aura d'autre parti à prendre que de s'unir à nous ; il n'osera plus regarder en face le Comte, quand celui-ci connaîtra l'engagement qu'il a pris vis-à-vis d'Edouard.

— Tout cela est vrai ; c'est une très-légale subtilité, dit avec admiration le légiste Catesby.

— Voici en quoi vous pouvez me servir : allez à l'arrière-garde ; voyez le sire Marmaduke ; feignez de sympathiser avec lui, feignez d'être pour le Comte, feignez de stipuler des conditions pour rentrer en grâce et en faveur auprès de Warwick, feignez de nous trahir, feignez d'avoir dérobé cette lettre. Vous la donnerez au jeune Nevile, vous favoriserez adroitement sa

fuite, comme à notre insu, et vous lui recommanderez de ne pas perdre un heure — un moment — pour se rendre auprès du Comte et lui transmettre un avis aussi important que celui de la trahison préméditée par son gendre.

— J'obéis, je vous comprends; mais comment le Duc saura-t-il à temps que sa lettre va être remise à Warwick?

— Je verrai Clarence dans sa tente.

— Et comment ferai-je évader le sire Marmaduke ?

— Envoyez-moi l'officier chargé de le garder, je lui ordonnerai de vous obéir en tout point.

L'armée d'invasion continuait sa marche. Le Comte cependant était arrivé à Warwick, mais il en repartit bientôt pour se jeter dans la forte place de Coventry, qui voyait toujours Clarence campé sous ses murs. Edouard s'avança vers la ville que le Comte venait d'abandonner; et Richard se rendit, de nuit, au camp de Clarence [1].

Le jour suivant, le Comte était occupé à donner ses ordres à ses lieutenants, pour opérer une jonction avec les forces de son gendre campées à un mille des murailles et marcher ensuite contre Edouard, qui avait, le matin même, quitté

[1] Hall et autres.

la ville de Warwick, lorsque le sire Marmaduke se précipita tout-à-coup dans l'appartement en balbutiant : Prenez garde ! prenez garde ! — et remit entre les mains de Warwick, la fatale lettre que Clarence avait écrite d'Amboise.

Jamais coup plus rude ne fut porté au cœur d'un homme ! La perfidie de Clarence ! il eût pu la mépriser; mais ces dernières lignes qui révélaient la trahison d'une fille ! nulles paroles ne sauraient peindre les angoisses du malheureux père.

La lettre lui tomba des mains, il resta comme frappé de la foudre, et avant qu'il fût revenu à lui, des hommes pâles, hors d'haleine, accoururent lui raconter que Richard de Gloucester, au son des fanfares de joie, et, bannières déployés, venait de conduire le duc de Clarence dans les bras de son frère Edouard ([1]).

S'éloignant de ces messagers de malheur dont les nouvelles, à la vérité, ne pouvaient plus le

([1]) Hall.—Le chroniqueur ajoute « il n'est pas étonnant que le duc de Clarence n'ait pas pas eu besoin de plus d'exhortation et de supplication ponr abandonner le parti du comte de Warwick ; car, comme vous le savez déjà, ce *marché* avait été élaboré, conduit et conclu par une demoiselle, lorsque le Duc était à la cour de France, pour l'entière ruine du Comte».—Hume commet une grave erreur en reportant la date de la désertion de Clarence à la bataille de Barnet.

surprendre, le Comte se dirigea seul vers la chambre de sa fille.

Il lui mit la lettre entre les mains, et croisant les bras, il lui demanda :

— Que dites-vous de ceci, Isabelle de Clarence ?

La terreur, la honte, le remords qui s'emparèrent de la malheureuse femme, ses lèvres pâles comme celles d'une morte, sa voix suffoquée, sa stupeur momentanée à laquelle succéda un élan qui la précipita aux genoux de son père, tout aurait dit au Comte, s'il avait pu conserver un doute, que la lettre ne mentait pas, et qu'Isabelle avait connu et approuvé son contenu.

Tandis qu'elle se trainait à ses pieds, il jeta sur elle un regard que les yeux de la Duchesse firent bien d'éviter.

— Ne me maudissez pas ! ne me maudissez pas ! s'écria Isabelle épouvantée du silence de son père ! — Ce n'a été qu'un délire passager. Un mauvais conseil, de mauvaises passions..... l'idée que mon fils perdait une couronne m'avait rendue folle. Je me suis repentie ; oui, je me suis repentie. Clarence vous sera fidèle. Il l'a promis, il me l'a juré, il a écrit à Gloucester pour se rétracter, pour...

— Madame ! Clarence est dans le camp d'Edouard !

Isabelle bondit sur ses pieds et poussa un cri où se révélait tant de désespoir, que le cœur déchiré de son père eut la triste consolation de croire que, du moins, elle n'était pas complice de la *dernière* trahison. Une expresssion plus douce de pitié, sinon de pardon, se répandit sur son visage sévère.

— Je ne te maudis pas, dit-il; je ne t'adresse pas de reproches. Ton crime porte en lui son châtiment. Un sinistre présage plane sur le foyer du traître domestique. Tu ne verras plus de sainte affection sur les lèvres de ton époux. Son baiser sera désormais le baiser de Judas ! Tu t'arracheras avec horreur de ses bras, des bras de celui qui a trahi ton père, —de son bourreau peut-être ! Un présage funeste plane sur le berceau de l'enfant dont la mère, par ambition pour lui, a vendu son propre père. Malheur sur toi, épouse et mère ! mon pardon même ne peut conjurer ta destinée !

— Tuez-moi, tuez-moi, s'écria Isabelle en s'élançant vers lui; mais, voyant qu'il détournait le visage et que ses bras demeuraient croisés sur sa poitrine, cette noble poitrine où elle ne devait plus reposer sa tête, elle tomba sans connaissance sur le plancher (1).

(1) Comme notre récit n'embrasse pas le sort ultérieur de la duchesse de Clarence, le lecteur nous pardonnera

Le Comte promena son regard autour de lui, pour s'assurer que personne ne serait témoin de sa faiblesse; puis il souleva doucement sa fille, la plaça sur son lit, et se penchant sur elle, pria Dieu de lui pardonner. — Ensuite il quitta précipitamment la chambre, fit apprêter la litière d'Isabelle et ordonna à ses femmes de se disposer à partir. Avant qu'elle eut repris ses sens, les portes de la ville s'ouvrirent et sous leurs arceaux passa, fermée par d'épais rideaux, la chaise qui portait la malheureuse Duchesse vers la nouvelle résidence que son mari avait choisie auprès de l'ennemi de son père. Le Comte

de lui rappeler que son fils (qui portait le titre de son illustre aïeul, le comte de Warwick, fut jeté en prison, lors de l'avènement de Henry VII, et plus tard décapité par ordre de ce prince. Par sa naissance, il était l'héritier naturel de la couronne. La malheureuse Isabelle mourut jeune (cinq ans après l'époque où est arrivée notre histoire). Une de ses femmes, accusée de l'avoir empoisonnée, fut condamnée à mort et exécutée. Clarence ne perdit pas de temps pour chercher à la remplacer. Il demanda la main de Marie de Bourgogne, fille unique et héritière de Charles-le-Téméraire. La jalousie et les soupçons d'Edouard l'empêchèrent de consentir à une alliance qui, comme le remarque Lingard, pouvait mettre Clarence à même «d'employer la puissance du duc de Bourgogne pour s'emparer de la couronne d'Angleterre. » — De là naquirent ces dissensions qui se terminèrent par le meurtre secret du duc parjure.

se tint à la fenêtre de sa tourelle pour suivre des yeux la litière.

— J'aurais perdu toute mon énergie si je l'eusse sentie dans la même ville que moi, se dit-il; — maintenant je chasse à jamais son souvenir et celui de son crime. La trahison a épuisé ses coups les plus affreux; désormais je suis à l'épreuve de toutes les tempêtes !

Sur le soir arrivèrent des messagers envoyés par Edouard et Clarence qui avaient regagné la ville de Warwick. Ces agents apportaient au Comte des offres de pouvoir et des promesses de faveur, de *pardon* et de grâces. Le Comte ne daigna pas répondre à Edouard; quant à Clarence, voici les paroles qu'il adressa à son messager : Dis à ton maître, que j'aime mieux être ce que suis qu'un Duc traître et parjure, et ajoute que j'ai résolu de ne pas déposer les armes tant qu'il me restera un souffle de vie, ou que je n'aurai pas entièrement écrasé et anéanti mes ennemis (1).

Après cette terrible défection, l'insuffisance des troupes qui lui restaient, la terreur panique que la désertion du Duc avait jetée dans leurs rangs, les puissants intérêts attachés au triomphe de ses armes, l'avantage irréparable qu'eût donné à Edouard un engagement d'un succès même équivoque avec le Comte en personne, toutes

(1) Hall.

ces causes, dis-je, ne permîrent pas à Warwick de réaliser l'espoir de l'ennemi, qui comptait que son courage et sa colère lui feraient commettre l'imprudence de livrer immédiatement bataille.

Après avoir fait la vaine bravade de s'avancer jusque sous les murs de Coventry, Edouard se dirigea sur Londres. Le Comte y envoya Marmaduke, avec ordre, pour l'Archevêque d'York et le Lord-maire, de défendre la ville pendant trois jours, avant l'expiration desquels il promettait d'amener à leur secours des forces capables de lui assurer une victoire décisive. Et déjà, en effet, il voyait accourir sous sa bannière le marquis de Montagu, brûlant de réparer son erreur ; Oxford et Exeter, revenus de leurs frayeurs et rougissant d'y avoir cédé. Fitzhugh, son neveu, lui amenait ses vassaux de Middleham; de l'Ouest accourait Sommerset (1); le comté de Lincoln envoyait le sire Thomas Dymoke ; et du Peak arrivait le chevalier de Lytton avec ses braves hommes d'armes. Le courageux Hilyard atten-

(1) La plupart des historiens établissent que Sommerset était alors à Londres ; mais Sharon Turner cite les manuscrits de Harley, 58, pour prouver qu'il avait quitté la capitale « afin de lever une armée dans les Comtés de l'ouest » et le range au nombre des généraux qui se trouvaient à la bataille de Barnet.

dait Warwick dans les environs de Londres, avec une horde de métayers et de bandits rompus comme par le passé à la discipline, sous sa puissante énergie et sous l'habileté militaire du sire John Coniers. — Que Londres tînt bon jusqu'à ce que ces diverses forces eussent opéré leur jonction, et la perte d'Edouard était inévitable.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

—

La Bataille de Barnet.

I.

Un Roi dans sa capitale espère recouvrer son royaume. — Une femme dans sa chambre craint de perdre le sien.

Edouard et son armée arrivèrent à Saint-Albans. Il y eut grande agitation, grande joie dans le Sanctuaire de Westminster! Là, la chambre de Jérusalem fut érigée en salle de Conseil par les amis de la Maison d'York. Il y eut grande agitation et grande terreur dans la cité de Londres. Le timide maître Stokton avait été élu maire; horriblement terrifié par l'idée de se déclarer pour Edouard ou pour Henry, maître Stokton feignait d'être malade ou l'était véritablement. Le sire Thomas Cook, bourgeois riche et influent, et membre de la Chambre des Communes, avait été désigné pour le remplacer. Le sire Thomas Cook, eut peur comme son prédécesseur, et prit la fuite (1). Le pouvoir municipal

(1) Fabyan

tomba entre les mains d'Ursewike, le greffier, yorkiste zélé. Il y eut grande agitation, grands quolibets, parmi la populace, quand l'Archevêque d'York, dans l'espoir de ranimer la fidélité de la population, fit monter à cheval le roi Henry, et le promena par les rues depuis Walbrook jusqu'à Saint-Paul; car à la nouvelle de l'arrivée d'Edouard, la secousse soudaine et la vive surexcitation qu'en avait ressenties la constitution affaiblie du Roi, lui avaient occasionné une de ces attaques d'épilepsie auxquelles il était sujet depuis son enfance et qui étaient la cause de ses fréquentes aberrations mentales; et l'aspect du malade à peine sorti d'un de ces accès, — l'œil égaré, le visage hagard, la tête affaissée de ce faible adversaire du vigoureux Edouard, excitèrent seulement la pitié chez le petit nombre, la raillerie chez la masse. Deux mille gentilshommes de la faction d'York étaient réfugiés dans les divers asiles; encouragés et conduits par le comte d'Essex, ils sortirent armés et bruyants, et parcoururent les rues en criant avec impunité. « Vive le roi Edouard! » La popularité d'Edouard à Londres était augmentée, parmi les marchands, par la prudente réminiscence des grandes dettes qu'il avait contractées, et que la victoire pouvait seule le mettre à même d'acquitter envers les bons citoyens

([1]). Les femmes qui sont toujours en pareilles circonstances d'actifs et utiles auxiliaires, quittaient leurs foyers pour recruter tous les bras forts et les cœurs courageux en faveur du bel amant des Dames ([2]). L'archevêque de Cantorbery, dévoué à York, faisait tout son possible auprès du Clergé; le Greffier, non moins attaché à York, ne ménageait pas son influence auprès des toques plates. Alwyn, fidèle à ses principes antiféodaux, animait les jeunes gens à soutenir le Roi Marchand, le protecteur du commerce, l'*Homme du siècle*! Les autorités de la Cité commençaient à céder à leurs prédilictions, qui étaient en même temps celles de la majorité de la capitale. Mais l'archevêque avait dix mille hommes à sa disposition, et Londres pouvait encore être conservé à Warwick, si son frère agissait avec énergie, zèle et bonne foi. Il est clair, d'après son appel au dévouemeut des masses par la procession du roi Henry, que telle était d'abord son intention; mais quand il s'aperçut combien ce spectacle avait produit peu d'effet, quand, en rentrant dans le palais de l'Evêque de Londres, il vit l'inerte et faible jouet des factions, hors d'haleine, à peine capable d'articuler un mot, le Prélat au

([1]) Commines.

([2]) *Idem.*

cœur sec se détourna avec une exclamation de mépris :

— Clarence n'aurait pas déserté, se dit-il en lui-même, s'il n'avait reconnu plus de profit à se joindre au roi Edouard!—Alors il commença à conférer avec lui-même, et à conférer avec son collègue en prélature, l'archevêque de Cantorbery; et au milieu de toutes ces conférences, arriva Catesby, chargé d'un message d'Edouard pour l'archevêque d'York, message plein de promesses d'affection d'un côté, de menaces de vengeance de l'autre. Bref, la coupe d'amertume réservée à Warwick n'était pas encore remplie; le soir, l'Archevêque et le Maire de Londres eurent une entrevue, et la Tour fut livrée aux ennemis du Comte; — le jour suivant Edouard et son armée entraient au milieu des acclamations de la populace. — Le roi Yorkiste se dirigea vers Saint-Paul, où l'Archevêque lui amena le pauvre Henry captif une seconde fois(1) ; de là Edouard se rendit à l'abbaye de Westminster, et souillé du parjure encore tout recent dont il s'était rendu coupable à York, il offrit au

(1) Sharon Turner. C'est une chose consolante de penser que l'Archevêque fut, deux ans après, dépouillé de tous ses biens, puis emprisonné par Edouard IV, et qu'il ne recouvra sa liberté que quelques semaines avant sa mort, en 1476 (cinq ans après la bataille de Barnet).

ciel des actions de grâces pour le succès de son sacrilége. Le sanctuaire rendit les royales personnes qui s'y étaient retirées, et au milieu des cris de joie, avec une pompe triomphale, Edouard conduisit son épouse et son nouveau-né, ainsi que ses filles et Jacquetta, au château de Baynard.

Le matin du jour suivant (le troisième jour), Warwick, fidèle à sa promesse, se mit en marche pour Londres, avec les forces considérables qu'il venait de rassembler. Mais la trahison avait accompli son œuvre; la capitale avait été livrée et le roi Henry était à la Tour. Ces choses dûment considérées, dit le chroniqueur, le Comte comprit que la nécessité ne lui laissait plus d'autre parti à prendre, que de s'en remettre aux chances d'une bataille ([1]). Il fit halte en conséquence à St.-Albans pour reposer ses troupes; puis se dirigeant de là vers Barnet, il planta ses tentes sur la hauteur appelée aors la Lande ou Chasse de Gladsmoor, et attendit l'arrivée de l'ennemi.

Edouard ne lui fit pas longtemps attendre cette fatale rencontre. Entré à Londres le onze avril, il se disposa à en sortir le 13. Outre les forces qu'il avait amenées avec lui, il avait alors augmenté son armée de tous ses partisans réfugiés dans les asiles, ou cachés dans la capitale; et Londres lui avait fourni une brillante troupe

([1]) Hall.

d'archers et de hallebardiers tirés de l'ardente jeunesse de la ville et enrôlés par Alwyn, qu'Edouard leur avait donné volontiers pour chef. L'Orfèvre avait expié sa soumission à la restauration de Henry VI, par une grande activité pour le service du jeune roi dont il associait les intérêts à ceux de sa caste, et au bien-être de la grande cité commerciale, qui, quelques années plus tard, récompensa son attachement pour elle, en l'élevant à sa principale magistrature (1).

Le même jour, le 13 avril, quelques heures avant le départ de l'armée d'York, le seigneur de Hastings entra à la Tour pour donner des ordres relativement au malheureux Henry, qu'Edouard avait résolu d'emmener avec lui dans sa marche.

Sa mission accomplie, il se disposait à se retirer lorsqu'il vit Alwyn sortir d'une des cours intérieures et s'avancer vers lui, en proie à une vive agitation.

(1) Nicholas Alwyn, le représentant de cette génération qui prêta son aide à la politique commerciale et anti-féodale d'Edouard IV et de Richard III, et salua enfin son entière victoire sous le règne de leur successeur de la race des Tudors, fut élevé à la dignité de Lord-Maire de Londres, la quinzième année du règne d'Henry VII. — (*Fabyan.*)

— Pardonnez-moi, mon seigneur, lui dit l'Orfèvre, si dans un pareil moment je rappelle à votre souvenir une personne que vous avez peut-être oubliée.

— Ah! la pauvre jeune fille; mais vous m'aviez dit, dans la courte conversation que nous avons eue, qu'elle était en sûreté et dans un état satisfaisant.

— En sûreté, mon seigneur, c'est vrai; mais dans un état satisfaisant, non. Oh! écoutez-moi. Je vais me battre pour votre cause et celle de votre roi. Un gentilhomme de votre suite m'a appris que vous aviez épousé une noble dame en pays étranger; si la chose est vraie, cette jeune fille que j'aime depuis si longtemps, et avec tant de dévouement, peut encore vous oublier, peut encore être à moi! Oh! laissez-moi cette espérance ponr me donner au cœur encore plus de courage.

— Mais dit Hastings embarrassé et changeant de visage, le temps presse et j'ignore où cette demoiselle...

—Elle est ici, interrompit Alwyn, ici dans l'enceinte de ces murs,—dans cette cour. Je viens de la quitter. *Vous*, qu'elle aime, vous l'avez oubliée! *moi*, qu'elle repousse, je me suis souvenu d'elle! Je suis venu pour pourvoir à sa sûreté, pour lui conseiller de demeurer ici quant à présent, quoi

qu'il puisse arriver ; et à chaque parole que je lui disais, elle ne me jetait pour réponse qu'un seul nom, et ce nom, c'est le vôtre ! et lorsque, piqué et sous l'impulsion du moment, je me suis écrié : Il ne mérite pas votre amour, Sybill ! on m'a dit que le seigneur de Hastings avait trouvé une épouse dans son exil ! — ah ! son regard, le cri qui lui échappa, ils me poursuivent encore ! Prouvez-le moi ! prouvez-le moi, Alwyn, s'écria-t-elle ! — Et pourriez-vous alors, interrompis-je, pourriez-vous, pour l'amour de votre père, m'accorder votre main et votre cœur ?

— Sa réponse, Alwyn ?

— La voilà : Alors, je ne consentirais à vivre que pour l'amour de mon père ; et... les sanglots étouffèrent sa voix ; enfin, elle reprit : Je ne le crois pas, vous m'avez trompée; je ne veux croire à ma sentence qu'en l'entendant de sa propre bouche. — Allez donc la trouver loyalement et franchement, ainsi qu'il sied à un grand seigneur comme vous; allez, vous n'avez qu'une phrase à prononcer, et après ces honnêtes paroles, votre cœur sera plus léger, votre bras plus fort.

Hastings abaissa sa toque sur son front, et resta quelques moments immobile comme s'il eût réfléchi au parti qu'il voulait prendre ; enfin il dit : Conduisez-moi près d'elle ; vous avez raison, je le dois à elle et à vous ; et comme il est

possible que, demain à pareille heure, mon ame soit au pied du tribunal du juge suprême, le pardon de cette pauvre enfant peut me décharger d'un des nombreux péchés dont j'aurai à répondre,

II.

Déchirant est le baiser du bec du faucon.

Hastings était en présence de la jeune fille à laquelle il avait engagé sa foi. Ils étaient seuls ; mais dans la chambre voisine, on pouvait entendre le bruit produit par le mécanisme d'Euréka heureuse et insensible machine qui se mouvait, travaillait et s'agitait pour changer le sort de plusieurs millions d'hommes, mais qui n'avait ni oreilles, ni yeux, ni sens, ni cœur, ces portes de la douleur chez l'homme ! Sybill avait reconnu, positivement reconnu, le son des pas de Hastings sur l'escalier, et elle s'était réveillée de cette muette et douloureuse léthargie où les paroles d'Alwyn avaient plongé son ame. En apercevant son bien-aimé, elle s'élança à sa rencontre, et se précipita sur son sein avec tout le délire du bonheur.

— Tu es revenu ! te voilà ! ce n'est pas vrai ! n'est-ce pas ? que le ciel te bénisse ! tu es enfin venu ! » Mais le recul fut aussi soudain que le premier élan; se rejetant en arrière, elle appuya un regard fixe sur le visage de son amant, et lui dit :

— Seigneur de Hastings, on m'a dit que votre main appartenait à une autre, est-ce vrai?

— Ecoutez-moi, dit le gentilhomme, quand je....

— Oh dieu ! oh Dieu, il ne répond pas, il hésite ! parlez ! est-ce vrai ?

— C'est vrai, je suis marié.

Sybill ne tomba pas à la renverse, elle ne s'évanouit pas, elle ne laissa pas éclater de colère, mais le brillant incarnat qui peu auparavant couvrait ses joues de ses nuances si riches et si variées, les abandonna tout-à-coup, pour faire place à une pâleur livide ; ses lèvres se contractèrent et ses doigts effilés, entrelacés les uns aux autres, se serrèrent et se tendirent si convulsivement qu'on put voir frisonner ses bras. Elle paraissait calme, du reste, quand elle dit :

— Je vous remercie, mon seigneur, de cet aveu sincère. Il suffit ; que la bénédiction du ciel soit sur vous et les vôtres ! adieu !

— Arrêtez ! vous m'entendrez ! il faut que

vous m'entendiez! Vous savez combien j'ai profondément aimé, dans ma jeunesse, Catherine Nevile. Plus tard le souvenir de cet amour n'avait pas cessé de me poursuivre; mais sous le charme de votre gracieux sourire, je le crus enfin effacé. Je vous quittai pour aller trouver le Roi, afin de lui demander son consentement à notre union; je ne vous parle point des obstacles que je rencontrai de ce côté. Ce fut alors que j'appris que Catherine était veuve et sans appui, qu'elle était libre. Sur sa demande, je la vis, et je l'entendis me dire qu'elle m'avait toujours aimé, qu'elle m'aimait encore; alors l'enivrement des rêves de ma jeunesse s'empara de nouveau de moi. Bientôt après vinrent nos revers et notre exil. Catherine renonça à sa position, à sa fortune et à sa patrie pour suivre le proscrit; les souvenirs, la reconnaissance, le destin se liguaient pour m'entraîner, et la bien-aimée de mes jeunes années devint mon épouse. Nulle autre n'aurait pu remplacer votre image; nulle autre n'aurait pu me faire oublier la foi que je vous avais jurée. Votre souvenir m'a toujours poursuivi, me poursuivra jusqu'à mon dernier jour. Je n'ose dire *à présent* que je t'aime encore, et pourtant... il s'arrêta et reprit aussitôt : — Assez, assez ! tu m'es chère et sacrée; plus chère, plus sacrée qu'une sœur. Grâces au ciel, du moins, et à ta

vertu, mon infidélité t'a laissée pure et sans tache; ta main peut encore faire le bonheur d'un homme qui en est plus digne que moi. Si notre cause triomphe, ta fortune et le sort de ton père seront l'objet de tous mes soins. Jamais, non jamais mon sommeil ne sera doux, jamais ma conscience ne connaitra le repos, avant qu'épouse honorée et, peut-être, mère heureuse et faisant des heureux, je ne vous aie entendue me dire : Infidèle, j'ai trouvé le bonheur.

Un froid sourire vint, à ces derniers mots, effleurer les lèvres de la jeune fille : c'était le sourire d'un cœur brisé. Il ne fut que passager; et, avec cet étrange mélange de douceur et d'orgueil, de bonté et de pardon, mais d'énergie et de noblesse, qui la caractérisait, elle fit un douloureux et dernier effort pour conserver sa dignité et cacher son désespoir.

— Il est inutile de continuer sur ce sujet, mon seigneur, dít-elle; je suis justement punie de mon fol orgueil. Une femme ne doit pas aimer audessus de sa condition. Ne vous occupez plus de ma destinée.

— Non, interrompit le gentilhomme accablé de remords, ta destinée doit m'occuper jusqu'à ce que tu aies fait choix d'un autre qui ait plus que moi le droit de te protéger.

A la manifestation réitérée de ce désir positif

de la céder à un autre, une noble indignation vint détruire le calme qu'elle s'était jusque là efforcée de conserver... O mon Seigneur, s'écria-t-elle avec feu, votre perfidie me donne-t-elle donc le droit de tromper un autre ? Moi ! moi ! me marier ! moi, jurer aux pieds des autels un amour mort désormais, mort pour toujours, mort comme mon cœur. Quelle est cette vaine raillerie : « tu es pure et sans tache ! » m'avez-vous laissé la virginité de l'ame? les pleurs que j'ai versés pour vous, les battements de mon cœur au son de votre voix, le baiser solennel qui brûle encore mon front et mes lèvres, m'ont-ils laissée libre de jeter à un autre amour les cendres d'une ame que vous avez désolée et déflorée? Oh ! grossière et étrange erreur où sont les hommes : croire que rien n'est perdu quand le corps est resté pur ! La fraîcheur des premiers sentiments, la fleur des pensées innocentes, les rougeurs du dévouement, que l'on n'éprouve jamais qu'une fois, voilà, voilà la dot qu'une jeune fille doit apporter au foyer de celui qui la prend pour épouse. Oh ! raillerie ! insulte, me parler de bonheur, de mariage ! vous n'avez jamais su, mon seigneur, combien je vous aimais ! — Et pour la première fois, un torrent de larmes soulagea son cœur.

Hastings était presqu'aussi bouleversé qu'elle.

Tout habitué qu'il était à de pareilles séparations, où la jeune fille fait des reproches, et où l'amant demande pardon tout en soupirant toujours le mot : Adieu, il ne trouvait pas un mot à répondre à cette irrésistible agonie, et il se trouva à la fois humilié et soulagé lorsque Sybill,—par un de ces efforts où s'épuisent des années de vie, et qui nous rendent calleux pour toute autre douleur, — essuya ses larmes brûlantes et dit avec une douceur contrainte :

— Pardonnez-moi, mon seigneur, je ne voulais pas vous adresser de reproches ; ces paroles m'ont échappé ; veuillez les oublier. Je désirerais du moins me séparer de vous, à cette heure, comme j'espérais naguère me séparer de vous au dernier instant de ma vie, sans un souvenir d'amertume et de colère, de telle sorte que ma conscience puisse se dire, quelles que soient ses autres douleurs : Jamais mes lèvres n'ont menti à mon cœur, jamais mes paroles ne l'ont affligé ! Maintenant donc, seigneur de Hastings, nous nous quittons sans haine. Adieu ! adieu pour toujours ! Vous avez épousé une femme qui vous aime sans doute aussi tendrement que je vous aurais aimé ! Oh ! rendez-lui amour pour amour ! Il y a des heures, même dans la carrière que vous parcourez, où un peu d'amour est plus doux que beaucoup de gloire !

Si vous croyez que j'aie quelque chose à vous pardonner, voici la prière qui sort du fond de mon cœur, comme elle en sortira jusqu'à la dernière heure de ma vie : « Oh ! mon Dieu, pardonnez à cet homme comme je lui ai pardonné; faites que sa maison soit une maison de paix, et inspirez à ceux qui sont maintenant chers à son cœur l'amour et la fidélité que je lui avais voués.

Elle s'arrêta, car ses paroles l'étouffaient; et détournant son visage, elle tendit la main au seigneur en signe de charité et de pardon.

— Ah ! si j'osais prier comme vous, murmura Hastings en appuyant ses lèvres sur cette main brûlante ; — combien je demanderais au ciel de répandre ses bénédictions sur vous pour réparer le mal que je vous ai fait ! mais le Ciel le fera ! oui, il le fera ! — Et, parlant ainsi, il pressa la main de Sybill contre son cœur, l'abandonna et se retira.

Il trouva Alwyn dans la cour.

— Vous avez été franc, monseigneur ?

— Oui !

— Et cette épreuve, comment la supporte-t-elle, et ?...

— Voyez comme *elle* me pardonne, et à quel point *je* souffre, dit Hastings en tournant son visage du côté de son rival; et Alwyn s'aperçut que

des larmes ruisselaient le long de ses joues. — Ne m'interrogez pas davantage, ajouta le grand seigneur.

Il y eut un long silence. Ils quittèrent l'enceinte de la Tour, et se trouvèreut sur les bords du fleuve. Hastings, saluant Alwyn de la main, allait entrer dans la barque qui devait le réconduire au château de Baynard où était assemblé le conseil de guerre, lorsque le Marchand l'arrêta et lui dit avec anxiété :

— Ne croyez-vous pas que, pour l'instant, la Tour est l'asile le plus sûr où puissent se retirer Sybill et son père ? Si nous échouons et que Warwick revienne, ils seront protégés par le Comte ; si nous avons le dessus, vous les défendrez contre leurs ennemis.

— Certainement, dans l'un et l'autre cas leur retraite actuelle est la plus sûre.

Les deux rivaux se séparèrent ; et peu d'instant après, Hastings, qui commandait l'avant-garde, était sur la route du Barnet. Avec lui partirent également les volontaires sous les ordres d'Alwyn. L'armée d'York était en marche. Gloucester à la vigilance et à l'énergie du quel étaient confiés les derniers préparatifs, ne quitta nécessairement la capitale qu'après tous les autres généraux. Arrivé devant la porte du château de Baynard, il sauta à bas de son coursier et entra,

armé de pied en cap, dans la chambre où se tenait la duchesse de Bedford avec ses petits-enfants.

—Madame, dit-il, j'ai à vous adresser une prière qui, je le pense, ne vous déplaira point. Mes lieutenants m'ont rapporté que l'alarme avait été jetée parmi mes troupes,—une sorte de religieuse horreur pour certains canons inventés par un sorcier à la solde de Wariwck, s'est emparée des soldats. Votre fameux moine Bungey leur a fait une pieuse visite et leur a promis, que le brouillard qui commence à s'étendre durerait pendant toute la nuit et la matinée de demain; et s'il ne nous trompe pas, nous pourrons placer nos hommes de manière à éviter cette terrible artillerie. Mais le Frère est si célèbre et si influent, et la conviction que les vents qui ont éloigné Marguerite obéissaient à ses sortiléges est si accréditée, que les soldats demandent à grands cris qu'il nous accompagne, et que, sur le champ de bataille même, il neutralise les charmes du sorcier lancastrien. Le bon Moine, plus accoutumé à combattre les démons que les hommes, est effrayé et résiste. Comme il peut être fort important qu'il fasse preuve de bon vouloir envers nous, et que nos soldats supposent que nous sommes les plus forts en sorcellerie, je vous prie d'être assez bonne pour lui ordonner de venir avec moi et pour relever son courage. Il attend à la porte.

—C'est là un excellent, un très sage avis, mon cher Richard, s'écria la Duchesse. Frère Bungey est en vérité un homme fort puissant. Je vais le faire consentir à vos désirs. En disant ces mots la Duchesse se précipita hors de l'appartement.

Les craintes terrestres du Moine ayant enfin été dissipées par l'assurance réitérée qu'il serait placé à l'abris de tout danger pendant la bataille, et son avarice étant excitée par la promesse d'une magnifique récompense, il consentit à suivre les troupes à la condition expresse que l'atroce Magicien qui avait si souvent fait échouer les meilleurs de ses charmes, le Magicien qui avait surveillé la construction des machines de guerre maudites, et prédit la défaite et la fuite d'Edouard, serait, conformément à l'ancienne promesse de Jacquetta, remis immédiatement en son pouvoir (avec l'invention diabolique où étaient concentrées toute la force et la malignité de ses sortiléges), et l'accompagnerait au lieu même où il devait, lui Bungey, combattre et déjouer les enchantements de ce nécromancien de Lancastre. La Duchesse se trouva trop heureuse d'obtenir le consentement du Moine à si bon marché; outre l'horreur superstitieuse que lui inspirait la science magique d'Adam, elle avait maintenant un motif purement politique pour désirer qu'on l'éloignât; car, durant son séjour

dans le sanctuaire, elle avait enfin arraché à Elisabeth l'horrible secret qui pouvait faire de lui un dangereux témoin contre les intérêts et l'honneur d'Edouard; aussi donna-t-elle facilement et avec joie son consentement à la demande de frère Bungey.

On envoya à la Tour une forte escorte, avec le Moine en personne, et un chariot couvert, destiné à porter Bungey et sa victime.

Cependant Sybill, après être demeurée quelque temps dans la chambre où Hastings l'avait laissée à sa douleur solitaire, était entrée dans celle où son père se livrait à ses muettes communications avec son Euréka.

La machine était maintenant complètement achevée: corrigée et amenée au plus haut degré de perfection, que son inventeur pût jamais atteindre. Pensant que les préjugés soulevés contre elle, avaient pu provenir de son apparence disgracieuse, le pauvre philosophe avait cherché à lui donner un aspect à la fois séduisant et imposant. Il l'avait peinte et dorée de ses propres mains; elle était brillante et coquette sous ses vives couleurs; son extérieur était digne du précieux et bienfaisant joyau qu'elle cachait dans son sein.

— Vois, mon enfant, vois, dit Adam, n'est-ce pas là une belle et jolie chose?

—Oui, mon cher père, répondit la pauvre jeune fille, en cherchant à sourire. Puis après un moment de silence elle continua : — Mon père, depuis quelque temps, il me semble que je vous ai trop souvent négligé ; pardonnez-moi, s'il en est ainsi. Dorénavant, je n'aurai plus en cette vie d'autre pensée que vous ; dorénavant laissez-moi toujours, pendant que vous travaillerez, venir m'asseoir à vos côtés. Je ne voudrais pas être seule ! *Je ne l'ose pas*, ô mon père. Mon père, que Dieu protége votre innocente vie ! je n'ai plus que vous à aimer sous le ciel !

Le bon vieillard se retourna pour la regarder attentivement, et souleva d'une main tremblante le triste visage qui se pressait contre son sein ; puis considérant sa fille avec tristesse, il lui dit : Quelque nouveau chagrin t'est venu, ma fille ; il m'a semblé entendre dans cette chambre une autre voix que la tienne. Ah ! le seigneur de Hastings aurait-il ?...

— Mon père, épargnez-moi ! Vous n'aviez que trop raison ! vous n'aviez jugé que trop sagement le seigneur de Hastings ; il est mariée à une autre. Mais voyez, je puis sourire encore ! je suis calme, mon cœur ne se brisera pas tant qu'il aura à vous aimer et à prier pour vous.

Ce disant, elle l'entoura de ses deux bras, et le rêveur s'arracha au monde extra-terrestre

où habitait son ame. Quoiqu'il n'eût pas de consolations à offrir à sa fille, c'était quelque chose cependant pour la pauvre délaissée, que d'entendre ses paroles d'amour, et de voir ses larmes de pitié.

Ils restèrent assis à côté l'un de l'autre, tandis que la nuit descendait. L'Euréka était oubliée au moment où elle venait d'atteindre sa perfection. Ils ne firent pas attention aux torches qui brillaient dans la cour, rougissaient par intervalle les murs de la chambre, et donnaient un nouvel éclat aux dorures et aux vives couleurs du modèle. Pourtant, ces torches s'agitaient autour de la litière destinée à transporter Henry le pacifique sur le champ de bataille où allait se décider une question de dynastie pour l'Angleterre ; enfin elles disparurent, et le royal captif sortit de la sombre forteresse.

La nuit avait remplacé le crépuscule, quand une lueur rougeâtre éclaira de nouveau l'Euréka, jetant un sourire fantastique sur sa forme bizarre. Un bruit de pas et de voix, un cliquetis d'armes résonnèrent dans la cour, dans l'escalier, dans la chambre voisine ; puis tout-à-coup la porte s'ouvrit et le terrible Moine entra, suivi d'une dizaine de soldats.

— Ah ! ah ! maître Adam, quel est le plus grand magicien de nous deux maintenant ? Sai-

sissez-le ! emmenez-le ! et surtout, maître Sergent, aidez à emporter cette œuvre maudite de la science du diable. Ho ! ho ! voyez-vous comme elle est parée et polie, et tout cela pour la bataille, je vous le garantis.

Les soldats s'étaient déjà emparés de la personne d'Adam, qui, immobile d'étonnement plutôt que de frayeur, ne prononçait pas une parole, et n'essayait pas de résister.

Ce fut en vain qu'ils s'efforcèrent de détacher les bras protecteurs de Sybill, qui se cramponnaient à lui ; —une espèce de pressentiment, une croyance superstitieuse qu'il n'arriverait aucun mal à son père tant qu'elle serait près de lui, donnait à son corps frêle une force surnaturelle, et quelque impitoyables que fussent les soldats, ils n'osèrent pas violenter et brutaliser une créature si jeune et si belle. Ces petites mains étreignaient si étroitement le vieillard, que la lame seule d'une épée semblait capable de séparer l'enfant de son père.

— Ne lui faites pas de mal, ne lui faites pas de mal, à vos risques et périls, Moine, s'écriait-elle les yeux enflammés de colère ! Osez l'arracher d'auprès de moi, et si le roi Edouard est vainqueur, le seigneur de Hastings vous fera mettre à mort ; si c'est lord Warwick qui triomphe, c'en est fait de vous également. Prenez garde donc, et arrière !

Le Moine fut effrayé. L'ivresse de la vengeance lui avait fait oublier le seigneur de Hastings. Il craignit que les récits de Sybill, s'il la laissait derrière lui, ne déchaînassent en effet contre lui un ennemi puissant dans la personne de l'amant de la jeune fille; d'un autre côté, si la victoire restait au seigneur de Warwick, quelle vengeance répondrait à l'appel, fait par elle, au noble protecteur de son père ! Bungey résolut donc à l'instant d'emmener Sybill avec Warner; au cas où le sort de la journée lui permettrait de se débarrasser d'Adam, il pourrait également se présenter une bonne occasion pour fermer à jamais la bouche de sa fille. C'était déjà par suite d'un habile calcul qu'il avait demandé à être accompagné du savant. Qu'Edouard triomphât et la perte de l'odieux Warner était résolue ; mais si le Comte avait le dessus, il pourrait, lui Bungey, se faire un mérite auprès du philosophe d'avoir non seulement épargné mais encore sauvé sa vie, en le prenant avec lui. Fidèle à cette politique à deux faces, le Moine répondit avec douceur à Sybill.

—Silence, ma fille ! Si votre père est fidèle au Roi Edouard, et s'il m'aide dans mes travaux au lieu de les entraver, il se peut qu'il ne se trouve pas mal du voyage qu'il est obligé de faire. En cas que vous vouliez venir avec lui, il y a de la

place dans lavoiture, et plus on est de fous plus on rit. Ne leur faites pas de mal, soldats, je ne doute pas qu'ils ne nous suivent tranquillement.

Les soldats, après s'être signés, avaient déjà soulevé l'Euréka. Lorsqu'Adam vit qu'on l'emportait hors de la chambre, il suivit machinalement les porteurs. Sybill se sentit soulagée en pensant que, heureux ou malheureux, elle partagerait du moins le destin de son père; et ne pouvant guère prévoir de danger positif pour lui, dans un camp où se trouvaient Hastings et Alwyn, elle n'essaya plus de s'opposer au dessein du Moine.

L'Euréka fut placée dans l'énorme voiture, et servit ainsi de barrière entre Bungey et ses prisonniers.

Le Moine lui-même, aussitôt que le charriot fut en mouvement, adressa la parole avec assez de politesse à ses compagnons de voyage, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre, à moins qu'Adam ne jugeât à propos de troubler ses enchantements. Les captifs ne répondirent pas à son allocution; ils se serrèrent l'un contre l'autre, échangeant de temps en temps quelques paroles de consolation, et se reculant le plus loin possible de l'ex-bateleur. Celui-ci, ayant pris avec lui un compagnon plus conforme à ses goûts, sous la forme d'une grande bouteille d'osier,

finit par tomber dans la silencieuse et bien heureuse somnolence qui récompense d'ordinaire les libations faites au Dieu de la treille.

Le chariot roula lugubrement à l'arrière de l'armée en compagnie de mainte autre voiture de bagages, pendant cette mémorable marche nocturne. Le ciel continuait à être chargé de brouillard, conformément aux prédictions du Moine; le bruit sourd des roues du chariot, celui des pas des soldats, le morne retentissement de leurs armes, et de temps en temps le hennissement des chevaux de quelques chevaliers dans le lointain, rompaient seuls le silence de la nuit. Cependant à peu de distance de Barnet Sybill tressaillit et s'arracha des bras de son père, en croyant reconnaître le chant rauque et les grelots sonores des funestes Tymbestère .

III.

Une pause.

Dans la profonde obscurité de la nuit, au milieu d'un épais brouillard, Edouard avait placé son armée à tout hasard sur la lande de Gladsmoor ([1]), et avait fait entourer le camp, à la hâte, de tranchées et de palissades. Il avait eu l'intention de se poster en face de l'ennemi ; mais dans l'obscurité, il s'était trompé sur l'étendue de la ligne de ses adversaires, et ses troupes n'étaient rangées que devant la gauche de l'armée du Comte, (du côté de Hadley.) n'opposant ainsi rien à la droite. Ce fut là une erreur fort heureuse pour Edouard ; car l'artillerie de Warwick et les nouvelles et terribles

([1]) Edonard avait « le plus grand nombre d'hommes. » — Hall, p. 296.

bombardes qu'il avait fait construire, étaient placées à son aile droite; et le Comte, dans sa prévoyance, supposant que la gauche d'Edouard faisait face à cette partie de ses troupes, avait ordonné à ses canonniers de tirer toute la nuit. Edouard, voyant le feu des canons illuminer de temps en temps les ténèbres, comprit tout l'avantage qu'il retirait de sa méprise; et pour empêcher que Warwick ne vint à s'en aperçevoir, il renouvela l'ordre d'observer le plus profond silence (1). Ainsi, les fautes mêmes d'Edouard le favorisaient plus que les précautions les plus sages n'avaient servi son ennemi condamné par le destin.

Apre, froide et sombre, se leva la matinée du 14 avril, dimanche de Pâques; du sort de cette journée dépendait celui de toutes les personnes qui, durant le cours de ce récit, ont paru jusqu'ici se mouvoir dans d'autres orbites que l'astre ardent de Warwick. Maintenant, à cette heure suprême, la vaste et gigantesque destinée du grand Comte embrassait tout ce qu'elle avait couvert de son ombre ou de sa lumière; non seulement le voluptueux Edouard, le parjure Clarence, la hautaine Marguerite, son noble fils, la gentille dame Anne, la coupable Isa-

(1) Sharon Turner.

belle bourrelée de remords, la sombre astuce de Gloucester, la fortune naissante de l'heureux Hastings, mais encore les espérances de Robin Hilyard, les intérêts du marchand Alwyn et l'existence de cette race franche, chevaleresque, hardie, encore à demi normande dont Nicholas Alwyn et sa classe saxonne étaient le principe rival comme Mermaduke Nevile en était le véritable type, tout cela dépendait des chances de ce dé; la vie même du simple Savant et de sa fille obscure et dévouée se trouvait inexorablement entraînée dans le tourbillon de cette puissante destinée. Tous les ruisseaux et les courants finissaient par se jeter et s'abîmer dans cette mer sanglante.

Mais des intérêts plus grands et plus imposants que tous ces intérêts particuliers se rattachaient au résultat de cette bataille si mémorable dans les annales de l'Angleterre: la ruine ou le triomphe d'une dynastie; — la chûte du baronage militaire, dont Richard Nevile était la personnification, la fleur, le plus grand et le dernier représentant, caste associée il est vrai, à des souvenirs de troubles et d'excès, mais aussi aux plus valeureuses et aux plus grandes actions des premiers temps de notre histoire, à tout ce qui avait été fait pour la liberté depuis la conquête des Normands, à toute la gloire qui avait rendu

notre île fameuse; ici, à Runnymede; là, à Crécy !—puis l'avènement d'un despotisme rusé, remuant, impérieux, basé sur l'affection naissante des artisans et des marchands, et qui devait amener, d'un côté la tyrannie des Tudors, la réaction républicaine sous les Stuarts, l'esclavage et la guerre civile; mais de l'autre la concentration de toute la vigueur et la vie du génie dans un gouvernement un et fort ;—les graces, les arts, les lettres d'une Cour polie; la liberté, l'énergie, les ressources d'une population commerciale destinée à s'élever sur les ruines de la tyrannie qu'elle avait d'abord favorisée, et à donner aux Saxons émancipés le trafic du monde entier. La victoire de cette journée était enceinte du triomphe ou de la ruine de tous ces intérêts opposés, de ces gigantesques résultats pour l'avenir. Arrière donc les vulgaires exigences de ceux qui ne comprennent ni les vastes vérités de la vie, ni la grandeur de l'art idéal, et qui demandent à un poète ou à un historien, la misérable et gracieuse morale de la « Justice Poétique, » justice qui n'existe pas dans notre Monde de tous les jours, justice qui n'existe pas dans les sombres pages de l'histoire, — justice qui n'existe pas dans les conceptions plus élevées des hommes dont le Génie a été aux prises avec les exigeances que l'art et la poésie seuls

peuvent pressentir et deviner ; justice que nous n'avons aperçue ni dans les rues, ni dans les marchés, ni sur l'échaffaud du patriote ou les buchers des martyrs, ni dans Lear ou Hamlet, ni dans Agamemnon, ni dans Prométhée. Millions d'hommes sur millions d'hommes, siècles sur siècles sont enregistrés comme de simple articles dans l'immense livre de comptes où l'ange chroniqueur fait la balance de la justice infaillible de Dieu envers les hommes.

Apre, froide et sombre se leva la matinée du quatorze avril ; et ce jour-là même, Marguerite et son fils ainsi que la femme et la fille du seigneur de Warwick débarquèrent enfin sur le sol d'Angleterre(1). Vont-elles au-devant de la joie ou du malheur, de la victoire ou du désespoir ? L'issue de la bataille qui va se livrer aujourd'hui sur la lande de Gladsmoor, le décidera bientôt. Pavoise tes salles, ô Westminster ! pour le triomphe du Roi lancastrien, ou ouvre-toi, ô tombe ! pour recevoir le saint Henry et son noble fils. — Père saint, noble fils, le Faiseur de rois marche devant vous pour vous préparer un trône chez les vivants ou une dernière demeure chez les morts.

(1) Marguerite débarqua à Weymouth. — La dame de Warwick à Portsmouth.

IV.

La bataille.

Apre, froide et sombre se leva la matinée du quatorze avril. Un lourd brouillard couvrait encore les deux armées, mais on entendait déjà, à travers l'obscurité humide, leurs bruits confus, le hennissement des chevaux et le retentissement des armures. De temps en temps, un mouvement de l'une ou l'autre des légions rivales découvrait aux regards des rangs ennemis des formes indistinctes auxquelles la vapeur donnait des proportions gigantesques et il y avait quelque chose de surnaturel et de fantominal dans ces visions de mauvais augure surgissant tout-à-coup pour disparaître aussi brusquement au milieu de la

pesante atmosphère. Warwick venait de s'apercevoir de l'erreur de ses canonniers; car, à sa droite, rien ne rompait encore le silence des Yorkistes, tandis qu'à sa gauche avaient soudain éclaté à travers l'obscurité compacte les sourds grondements du réveil de la guerre. Le Comte se hâta, sans perdre un moment, de réparer les fautes de la nuit. Son artillerie s'éloigna rapidement de l'aile droite, et bientôt le feu des canons sillonna comme des gerbes de foudres l'épais brouillard, et creusa une profonde ornière dans les lignes ennemies, non loin du lieu où Hastings commandait l'aile confiée à ses ordres. La Mort avait commencé son régal.

A peine dominée par l'explosion des canons, s'éleva en ce moment une de ces bruyantes acclamations d'enthousiasme qui, lorsqu'on les a entendues une fois, partant du cœur unanime d'une multitude armée, restent gravées dans la mémoire comme le son le plus enivrant, le plus saisissant et le plus majestueux qui puissse faire frissonner le sang et activer les pulsations des artères. Edouard passait alors devant les bataillons qui poussaient ces clameurs. Son armure était polie comme un miroir, mais sans ornements (1), assez semblable à celles qui revêtent

(1) Toutefois, les armures qu'on montre à la Tour comme ayant été portées par le roi Edouard, sont infiniment

ses effigies à la Tour. La housse de son cheval était pailletée de soleils d'argent, le soleil d'argent étant le symbole de toutes ses bannières. Il avait la tête nue, et l'or de ses cheveux semblait luire à travers la brume. Suivi de son écuyer qui portait son heaume et sa lance, ainsi que des officiers de son état-major immédiat, il continua à avancer le long des lignes, son bâton de commandement à la main, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un endroit d'où il crut pouvoir se faire entendre au loin. Alors il arrêta son cheval et leva la main pour imposer silence aux acclamations. Aussitôt toutes les voix se turent et il harangua ses troupes, tandis que pleuvaient les flèches des archers de Warwick, et qu'à travers l'obscurité tonnaient les bombardes.

— Anglais et amis, dit le valeureux chef : — A d'audacieuses prouesses, il ne faut que peu de paroles. Devant vous est l'ennemi. De Ravenspur à Londres, la trahison a fui devant mon épée et la loyauté s'est groupée sous ma bannière. Le 14 mars, j'ai mis le pied sur le sol anglais à la tête de deux mille hommes, aujourd'hui 14 avril, j'en compte quinze mille sous mes ordres. — Qui osera donc dire que je ne suis pas un roi, quand en un mois l'amour de mes sujets m'improvise

trop petites pour avoir eu cet honneur. Edouard n'avait pas moins de six pieds (anglais) deux pouces.

une armée? et vous savez bien maintenant que ma cause est la vôtre et celle de l'Angleterre.— Nos adversaires sont des hommes qui voudraient gouverner en dépit des lois, des Barons que j'ai gorgés de faveurs et qui prétendraient faire de ce vaste royaume, concédé par Dieu à un roi, à des seigneurs et à des communes, l'apanage et la propriété de l'ambition infinie d'un seul homme, le parc et le jardin de plaisance de la demeure privée du seigneur de Warwick. Vous, gentilshommes et chevaliers d'Angleterre, souffrez qu'ils triomphent eux et leur racaille, et vos domaines vous seront arrachés, votre vie ne sera plus en sûreté, toute loi sera morte. En quoi Richard de Warwick diffère-t-il de Jack Cade ? Si son nom est plus noble, sa trahison n'en est que plus odieuse. Hommes des Communes et soldats d'Angleterre, vous qui êtes libre malgré l'humilité de votre rang, que désirent ces seigneurs rebelles qui voudraient régner au nom de Lancastre? ils désirent vous réduire à l'état de villains et de serfs comme étaient vos pères sous leur tyrannie. Ce sont les rois, mes ancêtres, qui vous ont délivrés du joug des barons. Gentilshommes et chevaliers, hommes des communes et soldats, Edouard IV, sur son trône, ne recueillera pas, de cette victoire, de plus grands profits que vous-mêmes. Ce n'est pas ici une guerre de suscepti-

bilités chevaleresques, c'est la guerre de la droiture contre la perfidie. Pas de quartier! n'épargnez ni chevalier ni manants. Warwick, sur mon ame, ne voudra pas frapper sur les communes... Vraiment non, il est ami de la populace. Je vous le répète... Ici Edouard s'interrompit comme étouffé par la fureur sanguinaire de sa nature de tigre, et les soldats auxquels il communiqua sa soif de carnage, virent ses yeux étinceler et ses dents se contracter quand il ajouta d'une voix plus sourde et plus profonde : mais non moins propre à se faire entendre, je vous le répète, *tuez tout!*(1) Quel talon épargne la couvée de la vipère.

— Oui, oui, nous tuerons tout! — Telle fut l'horrible réponse qui sortit unanime et grondante des morions et des casques de fer.

—Ecoutez! à leurs bombardes, reprit Edouard. Ils voudraient combattre de loin, car ils l'emportent sur nous par les archers et les canonniers. — A eux donc, homme à homme, main à main. Bannières avancez; sonnez trompettes. Sire Olivier, mon heaume. Soldats, si mon étendart est renversé, suivez le panache du casque de votre roi. A la charge!

Aussitôt, avec des cris plus sauvages et plus bruyants qu'auparavant, au milieu de la grêle

(1) Hall.

des flèches, à travers les éclairs des bombardes, plutôt courant que marchant, s'avança le centre d'Edouard contre la légion de Sommerset. Mais un petit détachement de troupes ne s'ébranla pas avec le corps principal et demeura dans une partie du campement où les palissades de circumvallation semblaient plus fortes qu'ailleurs.

A gauche du cimetière d'Hadley, le voyageur peut remarquer de nos jours un petit mur, au delà duquel est un jardin, où il n'y avait à cette époque qu'une éminence inculte. En cet endroit, une troupe de cavaliers armés de pied en cape et dont les fougueux destriers piaffaient d'impatience, entourait un homme monté sur un chétif palefroi et vêtu d'une robe bleue, la couleur de la royauté et de la servitude. Cet homme c'était Henry VI. Au même lieu se tenait le moine Bungey, un pied sur Euréka, et murmurant des sortiléges afin que le brouillard qu'il avait prédit [1], et qui avait protéger les Yorkistes contre les canons de la nuit, put encore

[1] Afin qu'on ne nous soupçonne pas d'avoir exagéré l'importance de frère Bungey en cette journée sanglante, nous croyons devoir citer les paroles du grave échevin Fabyan ; « quant aux brouillards et autres empêchements que suscitèrent au parti des seigneurs, les conjurations du moine Bungey, au dire de la renommée, je m'abstiendrai d'en parler. »

durer pour confondre l'ennemi. — Près de lui, sous un arbre mort et défeuillé, était Adam Warner, une corde au cou, et Sybill, fidèle au malheur de son père, restait à ses côtés, oublieuse des flèches et des bombardes, concentrant toutes ses craintes sur la seule vie qui lui fît attacher du prix à la sienne. De ce tertre écarté, le débonnaire Henry entendit à travers le brouillards les bruits indiscibles et discords de la mêlée, les cliquetis du fer ; — les deux armées luttaient maintenant corps à corps.

— O Dieu de miséricorde ! s'écria le saint Roi, et c'est aujourd'hui le dimanche de Pâques, votre jour de paix le plus solennel.

— Silence, tonna le Moine, tu troubles mes charmes, Barabbarara. Santhinoa. Brouillaribus increscebo. — Confusio inimicis. Garobora vapor et brumœ.

Jetons un coup-d'œil rapide sur la disposition de l'armée de Warwick. L'aile droite était sous les ordres du comte d'Oxford et du marquis de Montagu. Le premier, à la tête de la cavalerie de cette division, était porté à l'avant ; le second, suivant son habitude, restait à l'arrière entouré d'un fort piquet de chevaliers, ainsi que d'un nombre prodigieux d'écuyers servant d'aides-de-camp, et de cette position, il dirigeait les manœuvres générales en envoyant des

ordres de côté et d'autre. Cette aile était principalement composée de Lancastriens, jaloux de Warwick et qui ne consentaient à obéir à Montagu que parceque leur héros favori, le comte d'Oxford commandait conjointement avec lui. Au centre était le gros des archers et un assez bon nombre de piques et de haches sous le duc de Sommerset; cette division était également, en grande partie, Lancastrienne et partageait la jalousie de la milice d'Oxford. L'aile gauche presque spécialement formée des fermiers et des dépendants de Warwick avait pour généraux le duc d'Exeter et le grand Comte lui-même. Les deux armées étaient chacune appuyées par un grand corps de réserve, et Warwick, outre cette ressource, avait choisi parmi ses vassaux une troupe d'élite qu'il avait savamment placée sur la lisière du bois qui s'étendait alors du parc de Wrotham à la colonne élevée depuis en commémoration de la bataille de Barnet sur la grande route du Nord. Aux endroits où ces archers étaient exposés de front à la cavalerie d'Edouard, le Comte les avait protégés par de hautes palissades, ne laissant qu'une ouverture assez étroite pour admettre seulement un cavalier à la fois. Ce passage destiné à favoriser les communications avec le corps retranché, et au besoin à donner accès à un lieu

de refuge était en outre défendu par une ligne formidable de piques. — Ces dispositions prises et avant qu'Edouard eût chargé Sommerset, le Comte passa en tête de l'aile qu'il commandait, et suivant la coutume de l'époque, observée par son ennemi, il harangua ses troupes. — Il avait devant lui ceux qui l'aimaient comme un père, et qui le vénéraient comme un être au-dessus des hommes ; devant lui étaient les dépendants qui avaient grandi et vieilli avec lui, qui l'avaient accompagné à sa première bataille, qui avaient vécu à l'ombre de ses nombreux châteaux, et mangé à sa table prodigue encore présidée par cette égalité d'une époque plus primitive dont il se plaisait à conserver les traditions. — Son noir destrier était maintenant immobile en avant des lignes ; derrière lui, son écuyer portait son heaume ombragé par l'aigle de Monthermer dont les ailes étendues ouvraient au loin leurs plumes noires. Quand le noble visage du Comte se tourna vers les rangs hérissés de fer, les acclamations qui l'accueillirent furent bien différentes des hurlements sauvages poussés à l'aspect des fureurs d'Edouard. Par une de ces étranges sympathies qui se communiquent d'homme à homme à travers les masses, et qui les animent d'un sentiment commun, tous ces vassaux, dont il était adoré, s'aperçurent soudain des ravages

qu'une année avait faits sur les traits de leur chef et de leur père. — Ils virent les mèches blanchies de sa chevelure de Jupiter, les rides de son front superbe, les joues caves de ce visage mâle et bronzé où leur naïve admiration avait cru reconnaître le sceau de la double divinité : de la divinité de la bienfaisance et de la valeur. Un frisson de tendresse et de respect se glissa dans les veines de chacun, et des larmes de dévouement humectèrent bien des yeux endurcis; non ce n'était plus le féroce capitaine haranguant des bouchers mercenaires, c'était le chef et le père ralliant la reconnaissance, l'amour et la vénération autour de sa destinée orageuse et menacée.

— Mes amis, mes serviteurs et mes enfants, dit le Comte, c'est sur un champ de bataille sans issue que nous avons mis le pied. Toute retraite est impossible. — Ici, votre chef doit vaincre ou mourir. — Ce n'est pas une généalogie de parchemin, ce n'est pas un nom tiré des cendres des morts qui constituent la seule charte d'un roi. Nous, Anglais, nous ne serions que des esclaves si, en donnant la couronne a un simple mortel comme nous, nous n'exigions pas de lui en retour des vertus royales. Jadis de mauvais conseillers ont obscurci le règne d'Henry et compromis la prospérité du royaume. Mes griefs

personnels me parurent grands alors, mais je ne m'émus pas moins des désastres de ma patrie. Je crus que l'Angleterre trouverait sous la race d'York une administration plus sage et plus heureuse. Quelle fut en cela mon erreur ! vous le savez en partie. Un Prince dissolu, une noblesse dégradée par des mignons et des suceurs de sang, un peuple pillé par des pourvoyeurs, un pays déchiré par la discorde et les émeutes !.... Voilà ce que vous avez vu, mais ce n'était pas tout : Dieu fait de nos foyers des autels; et nos foyers ont été pollués, nos femmes et nos filles ont été traitées comme des prostituées, et la luxure a gouverné le royaume. La parole d'un Roi devrait être aussi solide que les pilliers de l'univers; et quel homme s'est fié à Edouard sans avoir été trompé? En ce moment même ce fourbe déloyal ne marcha-t-il pas au combat la conscience chargée d'un parjure? N'a-t-il pas juré solennellement comme vous le savez, dans la capitale du Duché de son père, hommage et fidélité au roi Henry. Et maintenant le roi Henry est son prisonnier, et c'est la sainte Couronne du roi Henry qu'il porte sur sa tête de traître. — Nous donne-t-il le nom de traîtres à nous? Quel nom sera donc assez odieux pour lui être appliqué? — Edouard promettait d'être un homme d'honneur et je l'ai servi, — il s'est mon-

tré roi perfide, vil, cruel, désordonné, et je l'ai abandonné. — Puissent tous les cœurs libres, dans tous les pays libres, traiter ainsi les rois qui deviennent des tyrans. — Vous combattez contre un usurpateur barbare et déloyal dont le bras valeureux ne peut sanctionner une ame noire et corrompue ; vous ne vous battez pas seulement pour le bon et vertueux roi Henry, vous vous battez encore pour le jeune prince son héritier, pour le petit fils d'Henry d'Azincourt, qui, à ce que m'assurent les vieillards, a les traits de ce héros et qui possède, je le sais par moi-même, son ame noble, franche et royale ; vous vous battez pour la liberté de votre pays, pour l'honneur de vos femmes, pour ce que vaut mieux que la cause de tout roi, pour la justice et l'humanité, pour la loyauté et les mâles vertus, que vous avez à défendre contre la corruption dans la loi, le massacre par l'échafaud, la perfidie sur les lèvres d'un souverain et un libertinage éhonté dans les conseils d'un pouvoir sans frein. Les ordres que je vous ai toujours donnés dans les combats, je les répète encore maintenant : — nous faisons la guerre aux moteurs du mal et non à leurs misérables instruments; nous faisons la guerre à nos oppresseurs et non à nos frères égarés : abattez toute tête empanachée, mais après la bataille, épar-

gnez tout simple soldats. — Ecoutez, tandis que je vous parle, voici que j'entends s'ébranler vos adversaires, — en haut les bannières, sonnez trompettes. Que Dieu nous accorde une glorieuse victoire ou une tombe glorieuse. En avant mes joyeux enfants, montrez à ces manants de Londres quels cœurs battent dans les poitrines des comtés de Warwick et d'York. En avant mes braves : à Warwick, à Warwick.

En achevant ces mots, il brandit au-dessus de sa tête la terrible hache d'armes qui avait fauché l'élite de la chevalerie de tant de batailles, et avant que les trompettes eussent cessé leurs fanfares, les troupes du grand Comte et de Gloucester se heurtèrent et se melèrent corps à corps.

Quoique le Comte, en découvrant la position de l'ennemi, eût rappelé de l'aile droite une partie de son artillerie, cependant c'était encore là que résidait la force principale de son armée. — Les troupes envoyées par Montagu à l'appui d'Oxford, écrasaient tellement les soldats sous les ordres d'Hastings, que la bataille ne tarda pas à prendre de ce côté, une tournure fort défavorable pour les Yorkistes. Le succès qu'avaient toujours obtenu les opérations militaires de Montagu, semblait devoir couronner, par un éclatant triomphe, les victoires passées. Posté,

comme nous l'avons dit, à l'arrière, au milieu de ses écuyers armés à la légère et montés sur des chevaux rapides, il faisait mouvoir les ressorts de la bataille avec un sang-froid, et une sagacité qu'aucun autre chef Yorkiste ou Lancastrienne ne possédait en ce moment. Hastings était complètement débordé et quoique ses hommes combattissent vaillemment, ils ne pouvaient résister un choc d'une force supérieur.

Au milieu du carnage, au centre, Edouard arrêta son coursier en entendant les cris de victoire apportés par le vent.

— Par le ciel, les soldats de notre gauche sont des couards. Ils lâchent pied, il fuient. — Galoppez vers Hastings, messire Humphrey Bourchier, et ordonnez-lui de nous amener ici ce qu'il lui reste d'hommes; et maintenant, avant que nos compagnons ne soient bien informés de ce qui s'est passé là-bas, chargeons, chevaliers et gentilshommes, en avant, en avant. Enfonçons la colonne de Sommerset ! en avant, en avant, au cœur du Comte Rebelle !

Là dessus, visière abaissée et lance en arrêt, Edouard et sa cavalerie se précipitèrent à travers les archers et les halebardiers de Sommerset. Revêtus de pied en cap d'armures impénétrables aux armes de l'infanterie, ils massacrèrent tout devant eux, marquant leur route par

des monceaux de cadavres et des torrents de sang. Edouard se distinguait entre tous par sa fureur farouche; et quand sa lance se brisa et qu'il détacha de l'arçon de sa selle sa masse d'armes noueuse, malheur advint à quiconque tenta de l'arrêter. — Heaumes d'acier, casques de cuir, colletins et cuirasses étaient également impuissants à résister à ses coups. En vain, Sommerset se jeta-t-il lui-même dans la mêlée, dès qu'Edouard suivi de sa cavalerie eut ouvert, à travers les lignes ennemies, un passage à son infanterie, les chances de succès semblèrent s'équilibrer de nouveau. Ce qu'il avait eu en vue, ce n'était pas seulement de faire une trouée momentanée, prompte à se refermer; il avait voulu enfoncer le coin dans le chêne de la guerre. Enracinés au cœur des troupes de Sommerset, revenant entamer leurs adversaires des deux côtés, ne s'éloignant que pour reparaître bientôt partout où il y avait des hommes à broyer, des hommes à culbuter, Edouard et ses cavaliers élargissaient de plus en plus la brêche devant les fantassins qui s'y engloutissaient avec fureur. Enfin le centre de l'armée de Warwick parut chanceler et tournoyer autour du sillon creusé dans ses rangs comme les vagues tournoyent autour du vide que fait une trombe marine.

Mais pendant ce temps les soldats commandés par Hastings étaient enfoncés et mis en déroute, chassés du champ de bataille ils fuyaient par bandes nombreuses du côté de la ville de Barnet et beaucoup d'entr'eux ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint Londres où ils répandirent le bruit de la victoire du Comte et de la défaite d'Edouard ([1]).

A travers le brouillard, le moine Bungey aperçut la défaite des Yorkistes et entendit leurs cris de désespoir; à travers le brouillard Sybill distingua, au pieds des retranchements que défendaient l'éminence sur laquelle elle se trouvait, un cavalier armé portant sur son heaume le cimier bien connu de Hastings, et qui, la visière levée, sommait les fuyards de se rallier, avec l'accent retentissant de la rage et du mépris.— Oubliant la cruauté passée de son amant, en face de son danger présent, elle s'élança en avant et l'appela à haute voix par son nom, faible cri perdu au milieu des grondements de la guerre.— Quant au Moine, craignant maintenant d'avoir pris le mauvais parti, il commença à laisser là ses enchantements pour adresser à Adam les plus abjectes excuses, pour l'assurer que, sans lui, il eut été massacré à la Tour, et que la corde passée à son cou, n'était qu'une comé-

([1]) Sharon Turner.

die insignifiante exigée par les préjugés des soldats.

— Hélas ! grand homme, termina-t-il, je vois encore que vous êtes plus puissant que moi; vos charmes silencieux, l'emportent sur les miens, quoique je me mette les poumons en lambeaux. Confusco inimicis, taralorolu; je n'ai pas l'intention de nuire au Comte.—Garrabora brumœ et nubes.—Seigneur Dieu, que vais-je devenir ?

Cependant Hastings, à la tête d'une petite troupe de cavaliers qui, tous chevaliers et écuyers spécialement choisis pour le combat à l'épée, faisant pleuvoir les coups autour d'eux avec un orgueil dédaigneux de gentilhommes et une fureur de soldats désespérés, Hastings dis-je, à la tête de son petit détachement, ne se fut pas plus tôt convaincu de l'impossibilité de ramener fugitifs qu'il chargea les rangs d'Oxford, et se fauchant un passage, jusqu'au centre, vint renforcer le terrible escadron d'Edouard.

V.

La Bataille.

Le brouillard était toujours si compact que Montagu ne pouvait embrasser du regard l'ensemble de la bataille. Mais calme et résolu à son poste, au milieu des flèches qui sifflaient autour de lui et venaient souvent s'émousser sur sa cuirasse de Milan, le marquis continuant à recevoir les rapports de ses aides-de-camp, débouchant l'un après l'autre de l'humide obscurité.

— Et bien, dit-il à un de ces messagers qui accourait au galop, nous avons battu le seigneur de Hastings et ses mercenaires, mais je n'aperçois pas l'étoile d'argent de la bannière du seigneur d'Oxford.

— Le seigneur d'Oxford, monseigneur, a

poursuivi l'ennemi, jusqu'à l'extrémité de la lande.

— Que les saints nous protége. — Quelle fougue téméraire. — Oxford perdra tout s'il se laisse emporter hors du champ de bataille. Galoppez vers lui, messire...

Mais non, un moment, — (un autre aide de camp venait d'arriver) quelles nouvelles de l'aile commandée par le seigneur de Warwick.

— Il est rudement pressé, brave marquis, les troupes de Gloucester paraissent innombrables, — elles débordent l'enfer, deux fois déjà son faible bras a bravé la hache d'armes du Comte, qui a épargné son enfance, mais renversé ses compagnons dans la poussière.

— Bien et quoi de nouveau au centre. Messire, demanda Montagu à un troisième écuyers qui accourait en ce moment.

— Edouard combat en personne. Il a fait trou au cœur des archers. Mais Sommerset se défend toujours valeureusement.

Le marquis se retourna vers le premier aide-de-camp.

— Au galop, messire — vite, vite... dites ceci à Oxford : pas de poursuite, qu'il se porte en toute hâte avec ses hommes vers l'aigle gauche et qu'il attaque Gloucester en queue, — au galop... il y va de la vie et de la victoire, — qu'il

arrive seulement à temps et la bataille est gagnée [1].

L'écuyer piqua des deux et plongea au milieu de la brume.

— Que les trompettes sonnent le retour, dit le Marquis, puis après un moment de réflexion, il ajouta : quoiqu'Oxford ait emmené le gros de notre cavalerie, il nous reste encore quelques bonnes lances et il faut renforcer Warwick. En avant, vers le Comte, laissez-aller. A Montagu, à Montagu.

Et la lance en arrêt, le marquis et les chevaliers qui l'entouraient et qui jusques-là n'avaient pas pris part au combat, descendirent le tertre au grand galop et rencontrèrent bientôt un détachement plus nombreux que le leur, sous les ordres des seigneurs d'Eyncourt et de Say.

En ce moment Warwick était dans une position aussi critique que celle qui avait fait lâcher pied aux forces d'Hastings ; car par une disposition analogue à celle des Lancastriens, le gros de l'armée Yorkiste se trouvant à l'aile droite sous Gloucester, ce dernier avait presqu'enveloppé le Comte [2]. — Le Duc se montrant merveilleusement digne de la confiance qui avait remis à sa faiblesse le commandement de la

[1] Fabyan.

[2] Sharon Turner.

fleur des forces Yorkistes, — à travers le brouillard, le mantelet rouge de sang qu'il portait pardessus sa côte d'armes, la tête de sanglier qui grinçait des dents, sur son heaume, se montraient soudain, partout où sa présence était nécessaire pour ranimer les courages chancelants ou aiguillonner les braves.—Il y avait quelque chose de surnaturel, de fantastique, aux yeux de deux armées, dans la force furieuse de cet être petit et grêle, si étrangement costumé, à qui on entendait incessamment répéter son cri perçant de guerre. Gloucester, à la charge, à bas les rebelles, à bas.

Tout emporté qu'il était par son farouche délire, le Prince ne dédaignait pas d'augmenter encore l'effet de sa valenr, par les combinaisons astucieuses d'une tête toujours occupée à exploiter les folies de l'espèce humaine : — Voyez voyez, s'écriait-il en s'élançant comme un météor de rang en rang, ce ne sont pas là des vapeurs naturelles ; là-bas, le puissant moine qui a arrêté les vaisseaux de Marguerite, adresse ses incantations aux puissances qui chevauchent sur les vents. Ne craignez pas les bombardes, leurs boulets enchantés s'écartent des braves, les sombres légions de l'air combattent pour nous; car l'heure est venue où le démon doit déchirer sa proie.

Et il ressemblait lui-même à un démon, tandis qu'il glapissait ainsi ses prédictions sous sa coiffure grimaçante pour se plonger ensuite au milieu des flots de piques, laissant derrière lui un sillage sanglant.

Mais l'énergie infatigable de Warwick défiait toujours les multitudes qui affluaient autour de lui, soulevées par le vent de la guerre. Son armure noire, son panache noire et son destrier noir, ressortaient sur l'air épais et cendré comme une nué enceinte du tonnerre au milieu d'un ciel nébuleux. — Le noble coursier portait son cavalier avec autant d'aisance qu'en montre le cheval de course sous son léger fardeau; le choc de l'animal lui-même n'était guère moins terrible que celui de la hache du grand Comte; protégé contre les flèches et les lances par une armure d'acier, il labourait tout ce qui s'opposait à son élan avec la pique ensanglantée de son chaperon. — Aucune colonne, quelque compacte qu'elle fut, ne pouvait résister à la charge de ce destrier et de ce cavalier. — C'était en vain même que l'indomptable Gloucester se jetait en poussant son cri de guerre au milieu de ses troupes, quand le Comte apparaissait, courant des bordées à travers le brouillard, et qu'on l'entendait répéter de sa voix sonore : courage, mes joyeux amis, courage.

Pour la troisième fois, le jeune Duc, s'élançant en tête de ses compagnons intimidés, le corps penché sur le pommeau de sa selle, son bouclier devant sa tête, sa dixième lance à la main, se rua sur son adversaire, avec cette énergie obstinée, cette vive perspicacité qui formaient le fond de son caractère, et qui, entre tous les obstacles, s'attaquait toujours à celui dont la destruction devait entraîner la chute des autres, il choisit cette fois, dans la première de ses grandes batailles, comme plus tard lors de la dernière à Boswosth, l'ame de la résistance, le chef principal, et il assaillit le géant comme le mâtin saute à la gorge et aux cornes du taureau. Warwick, au milieu du vaste espace qu'il avait déblayé à coups de hache, arrêta soudain son coursier, dès qu'il eut reconnu le cimier et le manteau écarlate de son filleul. — Même en ce moment, malgré la fièvre de son sang, malgré le souvenir de l'affront essuyé, et l'imminence du danger, son cœur généreux sentit un transport d'admiration pour la valeur de l'enfant dont il avait fait l'éducation guerrière, du fils du prince chéri d'York. — Hélas murmura le Comte, son père ne se doutait guère que ce bras conquerrait de la gloire en combattant contre son vieil ami. — Tandis que ces mots à demi articulés, s'échappaient de ses lèvres, la lance

bien dirigée de Gloucester, frappa en plein son heaume ; tout robuste et toutbon cavalier qu'était le Comte, il chancela sur sa selle tandis que le prince l'effleurait au passage, et prompt à tourner bride, jetait sa lance brisée pour l'attaquer l'épée à la main.

—Arrière, Richard, enfant, arrière, — dit le Comte d'une voix qui résonnait sourdement sous son heaume,— ce n'est pas ton sang que réclament mes outrages, — retire-toi.

— Non pas, seigneur de Warwick, répondit le Duc d'une voix posée et presque solennelle, en abaissant la pointe de son épée et en soulevant sa visière pour se faire mieux entendre, — sur le champ de bataille doivent mourir tous les souvenirs les plus doux ; en temps de paix, j'atteste Saint-Paul, que même en ce moment je vous aime sincèrement, mais j'aime encore mieux la gloire et la renommée. Sur la lame de mon épée reposent le pouvoir et la royauté, et ce que les grandes ames estiment le plus, l'ambition ; ce serait assez pour me pousser contre mon propre frère, si mon propre frère faisait pour moi obstacle à un illustre avenir. — Tu as donné ta fille à un autre, je frappe le père pour regagner ma fiancée.— En garde, et n'épargnes pas tes coups ; car tu trouverais un adversaire moins acharné dans l'homme, qui te haït le

plus, que dans celui qui sent que, suivant l'issue de la bataille, il doit voir sa fortune au pinacle ou dans la poussière, son amour à jamais désespéré ou couronné de bonheur. Rebelle, défends-toi.

Tandis que l'épée de Gloucester s'abattait avec rage, deux de ses compagnons, Pars et Melwater, s'élançant hors des lignes arrêtées à distance, accoururent prêter main forte au prince. Au même moment le sire Marmaduke Nevile et le seigneur de Fitzhugh débouchèrent des rangs opposés ; bientôt les deux corps de troupes, entraînés par cet exemple, poussèrent bravement en avant, et la mêlée devint générale et furieuse. L'épée de Richard continuait encore à ne chercher que le comte, et le comte, se contentant de parer ses coups, frappait toujours au même sur de moins nobles têtes.—Assommé sous sa hache, Mellwater roula à terre ; l'arme se releva et redescendit comme la foudre sur le sire Humphrey Bourchier, chargé par Edouard de porter à Gloucester un message, qui ne fut jamais transmis dans ce monde sublimaire. — Sous la lance de Marmaduke tomba le sire Thomas Parr, et ces trois cadavres, formant un rempart entre le comte et Gloucester, celui-ci assaillit avec fureur Marmaduke, tandis que le comte, tournant bride, chargeait au milieu des lignes ennemies

qui se dispersaient de droite et de gauche. — En avant, mes joyeux enfants, en avant, criait de nouveau la voix sonore de Warwick ; — ils lâchent pied ces tailleurs de Londres. — En avant.

Et en avant se précipitèrent les joyeux enfants des comtés d'York et de Warwick, les belliqueux métayers. Ainsi séparé de son grand adversaire, Gloucester, après avoir démonté Marmaduke, partit au galop pour aller soutenir la partie de ses troupes qui commençait à plier devant Wawick et ses chevaliers. Ce corps n'était autre que le régiment fourni par le dévouement de Londres. Nos dignes héros de Cockaigne n'étaient que peu rompus à la discipline militaire et à cette résistance opiniâtre qui fait des paysans anglais, sous des chefs habiles, la plus inébranlable milice que le monde ait connue depuis le jours où la sentinelle romaine périt au milieu des colonnes croûlantes et des torrents de lave plutôt que d'abandonner son poste sans autorisation, alors même que la société s'écroulait à Pompéia.

Que saint Thomas nous vienne en aide, grommela un digne tailleur qui, dans ses transports de valeur à Londres, loin du danger, avait bien voulu accepter le rang de lieutenant. Il n'est pas raisonnable d'exiger que des hommes de

poids et d'importance se laissent réduire en marmelades et hachés menu comme chair à pâté par les sabots des chevaux et les tranchants des haches. — Par le flanc droite, fuyez? — Et jetant bas son épée et son bouclier, le lieutenant détala dans les règles dès qu'il eut vu, gigantesque à travers le brouillard, la colonne en tête de laquelle chargeait le coursier noir de Warwick. La terreur est contagieuse, et les Londrains montraient déjà le dos à l'ennemi, quand Nicholas Alwyn cria de sa voix perçante : Honte à vous ; que diront de nous les jeunes filles d'Eastgate et du chepe. Hurrah pour les hardis enfants de Londres. A moi les robustes apprentis, que les adolescents fassent honte aux hommes ! Cette flèche pour Cockaigne. Le trait d'Alwyn partit en sifflant, et tandis que les soldats improvisés hésitaient encore, ils virent un cavalier voisin de Warwick chanceler sur sa se.le, puis tomber lourdement à la renverse. Aussitôt le comte rêna lui-même son cheval, et le petit bataillon s'arrêta à mi-carrière. Le personnage que la flèche de l'orfèvre venait de mettre hors de combat, n'était rien moins que le duc d'Exeter. Cet accident, joint à l'entraînante allocution de l'orateur, ranima comme par enchantement les courages abattus, et Gloucester ayant rejoint les compagnons de l'orfèvre, quelques secondes

plus tard, ils reformèrent leurs rangs et appuyèrent d'une volée de flèches leurs cris de Hurrah, pour la ville de Londres.

Mais la charge de Warwick n'avait fait qu'un temps d'arrêt ; et tandis que les écuyers du blessé le transportaient à l'arrière, elle fondit sur les Londrains, culbuta leurs lignes, et, en dépit des efforts de Gloucester, les refoula bien loin dans la plaine. — Cette prouesse opportune servit à dégager le Comte du principal danger de sa position, et, se hâtant de profiter de son avantage, il envoya donner l'ordre à la réserve, commandée par le seigneur de Saint-John, le chevalier de Lytton, le sire John Coniers, Dymoke et Robert Hilyard, de venir lui prêter main-forte.

A cette heure Edouard avait réussi, après un combat opiniâtre, à faire une brèche terrible dans l'aile de Sommerset ; et le brouillard était toujours si opaque et si dense, que ses antagonistes eux-mêmes semblaient s'être éclipsés du champ de bataille ; car Sommerset s'était prudemment rejeté en arrière pour reformer son bataillon en désordre. — Edouard prêta l'oreille aux divers cris de guerre qui, seuls, pouvaient l'aider à apprécier les chances du combat dans l'éloignement ; et alors ses talents de général refroidirent pour un moment sa férocité naturelle de chevalier et de soldat. Il enleva son

heaume de dessus sa tête pour mieux entendre les bruits que lui apportait l'atmosphère humide, et les cavaliers qui l'entouraient furent charmés de reprendre haleine et de se reposer des fatigues du carnage.

Le cri de *Gloucester à la charge!* ne retentissait plus... De plus en plus faible et jeté çà et là, il s'était changé en : Gloucester, à la rescousse!

Plus loin, mêlés et confus, s'élevaient les cris opposés de : A Montagu, à Montagu! — Frappez pour d'Eyncourt et le roi Edouard; — à Say, à Say!

— Ah! dit Edouard d'un air pensif, le hardi Gloucester est repoussé. Montagu se porte au secours de Warwick; Say et d'Eyncourt lui barrent le passage. Mille millions de tonnerres, la bataille ne prend pas une bonne tournure; holà, Hastings, courez, courez, courez regagner vos lauriers, et amenez-nous la réserve sous les ordres de Clarence; mais ne vous éloignez pas de lui vous m'entendez, il pourrait encore déserter. Oh, oh!.. encore une fois Gloucester à la rescousse; — ah! comme le cri de Warwick résonne haut et ferme. — Par l'épée flamboyante de Saint-Michel, nous ferons baisser de ton cette voix hautaine ou nous serons à jamais muet nous-même, avant que la journée ait fait un pas d'une heure vers le jugement dernier.

Edouard remit son heaume sur sa tête, l'a-

graffa avec soin, s'affermit en selle et, suivi de ses chevaliers, regagna son infanterie qu'il mena à l'endroit où la bataille se déchaînait avec le plus de furie, autour du destrier noir de Warwick et du rouge mantelet de Richard.

VI.

La Bataille.

Il était à peine huit heures du matin quoique la bataille eût déjà duré trois heures, et la victoire penchait tellement du côté du Comte, qu'il ne fallait rien moins que quelque funeste catastrophe pour la lui arracher. — Montagu s'était ouvert un passage jusqu'à lui, Sommerset avait reformé son front de bataille. — Le concours de la réserve avait presque complété la défaite de l'aile de Gloucester. La nouvelle infanterie sous les ordres d'Hilyard, la cavalerie toute fraîche du sire John Coniers et des autres chevaliers ses collègues, faisaient un terrible dégât en déblayant la plaine. Gloucester, dispu-

tait pied à pied le terrain ; mais écrasé maintenant par le nombre, il était repoussé de plus en plus vers la ville, lorsque tout à coup un pâle et maladif rayon de soleil, une ombre de rayon plus semblable à la lueur aqueuse d'une lune à son déclin, qu'à la splendeur du roi de la lumière, se fit jour à travers le brouillard et montra aux regards des troupes du Comte, les bannières et les symboles d'un nouveau corps de troupes arrivant droit à la mêlée.—Voyez, s'écria le jeune Seigneur de Fitzhugh, voyez l'étendart et le signe de l'Usurpateur, un soleil d'argent. Edouard lui-même se jette entre nos mains, en avant haches et piques, lances et glaives, flèches et javelots. Sus, sus, et couronnons dignement la journée.

Hyliard partagea cette fatale erreur à la vue des troupes, qui accouraient et de leur symbole d'argent. Sur un ordre sorti de ses lèvres, tous les arcs lancèrent leurs flèches, au même moment, alors que cavaliers et fantassins se ruaient sur l'ennemi supposé, le rayon momentané du soleil cessa de briller et les deux troupes en vinrent aux prises au milieu du brouillard. Après une courte lutte, un cri horrible et soudain de *trahison ! trahison !* retentit soudain de part et d'autre. L'étoile d'Oxford qui revenait de poursuivre les fuyards, avait été prise pour le soleil

d'Edouard [1]. Les amis massacraient les amis et quand on découvrit l'erreur chacune des deux légions crut que l'autre avait trahi. En vain Montagu et Warwick d'un côté et de l'autre Oxford et ses capitaines s'efforcèrent-ils de dissiper la confusion et de réunir ceux qu'une méprise avait ameutée l'un contre l'autre. Tandis que régnaient encore le doute et la stupeur, Edouard d'York lui-même à la tête de ses chevaliers, se précipita au centre des Lancastriens, et ses bannières à peine distinguées de celles d'Oxford, redoublèrent encore la consternation et l'incertitude générale. — Sonore et retentissante comme une trompette s'élevait la voix d'Edouard, tandis qu'à travers la mêlée dansait sa plume neigeuse, comme une crête d'écume sur une mer en courroux. Ecoutez, de plus en plus rapprochés, résonnent et résonnent encore des pas de chevaux et des cliquetis d'armes. — Les flèches sifflent et se croisent... on entend crier: Hastings à la charge. — Fraîche et altérée de gloire et de sang, arrivait la forte réserve du roi Edouard; de tous les coins du champ de bataille, les chevaliers yorkistes convergeaient à l'endroit où le tumulte plus bruyant et plus désordonné que jamais, leur indiquait que la ba-

[1] Conf. Croyl. 555, Fabyan, Habington, Hume, Sh. Turner.

taille avait maintenant concentré toute sa fureur.

Là, fondait comme des vautours plombant sur leur proie, leur foule acharnée, là, tourbillonnaient d'Eyncourt, et Level, et maint autre, là s'abattaient l'épée sanglante de Cromwel et la masse de Say; là, ralliant de nouveau ses myrmidores à demi battus quelques instants auparavant, se voyait Gloucester, le heaume bossué et enfoncé ; mais le cimier encore surmonté de sa tête de sanglier grinçant des dents avec une grimace de colère. — Mais plus odieux que tous aux yeux du Comte, chevauchant à peine à une toise de lui, luxueusement vêtu, comme pour une fête, et étalant sur son manteau coquet le symbole de Clare, apparut distinctement le parjure Clarence. Ce n'était plus un combat maintenant; il eut été aussi facile aux Danois de faire refluer loin de son marchepied les flots de la mer, qu'à Warwick et à ses compagnons de résister à l'ouragan des ennemis ameutés contre eux. Eblouis tantôt par l'étoile d'Oxford, tantôt par le soleil d'Edouard, ils distribuaient au hasard leurs coups qui souvent portaient sur des amis;— pour compléter la déroute, Sommerset et la tête de sa division accouraient précisément au secours du Comte, au moment où avaient été poussés les cris de trahison, et où Edouard avait affectué sa charge. Ces soldats,

presque tous Lancastriens, ne se souvenaient que trop de la défection de Clarence et de l'Archevêque, et s'étaient toujours défiés de Montagu sinon de Warwick. — Croyant leur soupçons justifiés par l'événement, ils perdirent soudain courage, et Sommerset lui-même se mit à la tête de la fuite.

— Tout est perdu dit Montagu, tandis que côte à côte les deux frères faisaient face à l'ennemi et arrêtaient pour un moment le choc des Yorkistes.

— Pas encore répondit le Comte, un détachement de mes archers du Nord occupe encore ce bois, — je les connais, ils se battront jusqu'au dernier souffle. Allons donc les rejoindre avec ce que nous pourrons leur amener d'hommes. — Vous, dirigez sur ce point vos soldat, et moi je protégerai la retraite, où est le sire Marmaduke Nevile?

— Ici.

— Ah! vous voici de nouveau à cheval... J'ai pour vous une mission périlleuse: prenez le sentier qui descend la colline; le brouillard s'épaissit dans les fonds, il se peut qu'il vous cache à l'ennemi.—Rejoignez Sommerset. Il s'est enfui vers l'ouest, dites-lui de ma part que, s'il peut rallier un détachement de cavalerie, une poignée d'homme seulement, et charger soudain

Edouard en queue, il réparera ainsi tout le mal. —S'il refuse, que la ruine de son roi et le massacre de braves qu'il délaisse retombent sur sa tête. —Vite, à toute bride Marmaduke. Un mot encore, ajouta le Comte à voix basse, si vous échouez auprès de Sommerset, ne revenez pas sur vos pas, — gagnez le Sanctuaire ! vous êtes trop jeune pour mourir, cousin. — Au galop et suivez les gorges de la lande.

Le chevalier disparut Warwick; se tourna vers ses compagnons : — Mon hardi neveu Fitzhugh et vous, braves cavaliers, qu'on se serre autour de moi. Ainsi nous sommes cinquante chevaliers. — Hate-toi, Montagu, de gagner le bois,... au bois, au bois.

Si grand, à ces époques héroïques était l'individu même au milieu des multitudes tassées par la guerre, que l'histoire rivalise avec la poésie, pour montrer combien pesait dans la balance d'une bataille l'épée de l'homme isolé ou du petit nombre. Tandis que Montagu, avec une rapide habileté et une voix promettant encore la victoire, rassemblait les débris des lignes et gagnait en bon ordre la lisière du bois, Warwick et ses chevaliers protégèrent leur retraite contre les innombrables cavaliers des rangs d'Edouard qui, de moment en moment, allaient toujours s'épaississant. Tantôt séparés et chargeant isolé-

ment, tantôt se serrant de front, ils réussirent à distraire, à mettre en défaut et à harasser l'impétuosité de l'ennemi. Jamais, dans toutes ses guerres, dans toutes les anciennes prouesses de son bras indomptable, jamais Warwick ne s'était montré aussi supérieur, qu'en ce moment critique, à toute la belliqueuse chevalerie de son époque. — Trois fois il pénétra presque seul au cœur des gardes d'Edouard, assommant tout devant lui. Alors périrent sous sa hache-d'arme le seigneur de Cromwell et le redoutable seigneur de Say ; alors, oubliant sa vieille affection, il terrassa lourdement Gloucester lui-même. La dernière fois, il se fit jour jusqu'à Edouard lui-même, renversa baigné dans son sang le porte-étendart du roi, et désarçonna Hastings qui se jetait sur sa route. En l'apercevant, Edouard grinça des dents avec une joie féroce et se dressa sur ses étriers ; pendant quelques instants la masse du Roi et la hache du Comte se heurtèrent comme la foudre heurte la foudre ; mais une centaine de cavaliers s'élancèrent à la rescousse et dérobèrent au Vengeur déçu sa proie. Chargeant et se repliant ainsi tour-à-tour, repoussant de plus en plus loin à chaque charge la redoutable multitude ameutée à la mort du lion, le grand Comte et ses chevaliers dévoués, malgré la terrible réduction de

leur nombre, parvinrent enfin à couvrir la savante retraite de Montagu; et quand ils atteignirent la lisière du bois et se précipitèrent à travers l'étroite ouverture des palissades, les archers du Yorskire firent honneur à la confiance de leur seigneur et saluèrent sa venue avec des acclamations de fête.

Mais hélas! il ramenait avec lui bien peu des acteurs de ces merveilleuses prouesses de valeur et de désespoir. Des cinquante chevaliers qui avaient partage les périls du Comte, onze seulement avaient gagné le bois; et quoique de ce nombre fussent les plus fameux (excepté le sire John Conniers qui avait ou succombé ou pris la fuite) leurs chevaux plus exposés qu'eux-mêmes, étaient pour la plupart blessés et hors de service. En ce moment le soleil perça de nouveau le brouillard; cette fois ce n'était plus une faible lueur, un rayon égaré, mais bien une lumière vive et presque joyeuse qui permit au regard d'embrasser beaucoup plus complètement que jamais tous les épisodes du champ de bataille.

A droite et à gauche, se voyaient en pleine fuite, les restes de la cavalerie de Warwick. Nulle trace des lances d'Oxford, des haches de Sommerset. Exeter, percé de la flèche d'Alwyn, gissait froid et insensible, loin de la lutte, abandonné même de ses écuyers.

En face des archers et du peu de troupes ramenées par Montagu, étaient arrêtées les forces immenses d'Edouard avec leurs mille bannières brillant au soleil; car à la vue des débris de l'armée du Comte retranchés sur la lisière du fourré, le désir de consommer sa victoire et sa vengeance avait rendu au Roi toute sa prudence, et; redoutant une embûche, il avait brusquement fait halte.

Quand la faible troupe des défenseurs du Comte aperçut ainsi sa puissante armée qui accourait l'écraser, quand elle vit l'étendue de ses pertes et du danger que la menaçait d'un côté, une poignée d'hommes; de l'autre, une foule innombrable; une exclamation de terreur et de consternation sortit simultanément de tous les rangs.

— Enfants, cria Warwick, ne vous laissez pas abattre, Henry, à Azincourt, a gagné une partie encore plus désespérée que la nôtre.

Mais les murmures continuèrent à se faire entendre parmi les archers, les plus dévoués des serviteurs du Comte, jusqu'à ce que sortit des rangs leur capitaine, vieillard aux cheveux blancs, mais encore droit et musculeux, relique de fer de cent batailles.

— Retournez à vos hommes, Marx Forester, dit sévèrement le Comte.

Le vieillard n'obéit pas,— et s'approchant de

Warwick, il se jeta à deux genoux devant lui :

— Fuyez, mon seigneur, — la fuite est encore possible pour vous et vos cavaliers. — Fuyez par le bois, nous vous ferons un rempart de nos corps. —Vos enfants, o père de vos dépendants, vos enfants de Middleham n'ambitionnent rien de mieux que de mourir pour vous, n'est-il pas vrai, mes braves? — Et le vieillard, se remettant sur pied, se tourna vers ceux qui étaient à portée de sa voix. Ils répondirent par une acclamation unanime.

— Mark Forester a raison, dit Montagu. — Sur vous repose la dernière espérance de Lancastre. Vous pouvez encore rejoindre Oxford et Sommerset. — Par ici, à travers le bois, venez. — Et il saisit la bride du Comte.

— Chevaliers et gentilshommes, dit le Comte en sautant à terre et en levant en partie sa visière, tandis qu'il se tournait vers les cavaliers. Fuie qui veut avec le seigneur de Montagu ; mais que ceux qui, dans une juste cause ne désespèrent jamais de la victoire et qui, quoi qu'il arrive, ne redoutent pas de paraître devant leur créateur après une mort héroïque, — que ceux-là mettent pied à terre avec moi. — Tous les cavaliers et Montagu le premier, sautèrent à bas de leur cheval. — Camarades, continua le Comte en s'adressant à ses vassaux, quand les

enfants combattent pour l'honneur d'un père, le père ne fuit pas devant le péril où il a attiré ses enfants. — Que serait pour moi une vie entachée du sang de mes dépendants bien-aimés, lâchement abandonnés par leur chef. Edouard a annoncé qu'il ne ferait quartier à personne. — Insensé, il nous donne la force surhumaine du désespoir. A vos arcs, une flèche, une seule flèche qui pénétrerait au défaut de la cuirasse du tyran, suffirait pour dissiper en fumée cette armée. Le sire Marmaduke est aller rallier le noble Sommerset et ses cavaliers ; si nous pouvons tenir bon une petite heure, il est encore possible que l'ennemi soit assailli en queue, et que la victoire nous reste. Courage, donc, mes enfants. — Ici le Comte leva le plus possible sa visière, et montra à ses archers son front souriant : Est-ce là le visage d'un homme qui croit tout espoir perdu ?

Cependant, l'éclaircie soudaine avait révélé au roi Henry la dispersion de ses partisans. A l'arrière des palissades qui protégeaient l'eminence où il était placé, se voyait déjà un rassemblement nombreux de curieux (1) que la cessation du feu des bombardes avait enhardis à s'aventurer sur le champ de bataille et qui,

(1) *Ceux qui regardaient et ne combattaient pas*, Fabyan.

emplissant maintenant le cimetière d'Hadley, s'efforçaient d'entrevoir Henry le saint et Bungey le sorcier. Au milieu de la foule serpentaient les robes des Tymbestères, empressées de se rapprocher des barrières comme des louves attirées par l'instinct du sang autour des feux de quelque voyageur. — En ce moment, le Moine se tourna vers un des gardes debout à côté de lui :—Le brouillard, dit-il, n'est plus nécessaire ; — le roi Edouard a gagné la bataille, n'est-ce pas ?

— Certes, grand-maître, répondit le soldat, il ne manque plus rien au triomphe du Roi, que la mort du Comte.

— Infâme nécromancien, entends-tu cela? cria Bungey à Adam, à quoi servent tes bombardes et ton talisman? — Écoute ici : — révèle-moi le secret de ton dernier sortilége, de cette machine diabolique que j'ai là sous mon pied et je puis encore épargner ta vie.

Adam haussa les épaules avec un air d'impatient mépris. — A moins que je te transmisse ma science, mon secret serait inutile pour toi, être infâme et stupide, je défie ta malice.

Sur un signe du Moine, le soldat debout derrière Adam passa sans mot dire autour d'une des branches de l'arbre défeuillé le bout de la corde qui enveloppait le cou du savant.

— Arrête, pas avant que j'en donne l'ordre, murmura Bungey et il ajouta, se parlant à lui-même : le Comte peut encore se relever. Là-dessus il se remit à vociférer ses conjurations.

Cependant les regards de Sybill s'étaient un instant détournés de son père, car à l'extrémité de la vallée illuminée soudain par le soleil, ses yeux avaient aperçu le toit de la vieille ferme et son verger, maintenant, hélas, dépouillé par l'hiver des fleurs qui l'étoilaient quelques mois auparavant. Bien loin du champ de bataille se cachait cet asile de paix, cette demeure autrefois fortunée où elle avait si souvent attendu la venue de l'infidèle.

Plus saintes et plus solennelles étaient les pensées du roi condamné par le destin. — Ses regards s'éloignèrent du champ de bataille pour se fixer sur le clocher de l'église, et, tandis qu'il le contemplait, la cloche du beffroi commença son religieux tintement. — On était à l'heure de l'office du dimanche et, au milieu de l'horreur et du carnage, la sainte coutume n'avait pas été abandonnée.

— Ecoutez, dit tristement le Roi, ce tintement appelle bien des ames à Dieu.

Tandis que ces choses se passaient sur l'éminence d'Hadley, Edouard, entouré d'Hastings, de Gloucester et de ses principaux capitaines,

profitait de l'éclaircie inattendue, pour reconnaître la position de l'ennemi avec la pénétration de son génie sanguinaire. Cette bataille, dit-il, n'est pas une victoire et n'assure en rien ma couronne, si Warwick nous échappe. Lowell et Radcliffe, je vous confie cent chevaliers, la tête du Comte rebelle; réservez-lui tous vos coups.

— Et Montagu, demanda Radcliffe?

— Montagu, —vraiment, ce pauvre Montagu, il m'a été aussi cher qu'un fils de ma propre mère, d'ailleurs, se dit-il à lui-même, je n'ai rien à me reprocher envers Montagu et par conséquent je puis lui pardonner. — Epargnez le Marquis. — Je me méfie de ce bois, il doit cacher plus de troupes que n'en montre la lisière. — Venez ici d'Eyncourt.

A quelques minutes de là, Warwick et ses défenseurs virent deux troupes de cavaliers se détacher du corps principal, et se diriger l'une à droite l'autre à gauche, suivies par de nombreuses lignes de hallebardiers qu'elles étaient chargées de protéger; puis le gros des Yorkistes marcha lentement et en bon ordre contre les retranchements des Lancastriens. — Le but d'Edouard était évident; il voulait envelopper ses adversaires acculés dans leur dernière retraite. — Mais Montagu et son frère n'étaient

pas restés les bras croisés. La plus grande partie des archers avait été savamment embusquée au milieu des arbres; les hallebardiers étaient déployés le long des palissades formées de pieux aigus et de troncs renversés; et à l'endroit où s'ouvrait l'étroit passage Hilyard et les plus braves de ses soldats s'étaient postés en rangs pressés, remplissant la brêche de leurs poitrines de fer.

Et maintenant, tandis qu'au son des trompes et des clairons, livrant au vent une mer de panaches, de piques et de bannières, arrivaient les tumultueux mercenaires de la mort, Warwick, la visière levée, l'aigle de son cimier étalant encore ses longues ailes intactes, se dressait en tête des siens à côté de son fameux destrier. D'après ses ordres on avait débarrassé la poitrine du noble animal de sa cotte d'armes, et soulagé de ce poids, il semblait aussi peu épuisé, aussi plein d'ardeur que son cavalier. Pas un des poils de sa robe lustrée n'avait été rebroussé, et les lignes Yorkistes s'entendirent accueillir par un long hennissement d'ardeur et de colère. A la vue de ce cheval et de ce cavalier si proéminents au milieu du petit bataillon, le jeune Lowell dit à l'oreille de Radcliffe—: Par le ciel, préférerais qu'Edouard m'eût demandé ma propre tête, plutôt que celle de ce valeureux Comte.

— Bah! jeune homme, dit l'inexorable Radcliffe, peu m'importe de quoi sont faits les marche-pieds de mon ambition.

Tandis qu'ils parlaient ainsi. Warwick s'était tourné vers Montagu et ses chevaliers :

— Notre seule espérance repose dans le courage de nos hommes, dit-il : — A Touton, alors que je donnai le trône à ce perfide, je tuai de mes propres mains mon noble Maleck pour montrer que je voulais vaincre ou mourir où j'étais, et j'enflammai tellement la bravoure des soldats par ce sacrifice que nous gagnâmes la bataille déjà à moitié perdue; aujourd'hui de même... Mais vous vous railleriez de moi en d'autres circonstances, gentilshommes, car ma main tremble, cette même main dans laquelle le pauvre animal a si souvent mangé; Saladin dernier enfant de ta race, sers-moi par ta mort comme tu m'as servi pendant ta vie. — Ce n'est pas pour moi, ô le plus noble des coursiers, ce n'est pas pour moi, que je t'immole.

Il baisa son destrier au front et Saladin, comme s'il eût deviné son sort, abaissa humblement sa tête altière et lécha le gant de fer de son maître. Le coursier et son cavalier étaient si étroitement associé dans l'esprit des spectateurs qu'un sacrifice humain ne les eût pas ému plus profondément, lorsque, couvrant d'une main les yeux de

l'animal, le Comte leva de l'autre son épée, et qu'elle s'abattit étincelante et rapide. Un sourd gémissement parcourut les rangs des soldats et des chevaliers. — Ils tressaillirent, animés soudain d'un indicible transport, c'était à eux, à eux seuls que leur seigneur confiait sa destinée et sa vie; ils ne se reconnaissaient plus eux-mêmes, leur courage était plus qu'humain, pas de fuite pour Warwick, en Warwick ils vivaient et mouraient; l'immolation du destrier produisit sur les ennemis comme sur les amis, l'impression la plus propre à fortifier le dernier refuge du désespoir. Edouard lui-même comprit le sens de cette résolution, la victoire de Touton lui revint en mémoire et un frisson de terreur et de remords pénétra jusqu'à son cœur.

— Il veut mourir comme il a vécu, dit Gloucester avec admiration; — si je suis réservé à une telle bataille, que Dieu m'accorde une telle mort!

Ces paroles étaient à peine sorties des lèvres du duc, que Warwick un pied sur le cadavre de son fidèle compagnon, ordonna une décharge générale; et aussitôt une grêle meurtrière de flèches assaillit la colonne des Yorkistes. Ils ne s'arrêtèrent pas dans leur marche, mais pour se précipiter au combat, ils eurent à franchir une centaine de corps morts. — Malgré l'immense

supériorité du nombre des adversaires de Warwick, l'habileté de ses archers, la force de sa position, et les palissades qui tenaient la cavalerie en échec rendaient extrêmement périlleuse l'attaque du retranchement; mais les ordres d'Edouard furent prompts et vigoureux; il s'inquiétait peu de perdre des hommes et, à mesure qu'une ligne tombait une autre la remplaçait aussitôt. Derrière les barricades au premier rang se tenaient Montagu, Warwick et leurs indomptables chevaliers, la fleur de l'ancien héroïsme normand. — Comme les vagues se brisent vainement contre un rocher, vainement se ruaient les cohortes d'Edouard contre cette muraille d'acier. Le soleil brillait toujours dans le ciel et la victoire était toujours indécise. — Si Marmaduke ramenait au combat les troupes de Sommerset et prenait l'ennemi en queue, Montagu et le Comte sentaient qu'ils pouvaient encore triompher. Bien souvent le Comte s'arrêtait pour tâcher d'entendre dans l'éloignement le cri de Sommerset, bien souvent Montagu relevait sa visière pour chercher du regard les bannières et les lances du duc Lancastrien. Et tandis que le Comte prêtait l'oreille et que Montagu sondait du regard l'horizon, l'armée d'Edouard semblait à chaque instant grossir et s'étendre de plus en plus. Le régiment qui s'enorgueillissait de l'é-

nergie obstinée d'Alwyn était maintenant en mouvement, et encouragés par la hardiesse du jeune Saxon, les enfants de Londres poussaient devant eux sans s'inquiéter du sort de ceux dont ils prenaient la place. Alwyn dont l'œil perçant, habitué aux brouillards du nord, avait distingué l'ouverture confiée à la garde d'Hilyard, évita l'endroit défendu par les chevaliers pour se porter à gauche vers le côté faible des retranchements, et résolut de forcer le passage à la pointe de la pique (arme qui correspondait alors à notre baïonnette). — Le premier assaut fut si impétueux que les Yorkistes pénétrèrent dans la brêche. Les plus avancés étaient irrésistiblement poussés par la multitude qui pesait derrière eux, et Hilyard n'avait pas assez d'espace pour brandir son épée à deux mains à laquelle il avait imposé une rude tâche durant la matinée. Tandis que la lutte s'échauffait et demeurait incertaine, l'aile droite commandée par d'Eyncourt avait pénétré dans le bois et, surprise de ne pas découvrir d'embûches, venait de tomber sur les archers de l'arrière. Rien ne saurait peindre l'horrible aspect de la scène. Des cris, des râles de morts, et l'ineffable rugissement des passions humaines résonnaient terribles, confus et infernaux sous les arbres dépouillés par l'hiver. La stratégie prévoyante et active d'E-

douard venait de faire avancer une des lourdes bombardes. Warwick, Montagu et la plupart des chevaliers quittèrent en ce moment leur poste auprès des palissades pour courir au secours des archers attaqués par derrière; à peine s'éloignaient-ils que la décharge du canon fit voler en pièces le faible retranchement. Aussitôt cavaliers et fantassins se ruèrent dans la brêche; et au-dessus du fracas planait la voix d'Edouard criant sans cesse : Frappez, et pas de quartier; la bataille est gagnée, la bataille est gagnée. — Victoire! victoire! répétèrent ceux qui le suivaient, et les acclamations de triomphe volèrent de rang en rang, de colonne en colonne; elles arrivèrent jusqu'au roi Henry; et il joignit les mains pour prier: elles arrivèrent jusqu'au Moine farouche et il fit un signe au mercenaire debout derrière Warner; elles arrivèrent jusqu'au prêtre appelé à officier dans l'église d'Hadley et il entra sans s'émouvoir au sanctuaire. La cloche, changeant ses tintements en un carillon plus vif et plus joyeux, invita les vivants à se préparer à la mort et l'ame à s'élever au-dessus des cruautés et des faussetés, des plaisirs et des pompes, de la sagesse et de la gloire du monde. Soudain comme sa voix se taisait, on entendit partir de l'éminence voisine un cri perçant de désespoir, un cri de femme, que

couvrit l'explosion d'une bombarde dans la plaine.

Les Yorkistes continuaient à se précipiter dans le passage forcé par Alwyn. — Rends-toi, mon brave, cria le courageux Orfèvre à Robert Hilyard dont il admirait l'énergie opiniâtre, si semblable à la sienne, et en qui il avait reconnu un compatriote du nord en l'entendant encourager ses hommes.—Rends-toi et je ferai en sorte que tu aies la vie sauve. Jette les yeux autour de toi. Vous êtes battus.

— Insensé, répondit Hilyard en grinçant des dents, le peuple n'est jamais battu. — Il achevait à peine ces mots qu'une nouvelle décharge de la bombarde l'emporta en lambeaux.

— En avant pour Londres et la couronne, cria Alwyn, le peuple ce sont les citoyens !

En ce moment, Radcliffe et Lovell à la tête des chevaliers mis sous leurs ordres, fendirent au galop les rangs des Yorkistes pour aller accomplir leur mission finale.

Derrière la colonne qui consacre encore le souvenir de « la grande bataille » de ce jour, s'étend maintenant un pré triangulaire qui fait face à une petite maison. A cette époque, ce terrain était planté de bois et à l'endroit où s'élèvent maintenant deux arbres grêles, symboles de la race de pygmées qu'a enfantée

notre étroite et ignoble civilisation, s'élançaient alors deux chênes colosssaux, contemporains des guerriers de la conquête normande. Ils croissaient tout près l'un de l'autre; et pourtant quoique entrelaçant leurs racines, quoique leurs branches se confondissent, ils s'étaient developpés sans se nuire mutuellement. — Tous deux d'égale grandeur et d'égale majesté, ils trônaient comme les deux géants jumeaux de la forêt. Ce fut devant ces arbres, dont les vastes troncs pouvaient les protéger contre les attaques du derrière que Warwick et Montagu prirent leur dernière position. Devant eux s'élevaient littéralement des monceaux de cadavres, amis ou ennemis, confondus pêle-mêle, car les deux nobles frères avaient été jusqu'au bout le centre des fureurs de la bataille, et maintenant ils se dressaient presque solitaires dans le désespoir sublime de la valeur, au milieu des ruines de la guerre, en travers de la marche irrésistible du destin. Ils avaient gagné côte à côte cette retraite, et tandis que les assaillants vulgaires s'éloignaient d'eux, laissant les corps des morts les défendre contre la mort, ils se tournèrent l'un vers l'autre comme pour se faire un dernier adieu sur la terre.

— Pardonne-moi, Richard, dit Montagu, pardonne-moi ta mort. Si je n'eusse pas cru si

aveuglément à l'ordre fatal de Clarence, le barbare Edouard n'aurait jamais franchi vivant le défilé de Pontefract.

— Ne te fais aucun reproche, répondit Warwick, nous ne sommes que les instruments d'une volonté plus sage. — Que Dieu t'absolve, mon frère. Nous laissons ce monde à la tyrannie et au vice. — Que le Christ recouvre nos ames !

Pendant un instant leurs mains se pressèrent, puis régna un morne silence. De tous côtés, devant, derrière, au loin et au large, se déployait sous les rayons du soleil, l'armée victorieuse ; et ce court moment de répit suffit pour montrer la sublimité de leur résistance; le plus sublime défi jeté par des cœurs sans peur à la force brutale du grand nombre. Des milliers d'hommes étaient là qui les voyaient seuls et adossés aux deux chênes, et pourtant nul ne bougea pour marcher contre eux. Le souvenir des exploits passés de Warwick, de ses prouesses pendant la bataille, toute la splendeur de sa carrière et de son nom, faisaient craindre aux timides de frapper, et rendaient] les braves honteux d'assassiner. — Le noble d'Eyncourt sauta à bas de son coursier et s'avança vers les deux frères ; les cavaliers de sa suite imitèrent son exemple ;

— Rendez-vous, mes seigneurs, rendez-vous,

vous; vous avez fait tout ce que pouvaient des hommes.

— Rends-toi, Montagu, murmura Warwick, Edouard ne peut te faire de mal. La vie a des douceurs, on le dit du moins.

— Elle n'en a plus quand le pouvoir et la gloire se sont enfuis. — Nous ne nous rendons pas, sire chevalier, répondit d'un ton calme le Marquis.

— Mourez donc et faites place aux hommes nouveaux que vous avez accablés de tant de dédains, s'écria une voix menaçante; et Radcliffe, qui s'était approché, mit pied à terre et hêla ses limiers.

Avant que l'ombre eut eu le temps de franchir sept degrés sur le cadran solaire, sept corps avaient rendu leur ame sous la hache de Warwick et l'épée de Montagu. Pendant cette courte lutte, au milieu de la stupeur et de la fascination de leurs adversaires, toute une guerre se concentrait encore autour de l'étroit espace qu'ils occupaient.

Mais à la suite des guerriers arrivaient les guerriers, et la rage de la lutte gagnait les plus tièdes. Montagu fut renversé à genoux, Warwick le couvrit de son corps; cent haches résonnèrent sur le heaume penché du Comte, cent glaives dirigèrent leurs pointes vers les jointures

de son armure. — Soudain retentit un cri unanime ; — escalandant les monceaux de cadavres, perçant la foule entassée sous les chênes, le destrier de Gloucester s'élança sur le lieu du combat. — Les glaives avaient cessé de frapper ; les meurtriers se tenaient en demi-cercle, muets et immobiles. Côte à côte, et étreignant encore la hache et l'épée dans leurs mains de fer, gisaient Montagu et Warwick.

Le jeune Duc, la visière levée, contempla en silence ses ennemis terrassés. Puis, mettant pied à terre, il décrocha de sa main le heaume du Comte. Un instant ranimé par la fraîcheur de l'air, le héros rouvrit les yeux, remua les lèvres et souleva faiblement sa hache dégoutante de sang ; la foule armée recula de terreur. Mais l'ame du Comte, obscurcie d'un nuage et près de s'envoler, s'était enfuie bien loin du combat et de ses pensées de colère et de vengeance, vers des souvenirs plus doux, vers ces souvenirs qui sont les derniers à s'éteindre dans les cœurs mâles et loyaux.

— Ma femme, mon enfant, balbutia indistinctement Warwick, mes bien-aimées, que Dieu vous console. Et avec ces mots, il rendit le dernier soupir, sa tête retomba sur la terre, sa mère ; son visage s'immobilisa calme et serein comme doit l'être le visage d'un soldat quand

un trépas valeureux a dignement couronné une vie valeureuse.

— Ainsi, murmura le jeune Prince, pensif et oublieux de la foule, ainsi périt la race de fer. — Il git à terre le dernier des Barons qui pût tenir tête au trône et commander au peuple. Le règne de la force expire avec la chevalerie et les hauts-faits d'armes. Et sur le cadavre de ce grand homme, je vois poindre une ère nouvelle.

Heureux désormais quiconque a le génie de l'intrigue et de l'astuce ; heureux qui sait aduler et sourire. — S'éveillant en sursaut de sa rêverie, le sublime hypocrite dit avec un accent de douloureux reproche : Vous vous êtes laissés emporter trop loin, chevaliers et gentilshommes, la Maison d'York était assez puissante pour épargner de tels ennemis. — Sonnez trompettes, — en rangs et volte face. — Place ici, place ;— Voici venir le roi Edouard. — Vive le Roi !

VII.

Les derniers Pèlerins du long cortége en marche vers le terme commun.

Le Roi et les Princes, ses frères, aussitôt après la victoire, s'étaient dirigés vers Londres pour y porter la nouvelle de leur triomphe. Les fantassins étaient restés en arrière afin de se remettre des rudes fatigues de la journée ; et, autour de l'éminence voisine de l'église d'Hadley, se pressaient en foule les paysans des environs, partagés entre la curiosité, l'étonnement et la terreur ; car c'était de là que le saint Henry (qu'on reconduisait maintenant dans une prison dont il ne devait plus sortir vivant) avait assisté à la destruction de l'armée rassemblée en son nom ; c'était là que venaient d'être déposés les corps de Warwick et de Montagu, tandis qu'on leur préparait une bière pour les transporter à

Londres [1]; et c'était là enfin que le fameux Moine avait évoqué les brouillards, exorcisé les canons enchantés, et vaincu les horribles machinations du sorcier Lancastrien.

Non loin du tertre, un jeune capitaine Yorkiste fendait la foule accompagné d'un chevalier ennemi qu'il avait fait prisonnier et qu'il conduisait à la tente du seigneur de Hastings, le seul des capitaines dont il y eut lieu d'attendre merci, et qui n'avait pas suivi le Roi, afin de veiller au transport des deux illustres morts. — Ne vous écartez pas de moi, messire Marmuduke, dit le Yorkiste, il faut nous adresser à Hastings pour apaiser le Roi; et s'il n'espère pas obtenir votre grace, il peut au moins, après une telle victoire, favoriser la fuite d'un ennemi.

— Ne t'inquiète pas de moi, Alwyn, dit le

[1] Les cadavres de Montagu et du Comte furent exposés, tête nue, pendant trois jours, dans l'église Saint-Paul, — afin que l'on ne put exciter par la suite des rebellions, en prétextant qu'ils étaient encore en vie. Après cette exposition ils furent transportés au prieuré de Bisham, dans le Berkshire, où les deux frères turbulents reposent au milieu de leurs ancêtres maternels (les comtes de Salisbury). Le vaste fleuve de leur sang s'est divisé en mille petits ruisseaux, si faibles, qu'on en remarque à peine la trace. — *Sic transit gloria mundi.* Histoire d'Edouard IV, par Habington, composition des plus éloquentes, mais incorrecte comme histoire.

chevalier, quand j'ai trouvé Sommerset sourd à tout, excepté à ses craintes, je suis revenu sur mes pas pour succomber à côté de mon chef; mais hélas, il était trop tard, trop tard ! — Plutôt, maintenant, la mort que la vie. Le sourire du seigneur de Warwick était pour moi ce que sont pour d'autres la famille, les liens de parenté, l'ambition et l'amour.

Alwyn, respectant la généreuse douleur de son prisonnier, profita de son émotion pour l'entraîner loin du lieu où les chevaliers et les guerriers, groupés en masses plus compactes qu'ailleurs, contemplaient avec une tristesse respectueuse et militaire, les cadavres des deux frères héros. — Se faisant jour au milieu d'une foule plus humble de paysans, de citoyens et de femmes portant leurs enfants sur leurs bras, il arriva soudain en face d'une troupe de tymbestères qui dansaient autour d'un arbre de feuille, en chantant un refrain bizarre et désordonné, mais vif et joyeux.

— Qu'est-ce à dire, que signifient ces réjouissances obscures, en un tel moment ? demanda l'artisan à un métayer qui regardait avec de grands yeux.

— Elles dansent tout bonnement, les pauvres enfants, autour du malin sorcier qu'a fait étrangler le moine Bungey et de sa fille la magicienne.

Un frisson de pressentiment se glissa dans les veines d'Alwyn. — Il s'élança en avant dispersant villageois et tymbestères avec son épée encore sanglante ; son pied heurta des débris épars; c'étaient les fragments de la pauvre Euréka, que le moine avait mise en pièces pour en arracher son pivôt de diamant. — Le bourreau ne pouvant hériter de la science de sa victime, le mécanisme et l'invention, le travail et le génie étaient sans valeur pour lui; mais la superstition, le préjugé et la folie avaient leur valeur, et l'imposteur, qui détruisait la machine, avait fait main basse sur la pierre précieuse.

A une des branches de l'arbre défeuillé pendait le cadavre d'un homme ; sous ce cadavre gisait une femme, également morte; mais rien ne dénotait si c'était la main de l'homme ou la compassion du ciel qui l'avait tuée. Le philosophe et la jeune fille, la science et l'innocence étaient tous deux glacées. Le siècle les avait dévorées comme il dévore tous ceux qui sont en avant ou en arrière de sa marche, confondant dans une condamnation commune les ames trop pures et les esprits trop sages.

— Pourquoi vous attroupez-vous ainsi manants? dit une voix impérieuse.

— Ah! le seigneur de Hastings! approchez-vous, voyez! s'écria Alwyn.

— Ah! ah! glapit Graul Skellet, tandis qu'elle entraînait loin des cadavres les compagnes qui la suivaient en tournoyant, en criant et en secouant leurs tambourins. — Ah ! ah ! la sorcière et son amant, ah ! ah ! — infamie et honnêteté, — ah! ah! la sorcellerie et la mort vont de compagnie, comme tu peux enfin l'apprendre, serpent d'amoureux.

Qui sait, quand bien des années plus tard des accusations de sorcellerie, de désordres et de trahison résonnèrent aux oreilles d'Hastings et que, sur un signe de Gloucester se précipitèrent les accolytes armés de la mort, qui sait si ces paroles de mauvais augures ne revinrent pas à l'esprit de la victime.

En cet instant les portes de la Tour s'ouvraient devant la multitude. — A peine arrivés à Londres, Edouard et ses frères étaient allés offrir des actions de grace au ciel dans l'église St Paul : Ils étaient dévots ces Plantagenets! Puis ils s'étaient rendus au château de Baynard pour y prendre la reine et ses enfants qu'ils avaient ramenés à la Tour. Et maintenant les fanfares des trompettes venaient de faire taire la joyeuse turbulence de la foule, car un héraut avait annoncé que le roi Edouard allait se montrer à son peuple du haut du balcon qui faisait face à la Chapelle.—Entassés dans la cour, et se crampon-

nant aux murailles, grimpés sur les palissades, soldats, citoyens, voleurs, prostituées, vieillards et enfants, toutes les conditions et tous les âges de l'humanité; ondulaient, se coudoyaient, murmuraient, s'entrechoquaient et piétinaient..... En un mot partout s'agitaient les pigmées du moment, les êtres de la mesquine actualité.

Au-dessus des créneaux flottait l'étendard victorieux d'Edouard : un soleil lançant ses rayons au soleil. Les trompettes sonnèrent pour la troisième fois, et le Roi s'avança sur le balcon couronne en tête et encore revêtu de son armure. Qu'importaient à la foule sa fourberie et sa perfidie, son libertinage et sa cruauté. — Le succès efface tous les vices. Hurrah pour le roi Edouard. — L'homme du siècle convenait au siècle, il avait de la valeur pour ses guerres, de la ruse pour les transactions de paix, et la sympathie du siècle était pour lui.

A la droite du Roi, se tenait Elisabeth, portant dans ses bras son jeune fils, l'héritier de l'Angleterre, et au-dessus de l'épaule de la Reine apparaissait la figure enorgueillie de la Duchesse; à côté de la Reine, était le duc de Gloucester appuyé sur son épée; et à la gauche d'Edouard, le parjure Clarence inclinait sa belle tête vers la foule joyeuse. A la vue de ce Roi victorieux, de cette gracieuse Reine, et surtout de l'enfant qui

promettait un long avenir à la dynastie d'York, le peuple cria de ses mille voix : Vive le Roi ! vive le fils du roi !

Les regard d'Elisabeth se reportèrent machinalement d'Edouard à son frère ; et soudain, comme saisie d'un pressentiment de mère, elle pressa plus étroitement son fils sur son sein, en voyant l'œil étincellant et fatal de Richard de Gloucester (le héros du jour, plus tard le vengeur de Warwick) se fixer sur ce petit être sans défense, le seul obstacle, sans le faible Clarence (dont il était sûr de prédire la destinée sans être prophète) le seule obstacle qui s'élevait entre une ambition sans frein ni mesure et l'héritage du trône de l'Angleterre.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER.

NOTE.

Les armoiries de l'ours et du baton péri étaient si célèbres au quinzième siècle que le fragment suivant d'une lettre adressée à l'auteur par M. Courthope, Rouge-Croix, intéressera, nous n'en doutons pas, nos lecteurs. L'auteur est heureux de trouver l'occasion d'exprimer sa gratitude pour l'obligeance et la bienveillance que M. Courthope a mise au service de ses recherches.

« Quant à l'écusson de Richard Nevile, Comte de Warwick, à savoir l'écusson à l'ours et au baton péri, ainsi que vous, je regarde certainement comme fort probable, la supposition que le Comte se servait parfois de l'écusson entier et parfois du baton seul, ce qui s'accorde parfaitement avec la manière dont l'ours et le baton sont donnés, dans le Rous-Roll, aux premiers Comtés de Warwick avant la conquête. — Nous les trouvons représentés dans ce recueil, avec le baton sur leurs écus et l'ours à leur pieds; et le baton seul figure sur leurs écus.

Voici l'origine de ces symboles.

Arth, ou Arthgal, passe pour avoir été le premier Comte

de Warwick, et comme il était des chevaliers de la table ronde d'Arthur, il convenait qu'il eut des armoiries. Or, Arth, ou Narth avait la même signification en breton que le mot *ursus* en latin, et en conséquence, le chevalier du roi Arthur prit l'ours pour symbole. Son successeur Morvidus, comte de Warwick, défit, en combat singulier, un puissant géant qui l'avait attaqué (avec un arbre déraciné et dépouillé de ses rameaux), et en mémoire de sa victoire, il prit le baton péri. Vous voyez par là que ces deux figures avaient une origine différente, ce qui rend fort admissible l'opinion qu'elles étaient portées séparément; de ce qui précède, vous tirerez également la conséquence que l'ours et le baton venaient tous deux des Beauchamps. Je n'ai jamais vu le baton péri attribué aux Neviles avant leur alliance avec les Beauchamps.

Quant au cimier, ou armoiries des Neviles, cette famille a eu depuis cette époque fort reculée l'écusson au taureau barré, avec la tête de taureau pour cimier, et l'un et l'autre ont fort bien pu être employés par le faiseur de Rois comme par son frère le marquis de Montagu. — Ledit taureau se voit, dans le Rous Roll, au pieds de Richard Nevile, accompagné de l'aigle des Monthermer. — Les cimiers figurés des deux côtés du Comte sont ceux des Montagu et des Nevile. Outre ces deux cimiers, dont l'un et l'autre peuvent encore être employés par le Marquis de Montagu, il se servait certainement du griffon hissant une couronne ducale; vu que ce dernier symbole forme seul son cimier, sur la plaque de sa jarretière, comme cimier des Montagu, le Marquis ayant donné le pas aux armoiries de cette famille sur ses armoiries paternelles de Neville : Le Faiseur de Rois donne également sur son sceau, la préséance aux armoiries des Montagu et des Monthermer et celles-ci paraissent seules sur son écu. »

Hume, Rapin et Carte, rejetèrent tous trois l'histoire de l'emprisonnement réel d'Edouard à Middleham, tandis que Lingard, Sharon, Turner et d'autres l'adoptent implicitement. — Toutefois, quoique Lingard eût attaqué avec succès quelques-unes des objections de Hume, il en a laissé passer d'autres sans y faire un seul mot de réponse. Hume fait remarquer qu'il n'est nullement fait mention de cette prétendue captivité dans la proclamation d'Edouard contre Clarence et Warwick. Lingard réplique, après avoir relevé une erreur sans conséquence de dates : que la proclamation ne devait pas en faire mention, parce qu'elle se bornait aux offenses postérieures à l'amnistie générale de 1469; — puis il cite, non sans quelque inconséquence, l'acte de proscription lancé contre Clarence, bien des années après, acte dans lequel le Roi l'accuse entr'autres offenses, d'avoir mis en danger (*jeopardy ing*) le rang royal du Roi, sa personne et sa vie, dans une étroite réclusion (ou en le pressant de près, — en ang. *in Straet Warde*), lui enlevant par là toute sa liberté, après lui avoir suscité de grands troubles; — mais il est clair que si l'amnistie avait empêché Edouard d'accuser Warwick de cet emprisonnement un an seulement après sa promulgation, elle aurait dû, à plus forte raison, l'empêcher d'en accuser Clarence *neuf* ans après ladite amnistie. Il est fort probable que ce chef d'accusation ne se rapporte à aucun emprisonnement réel ou supposé à Middleham, en 1460, mais bien à l'invasion de Clarence en 1470, époque à laquelle, *le rang, la personne et la vie* d'Edouard furent réellement *mis en danger* lorsqu'il s'enfuit de la maison fortifiée, où il était à proprement parler, *en étroite réclusion* (*StraetWarde*, gardé de près). Il est d'autant plus naturel de voir dans la proclamation une allusion à cette circonstance, que les mots, « *après lui avoir suscité de*

grands troubles, » ne peuvent s'appliquer à la date de la prétendue détention à Middleham, vu qu'alors Clarence, au lieu de susciter des troubles, avait aidé Warwick à étouffer ceux qui s'étaient élevés ; tandis que, au contraire, ces mots s'appliquent parfaitement à sa rébellion postérieure en 1470. Finalement les inculpations lancées par Edouard contre son frère ne prouvent rien, comme Lingard lui-même l'a fait observer ailleurs ; car le Roi n'a jamais reculé devant aucune fausseté propre à servir ses intérêts. Rien en un mot ne saurait être plus improbable que la captivité d'Edouard, captivité que rien ne motivait. — A l'époque où on la reporte, nous voyons Warwick occupé à faire une guerre sérieuse aux ennemis du roi.

En quittant Middleham, Edouard, au lieu de se rendre à Londres, s'en va insouciamment et ouvertement à York pour y juger et exécuter le chef des rebelles que Warwick vient de mettre en déroute, et cela, au cœur même des armées de Warwick. Loin de laisser percer le ressentiment bien naturel qu'un roi aussi vindicatif n'aurait pas manqué d'éprouver si on lui eût fait essuyer un tel outrage, il est à peine sorti d'York qu'il aggrandit plus que jamais la puissance de la famille Neville, confère de nouvelles dignités à Warwick et fiance sa fille aînée au neveu du Comte. Somme toute, le jour sous lequel nous avons considéré, dans notre récit, le voyage et le séjour du Roi à Middleham, est peut-être le moyen terme qui concilie de la manière la moins invraisemblable, toutes les opinions contradictoires émises à ce sujet.

FIN.

